VOYAGE
EN PERSE,

Pendant les années 1812 et 1813,

CONTENANT DES DÉTAILS PEU CONNUS SUR LES MŒURS, USAGES, COUTUMES ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DES PERSANS; AINSI QUE SUR LEUR ÉTAT MILITAIRE, TANT ANCIEN QU'ACTUEL, ET GÉNÉRALEMENT SUR TOUT CE QUI CONCERNE LES FORCES RÉGULIÈRES ET IRRÉGULIÈRES DE CET EMPIRE,

PAR GASPARD DROUVILLE,

Colonel de Cavalerie au Service de S. M. l'Empereur de Toutes les Russies, Chevalier de plusieurs ordres.

TOME PREMIER.

Deux volumes et un Atlas.

ST.-PÉTERSBOURG,

Imprimé chez Pluchart, à ses frais.

A PARIS CHEZ FIRMIN DIDOT.

1819.

PRÉFACE.

Les changemens remarquables que l'état militaire vient d'éprouver en Perse, sous le règne actuel, m'avaient d'abord donné l'idée de traiter complètement et avec détail ce qui regarde seulement cette branche du gouvernement; mais réfléchissant ensuite au peu d'intérêt qu'un pareil ouvrage pourrait présenter aux personnes qui, n'étant pas militaires, désirent connaître ce pays sous tous ses rapports, je me suis décidé à changer mon plan et à ne faire qu'un accessoire de ce qui d'abord, devait être mon objet principal: je me suis d'ailleurs aperçu que tous les auteurs qui ont écrit jusqu'à présent sur la Perse, soit comme historiens, soit comme voyageurs, ont paru s'attacher

de préférence aux localités, et ont glissé fort légèrement sur tout ce qui tient aux moeurs et aux coutumes des habitans de cette intéressante partie de l'Asie, ce qui m'a engagé à faire connaître avec le plus de détail possible, les différences remarquables qui existent entre notre vie privée et celle de ces peuples, dont les usages et les cérémonies sont si peu semblables aux nôtres.

Mon intention n'est pas de faire une nouvelle histoire de la Perse, car je pense que sous le point de vue historique on ne saurait rien ajouter à ce qu'ont écrit à différentes époques Messieurs *Chardin*, *Thévenot*, *Olivier*, *Kinneir*, *Picault* et autres, mais quoiqu'en lisant leurs ouvrages on ne puisse être que très-satisfait des descriptions instructives qu'on y trouve sur les localités du pays, son étendue, ses bornes, son climat, ses productions, son commerce, etc. il faut

avouer aussi qu'ils sont insuffisans pour en faire connaître les habitans qui, ayant depuis peu contracté des relations plus intimes avec différentes parties de l'Europe, ont fait naître plus que jamais le désir d'avoir à leur égard des renseignemens exacts, détaillés, et surtout plus certains que ceux qui jusqu'à présent ont été offerts au public, et qui la plupart du tems n'étaient fondés que sur des conjectures ou sur des rapports sans authenticité.

Il est cependant quelques uns des historiens dont j'ai fait mention, qui ont écrit avec assez d'exactitude et de vérité sur ce qui concerne les hommes, mais on ne saurait ajouter foi à tout ce qu'ils ont dit relativement aux femmes; car il est certain qu'un Européen, de quelque rang qu'il soit, pourrait habiter des années entières une ville de Perse sans même parvenir à apercevoir une seule figure

de femme, et il ne faut rien moins qu'un long séjour dans ce pays et des circonstances toutes particulières, pour être admis dans quelques *harems*, qui sont les seuls endroits où l'on puisse prendre connaissance du sexe.

Comment serait-il dont possible, que pendant un séjour de quelques mois, des voyageurs aient pu prendre de justes notions sur les femmes, lorsque leur tems était d'ailleurs employé à parcourir et à visiter le pays? Outre cela je puis assurer que l'on chercherait en vain à se procurer quelques lumières sur ce sujet dans la conversation; on ne connaît rien de plus inconvenant que d'y glisser le nom d'une femme, et je suis certain que toutes les questions qu'on pourrait faire sur ce qui les concerne, à tels individus que ce soit, seraient non-seulement inutiles, mais considérées même comme une insulte, souvent capable de les faire sortir

des bornes de l'extrême politesse qu'ils observent à l'égard des étrangers.

Il résulte naturellement de ces faits, que les historiens ou voyageurs cités précédemment n'ont pu parler des dames persanes, et écrire sur ce qui les regarde, que d'après leur imagination, et peut-être aussi d'après ce qu'en avait dit Mr. Chardin qui, n'étant guéres plus instruit qu'eux à cet égard, ne pouvait que contribuer à les maintenir dans l'erreur où il était lui-même, puisqu'il avoue que tout ce qu'il cite, concernant les femmes, lui a été rapporté par un eunuque du harem royal, avec lequel il était lié d'amitié.

Un séjour de trois ans dans ce pays ne m'aurait pas fourni de plus amples connaissances sur ce sujet, si des rapports de grande intimité ne m'eussent facilité les moyens d'être admis dans quelques harems, et notamment dans

ceux de toutes les personnes composant la famille d'*Asker-khan*, dernier ambassadeur de Perse en France.

J'ai occupé pendant six mois une partie de la maison de ce bon vieillard; il m'y traitat toujours suivant nos coutumes qu'il avait adoptées, et il se passait peu de jours où il ne me conduisit chez les dames de sa famille. Cette déférence qui ne fut d'abord que l'effet de la politesse, finit par devenir une habitude, car j'étais, par la suite, aussi libre de les visiter que si elles eussent été Européennes, et malgré la réputation bien méritée de jalousie des Orientaux, il ne m'a jamais semblé qu'ils en eussent pris le moindre ombrage, ni qu'ils eussent pour cela diminué en rien les nombreuses attentions qu'ils avaient pour moi (*).

(*) Il n'en est pas moins vrai que tout homme qui aurait la témérité de franchir la porte d'un harem (le Roi et les Princes exceptés) sans la permission du maître, pourrait être poignardé à l'instant, sans que le meurtrier courut le risque d'être traduit en justice.

Je ne commencerai pas cet ouvrage, comme l'ont fait la majeure partie des personnes qui ont écrit sur ce pays, par une relation détaillée des Rois qui, depuis l'origine de la monarchie persane, ont occupé le trône; je me bornerai seulement à donner un abrégé des différentes dynasties qui s'y sont succédées et qui, à quelques légères circonstances près, ont toutes éprouvé les mêmes révolutions et les mêmes chutes; chose assez naturelle dans un pays où la barbarie allait toujours croissant et où le poignard et le poison ont de tout tems été les moyens par lesquels on se frayait un chemin à ce trône chancelant et ensanglanté (*).

J'ai glissé fort légèrement aussi sur la situation géographique du royaume, et

(*) Pendant près d'un siècle qu'a duré l'anarchie, on ne voit guères, de tous les usurpateurs qui se sont disputés le trône, que Kérim-Khan, qui eût terminé sa carrière par une mort naturelle.

sur son étendue, en m'abstenant totalement de parler de ses productions, de son commerce, &c. &c. parce que ces articles ont été amplement traités par les voyageurs français et anglais envoyés, à différentes époques, par leurs gouvernemens respectifs, pour y faire ces sortes d'observations. En les insérant dans ma relation, je ne pourrais que les copier, et c'est précisément ce que je désire éviter, avec d'autant plus de raison que ces objets sont hors du but que je me suis proposé, et qu'en rendant mon travail plus long et plus pénible, il n'en serait pas plus instructif.

Je me suis seulement permis d'y faire entrer quelques aperçus rapides sur les résultats de la dernière paix qui vient d'être conclue avec la Russie, dans l'intention de faire connaître les nouvelles cessions que, pour l'obtenir, le Roi de Perse a été obligé de faire à la Russie;

ayant du reste, participé à toutes les opérations qui l'ont précédée, je n'ai pas cru inutile d'en faire mention dans cet ouvrage.

L'influence qu'on accorde généralement au climat sur nos qualités physiques et morales m'a engagé à en dire quelques mots avant de parler du caractère des habitans des différentes provinces.

Je devais rendre compte des mariages persans, ainsi que des circonstances bizarres qui les accompagnent, je crois l'avoir fait avec toute la réserve qu'on est en droit d'exiger d'un écrivain qui se respecte, sans toutefois laisser rien ignorer sur des usages qui font un contraste si piquant avec les nôtres. Je mis si peu de temps à me rendre de Constantinople en Perse, que loin de pouvoir donner un itinéraire de la route que j'ai suivie, à peine avais-je le temps de consulter

ceux que je portais avec moi. MM. Gardanne, Morier et Scott-Waring, en ont donné qui m'ont paru exacts et dont les voyageurs les plus difficiles seront satisfaits. Mon retour a eu lieu par la Géorgie, le Caucase, le Don, les bords Septentrionaux de la Mer Noire, et les détails d'une route aussi peu fréquentée seraient d'un faible intérêt pour le grand nombre des lectèurs.

Quant aux mots persans ou turcs qu'on trouvera dans cet ouvrage, j'ai taché de les rendre de la manière la plus conforme à la prononciation du pays; elle ne peut-être guère fidèle avec nos caractères qui se refusent à l'expression des syllabes fortement Gutturales. Ceux qui voudront une orthographe plus grammaticale feront bien de consulter les ouvrages de M. Langlès, qui a traité cet objet avec beaucoup de soin.

J'ai souvent éprouvé combien la lec-

ture des voyages devient pénible, par des noms auxquels, faute d'habitude, notre mémoire se refuse. Il faut donc avoir perpétuellement un dictionnaire à la main, ou revenir aux premières pages qui donnent une indication suffisante des lieux dont on a oublié la situation. J'ai donc pensé qu'il serait commode au lecteur d'avoir sous les yeux de courtes notices géographiques, qui ne s'étendent pas au-delà de ce qu'il est nécessaire de savoir pour continuer sa lecture avec fruit.

Il ne me reste qu'à réclamer l'indulgence de mes lecteurs, qui voudront bien, en faveur de la vérité du fonds, faire grace à la forme. Je désire que quelqu'un plus exercé que je ne le suis dans l'art d'écrire, s'empare des matériaux que je présente aujourd'hui au public, pour en faire un ouvrage plus digne de lui être offert; il aura au moins le mé-

rite de ne pouvoir être attaqué sur l'exactitude des faits, m'étant imposé la loi de ne parler que de ce que j'ai vu de mes yeux et connu par moi-même, dans cet intéressant pays, à l'aide de circonstances qui ne s'étaient jamais présentées à un étranger et qui peut-être n'auront lieu de long-temps.

INTRODUCTION.

Si nous voulions considérer la Perse sous le rapport de son étendue primitive, il serait difficile d'en constater les immenses limites; mais comme elles ont sensiblement diminué à chaque révolution que cet Empire a éprouvée, je ne parlerai ici que de celles qui existaient avant la paix dernière avec la Russie, me réservant encore de faire connaître en tems et lieu, les concessions qu'il a fallu faire pour l'obtenir. Je donnerai cependant quelques notions sur les provinces rebelles à l'autorité du Roi, leur état de révolte ne les ayant pas soustraites, mais seulement détachées momentanément d'un joug sous lequel elles finiront par rentrer tôt-ou-tard.

La Perse est un vaste Empire qui est maintenant borné au nord par la Géorgie, la mer Caspienne et la Turcomanie, au sud par le golfe Persique et la mer des Indes; à l'est par le petit Thibet et l'Inde, et à l'ouest par l'Arménie turque et le mont Zagros qui la sépare du Kurdistan, qui bien que tributaire de la Perse, forme néanmoins un état particulier.

*Elle se compose de neuf grandes provinces, savoir: l'*Azerbidjan, *le* Guilan, *le* Mazandéran, *l'*Irack-Adjémi, *le* Farsistan, *le* Kossistan, *le* Loristan, *le* Kerman *et le* Khorassan.

L'Azerbidjan, *qui est l'ancienne* Médie, *est resserrée d'une part entre la mer Caspienne, une partie du Kurdistan et du pachalik de Bajazet; de l'autre elle s'étend jusqu'aux frontières de la Géorgie. Cette province, l'une des moyennes de la Perse, en est la plus intéressante sous tous les rapports. Plus tempérée que les autres, couverte d'une immense population, elle est aussi la mieux cultivée; et comme elle a été pendant un grand nombre d'années, le principal théâtre des guerres que la Perse ait eu à soutenir, les habitans sont beaucoup plus guerriers que ceux des autres provinces. En tems de guerre elle fournit seule presque autant de troupes que le reste de l'empire; et toutes les troupes régulières, des diverses armes, sont en grande partie originaires de cette province.*

Elle est défendue par trois places fortes (*) *qui bien qu'assez médiocres, n'en sont pas moins très-importantes dans un pays où il est difficile de faire voyager un train de siège. La Perse n'a pas de grandes routes, les voitures y sont inconnues, tous les transports se font à dos de chameaux et de mulets; et ce n'est que depuis la dernière organisation de l'armée, lorsqu'à la chétive artillerie nommée* Zombareks, *on a substitué l'artillerie à cheval régulière, qu'on s'est occupé de réparer quelques chemins principaux, qui partent des villes les plus*

(*) *Erivan, Abas-abad, et Khoï.*

voisines du théâtre de la dernière guerre, et aboutissent à la frontière.

Cette province est gouvernée par le Prince Abas-Mirza, *le second des fils du Roi, et destiné à être son successeur; il l'a fait reconnaître comme tel, au préjudice d'un fils aîné* Mohammet-Ali-Mirza, *actuellement gouverneur du* Kermanschah.

L'Azerbidjan est divisé en plusieurs districts, dont les villes principales sont Tébris, Ourouméa, Khoï, Maragua, Marend, Erivan, Nackchiavan, Aher-Ardebil *et* Miana. *Chacun de ces districts est gouverné par un Khan qui a le titre de* Beglierbey *et qui est lui-même subordonné au Prince royal.*

Le Guilan, *province boisée et marécageuse, s'étend le long du rivage occidental de la mer Caspienne; elle est très-mal saine, principalement pendant les grandes chaleurs; aussi n'est-elle guère habitée que quatre ou cinq mois par des peuples qui, le reste de l'année, vivent en nomades dans les vallées des provinces voisines qui leur offrent de bons pâturages. Cette province est cependant tres-productive; les fruits, et particulièrement les raisins, y croissent en abondance et y sont d'un goût exquis; elle produit aussi beaucoup de riz, car elle en fournit à une assez grande partie de la Perse et de la Géorgie. Ses habitans sont cependant les plus brutes et les plus ignorans de l'Empire.*

Le Mazandéran *est une province montagneuse située*

à l'extrémité sud de la mer Caspienne, où se réfugièrent jadis une poignée de Turcs qui en se réunissant formèrent une tribu, à laquelle on donna le nom de Kadjards *(réfugiés) elle s'éleva par suite des circonstances au point qu'après avoir été considérée comme ce qu'il y avait de plus abject aux yeux des Persans, elle a fini par leur donner des souverains, car* Aga-Mohammet-Khan, *oncle et prédécesseur de* Fateh-Ali-Schah *était de cette tribu, et lui-même a pris naissance à* Asterabad, *capitale de cette province et le seul port susceptible de porter ce nom, que les Persans possèdent sur la mer Caspienne; quoiqu'on n'y trouve ni marine, ni vaisseaux, ni matelots; la nation ayant une aversion insurmontable pour la mer.*

L'Irack-Adjémi, *ancienne* Parthie, *est une grande province située à-peu-près au centre de la Perse, et qui se prolonge depuis* Zendjan *jusqu'à* Jezd, *c'est-à-dire sur une étendue de près de deux cents lieues de longueur sur plus de soixante de largeur. Elle est, ainsi que toutes les autres, également divisée en grands districts, dont les villes principales sont* Ispahan, Téhéran, Kaschan, Kom, Sawa, Casbin, Zendjan, Hamadan, Kermanchah *et* Ray *(l'ancienne* Rhagès*). Cette province, jadis très-fertile, l'est aujourd'hui fort peu; une subite pénurie d'eau ayant forcé une grande quantité de paysans d'abandonner leurs villages, dont les ruines encore subsistantes attestent l'ancienne splendeur*

de ce pays devenu en grande partie inculte, par le seul desséchement des ruisseaux qui l'arrosaient. Il contient aussi le vaste désert de Noubendjan, *long de près de quatre-vingts lieues et large de trente.*

Le Farsistan, Fars *ou* Farès *est la plus grande province de la Perse, comme elle en est la plus belle et la plus riche; elle est bornée par le golfe Persique qu'elle longe sur un espace de plus de deux-cent-cinquante lieues, c'est-à-dire, depuis le Kossistan jusqu'au Kerman. Elle est aussi célèbre par son nom, qu'elle a donné à tout le Royaume, que par son heureux climat, ses antiquités et ses villes, justement renommées par leur beauté et par les hommes illustres qu'elles ont produits. Les principales sont* Chiras *(patrie de* Sady *et d'*Hafis) Hoorom *et* Jezd. *A quelques milles de* Chiras, *de cette ville, considérée avec raison comme un paradis terrestre, se trouvent les étonnantes ruines de* Persépolis.

Le Kossistan *et le* Loristan *sont deux petites provinces voisines de l'Irack-Arabi et qui font la continuation du Farès et de l'Irack-Adjémi: elles forment, conjointement avec le Kurdistan persique et le district de Kermanschah, l'apanage de* Mohammed-Aly-Mirza, *fils aîné du Roi.*

Le Kerman, *ancienne* Caramanie, *est une vaste province située à l'extrémité du golfe Persique et jadis fort renommée pour son port de* Ghomron *que*

Schah-Abas Ier *y avait fait construire, et où il avait l'intention de créer et d'encourager une marine militaire et commerçante. Cette province forme aujourd'hui les limites de la Perse du côté de l'est, bien que le* Mekran *qui l'avoisine, en fasse partie intégrante, ainsi que le* Sedjestan, *le* Tokarestan *et le* Khorassan, *qui sont aujourd'hui révoltées contre l'autorité du Roi, les trois premières en totalité, et la dernière en partie seulement. Les principales villes du Kerman, sont* Sirdjan, Kermélin, Bardalchir, Boom, Vélaskerd, Hormez, Ghomrom *et* Lar, *capitale de la petite province du* Loristan *qui formait jadis un royaume particulier, et qui fait maintenant partie du* Kerman.

Malgré que l'autorité royale ne soit maintenant reconnue que dans une partie du Khorassan, et encore assez faiblement, je décrirai cependant cette province dont les habitans, à quelques légères différences près, sont non-seulement Persans par caractère, mais prétendent encore être les plus anciens et les premiers de l'Empire. Au reste, pour donner une idée exacte de sa situation ainsi que de son démembrement, je suivrai de point en point la note exacte que Mr. Jourdain a traduite et extraite des mémoires géographiques de Mr. Kinneir, et que celui-ci a insérée à la suite du premier volume de son intéressant ouvrage sur la Perse, mais qui, ainsi que les auteurs dont j'ai fait mention dans la préface de cet ouvrage, a cependant

manqué d'exactitude et de vérité, dans les trois quarts de ce qu'il a dit sur les mœurs intérieures des habitans.

« *Le Royaume de Perse, dit-il, comprend (il a* « *probablement voulu dire possède) seulement la* « *partie occidentale du Khorassan; nous ajoute-* « *rons encore quelques détails sur cette province* « *célèbre. L'autorité du Roi s'étend sur* Mesched, « Niclapoar, Turkich, Thebs *et leurs dépendances.* « *Les Afgans, quelques tribus errantes de Jamoucks,* « *et de Patans occupent les parties méridionales,* « *les tartares Usbecs et les Turcomans, les parties* « *orientales et septentrionales.*

« *Le territoire entre* Mesched *et* Astrabad, *y com-* « *pris les villes et districts d'*Abiverd, Nissa, Dirau *et* « Calpock, *appartiennent à la tribu turcomane des* « *Goklans, ennemie irréconciliable de celle des* « *Kadjards. Entre* Mesched *et* Bissau *est le terri-* « *toire de Mir-Konnah-Khan, chef puissant et in-* « *dépendant, qui réunit sous sa domination quatre* « *mille familles curdes, trois-mille-cinq-cents tur-* « *ques, et cinq mille persanes. Sa capitale est* Ka- « bouchan, *ville fortifiée à trois cents pharasanges* « *de* Mesched. *Les deux districts de* Coschung *et* « *de* Raghouz *entre cette dernière ville et* Mérou, « *forment les domaines d'un Khan indépendant,* « *qui peut mettre douze mille hommes sur pied;* « *et de* Luft-Aly-Khan, *chef de la tribu des* Tcha- « perlous, *les hommes les plus braves, comme les*

« *plus polis du* Khorassan. *Un frère de* Hayder-« Schah, *Roi de* Bokarara, *commande à Mérou, dont* « *la population peut s'élever à trois mille âmes.*

« Hérat, *si renommée pour la douceur de ses* « *vents, la beauté de ses édifices, ses malheurs, cé-* « *lèbres chez les poëtes, pour avoir donné le jour* « *à l'Emir* Aly-Chir, *grand homme d'Etat et le Mé-* « *cène de sa nation, s'est encore une fois relevée* « *de ses ruines. On peut la regarder comme la* « *ville la plus peuplée du* Khorassan. *Son commerce* « *immense lui a mérité l'épithète de* Bender *(port);* « *sa population évaluée à cent mille âmes, offre* « *un mélange de* Patans, *d'*Indous, *de* Juifs *et* d'Af-« gans; *ceux-ci et les premiers sont les plus nom-* « *breux. C'est en partie à l'activité, à l'industrie* « *des* Indous, *peuple aimable, adonné aux arts,* « *mais abattu par le malheur et gémissant sous l'op-* « *pression, que* Hérat *doit sa prospérité et ses ri-* « *chesses. Leur position est ici plus agréable; le* « *peuple les respecte, le gouvernement les considère,* « *leur accorde même de l'influence et surtout le* « *libre exercice de leur culte. La ville appartient* « *au Roi de* Cabul, *et est gouvernée par* Hadjifirous, « *son fils. Au terme des traités, il devrait payer* « *à la Perse une somme annuelle, mais la néces-* « *sité, le manque d'occasions pour se soustraire au* « *joug, sont les seuls garants de l'exact payement* « *de ce tribut.*

« Balk, *présente dans ses habitans un mélange*

« *moins heureux. Ils sont* Afgans, Usbecks *ou* Tand-« jouts. *Des mœurs douces, des manières polies,* « *quelquefois efféminées, distinguent les* Usbecks. « *Tous les vices les plus honteux, les plus funestes* « *à la société, semblent le propre des* Tandjouts, « *race d'hommes avilis, dégénérés. Ces différens* « *peuples, tour-à-tour, pasteurs, ou guerriers, ha-* « *bitent tantôt sous des tentes, tantôt dans les villes,* « *suivant la température ou la nature du sol.* Balk « *appartient aussi au Roi de* Cabul.

« *Une infinité de petits Princes, indépendans* « *les uns des autres, unis quelquefois par l'espoir* « *du pillage, ou contre un ennemi commun, se sont* « *partagé le* Sistan *habité par les* Patans *et les* Ba-« louches. *Cependant, l'un d'eux* Behram-Khan, « *s'arroge le titre de* Schahi-Sistani, *Roi du* Sistan.

« *Il faut appliquer ce que nous venons de dire* « *à quelques provinces du* Kerman; *une partie est* « *habitée par des tribus d'*Afgans, *ou de* Balouches, « *qui obéissent à leurs chefs respectifs; une autre* « *est déserte, le reste reconnaît l'autorité du Roi* « *de Perse. Le district frontière de* Nermanschir, « *appartient à* Rachid-Khan. *Boom, ville assez con-* « *sidérable, forme les limites du* Kerman *persique,* « *depuis que les Persans ont repoussé les* Afgans *pour* « *rapprocher d'eux les* Balouches, *dont ils ont moins* « *à craindre. C'est à* Boom, *où il s'était retiré en* « *dernier lieu, que le brave et infortuné* Luft Ali-« Khan, *le dernier prince de la famille des Zends,*

« *fut pris et livré à son rival cruel*, l'Aga-Moham-« med-Khan. *Une piramide formée des crânes de* « *ses partisans*, *de ses plus fidèles serviteurs*, *s'élève* « *sur la place où cet événement a eu lieu ; digne* « *trophée d'un peuple qui*, *pendant un siècle*, *s'est* « *abreuvé de sang humain!*

« *L'Iman de* Mascate *a profité des troubles de la* « *Perse pour s'y introduire. Toute cette partie du* « *golfe* Bender Abas *ou* Ghomron, Hormouz *ou* Or-« mus *(aujourd'hui rocher stérile et inhabité) est en* « *sa possession.*

« *Le* Mekran *appartient en entier aux* Balouches. « *Le* Sind *gémit sous le despotisme de trois frères de* « *la maison de* Talpoure, *et d'origine* Balouche. *Ce* « *sont* Mir-Golam, Mir-Kérim *et* Mir-Morad. *L'aîné* « *dont le pouvoir est le plus grand*, *prend le titre* « *de Hakem (Prince) et passe aux yeux du peuple* « *des nations voisines*, *pour le chef réel du gouver-* « *nement. Deux autres frères* Mir-Sohra *et* Mir-Tohra, « *sans être revêtus des marques ostensibles de la* « *souveraineté*, *n'en agissent pas avec un moindre* « *despotisme dans leurs domaines.*

« *Le* Sind *est principalement peuplé de* Balouches « *qui professent l'islamisme*, *approprié à leurs* « *mœurs*, *et altéré par les superstitions*, *les modi-* « *fications que le tems*, *l'ignorance et les préjugés* « *ont dû introduire. Ici*, *comme à* Hérat, *les* Indous « *sont protégés et respectés. Ils traitent d'égal-à-* « *égal avec les Musulmans*, *et jouissent de toutes*

« *les prérogatives de la vie civile. Les* Indous, *en* « *assez grand nombre dans le* Sind, *en composent* « *la classe commerçante, comme les Mahométans* « *constituent l'ordre militaire.* Nadir-Schah *a cédé* « *cette province au Roi de Cabul, par le traité de* « 1739, *depuis ce tems elle est restée sous sa domi-* « *nation.* »

On voit donc par cette intéressante note, qui traite non-seulement du Khorassan, *mais encore de toutes les provinces adjacentes de la Perse actuelle, que toutes sont des parties intégrantes de cet Empire. Les chefs rebelles ou usurpateurs, qui les gouvernent, n'ont pu se rendre indépendans, qu'à des époques où la guerre, employant ailleurs les troupes, ne permettaient pas de les châtier. Le gouvernement ne tardera sans doute pas, aujourd'hui qu'une bonne paix lui promet une longue tranquillité, à disposer de toutes ses forces, pour faire rentrer au plus vite dans le néant, une poignée de misérables* Khans *ou Princes, dont l'impunité n'était fondée que sur leur éloignement de la capitale, la faiblesse du Roi, et plus particulièrement encore sur l'emploi de toutes ses troupes.*

Comme il serait, je pense, inutile de faire une longue et ennuyeuse énumération de tous les Souverains, qui ont occupé le trône, depuis les temps les plus reculés, je me bornerai à désigner par une simple note abrégée, les différentes dynasties qui s'y sont succédées, depuis l'origine présumée de la

monarchie persane, jusqu'à nos jours. Sans copier littéralement Mr. Jourdain qui a bien voulu employer à ce seul objet d'histoire ancienne deux volumes de son ouvrage, je rapporterai seulement les faits principaux, dont je ne garantirai pas plus que lui l'authenticité; mais dont le mérite est néanmoins incontestable, ayant été extraits des meilleurs manuscrits existans en Perse, et d'après lesquels seuls, on peut trouver quelques lumières sur des événemens, d'autant plus justement considérés comme fabuleux, qu'ils se trouvent souvent en contradiction avec ceux transmis par les auteurs grecs, qui, du reste, ont traité fort légèrement et avec peu d'étendue tout ce qui concernait la Perse ancienne, dont ils devaient néanmoins connaître l'histoire, à peu de chose près, aussi bien que celle de la Grèce.

Mr. Jourdain, dis-je, divise l'histoire de Perse, en temps anciens et modernes. Il comprend par temps anciens, les siècles qui se sont écoulés depuis l'origine de la monarchie, jusqu'à l'apparition de Mohammed; *et par modernes, ceux qui commencent de cette époque jusqu'à nos jours. « Cette distinction « existe déjà, dit-il, dans notre langue, puisque « nous donnons le nom de* Perses *aux peuples qui « ont habité la Perse jusqu'au septième siècle de « notre Ere, tandis que nous les désignons par* Per- « sans, *depuis qu'ils ont embrassé l'Islamisme, ou « peu après. »*

Ainsi, sans entrer dans les différentes divisions qu'il établit, et qui me meneraient trop loin du but que je me suis proposé, et auquel ce sujet est absolument étranger, je me bornerai à indiquer les premières dynasties, trop évidemment fabuleuses, et je rendrai un compte rapide de celles-là seulement qui présentent quelques événemens importans.

La première dynastie connue, fut celle des Pichdadiens, *sous laquelle tous les événemens furent merveilleux. Monsieur Langlès a eu la patience de pénétrer dans ce dédale obscur, et nous a fait connaître des faits, beaucoup plus certains sur tout ce qui concerne l'histoire ancienne de la Perse. Les Pichdadiens furent, suivant lui, précédés de plusieurs autres dynasties, assertion dont il démontre clairement l'évidence. La seconde, celle des* Kaianuns, *sous laquelle on trouve le fameux Roustan, l'Hercule des Persans, ne nous offre encore qu'aventures romanesques et exploits gigantesques, dans le genre de ceux de l'Amadis des Gaules et de Roland le furieux.*

« *Sous celles des* Arsacides *et des* Sassanides, *la « magie cesse, dit Mr. Jourdain, les menées réelles « de l'ambition succèdent aux rêves de l'imagi- « nation, et l'histoire commence à se composer de « faits certains.* »

Ce ne sera donc que de-là, que je commencerai à donner quelques détails, puisque je serai en quelque sorte assuré de présenter une lueur de vérité

à ceux de mes lecteurs qui voudront connaître cette partie toujours intéressante de l'histoire d'une nation.

La troisième dynastie fut donc celle des Arsacides, *dont le premier chef fut un nommé Arschale, connu par suite, sous le nom d'Arsace premier. Ce Prince fut celui qui fonda en 256, avant Jésus-Christ, l'Empire de* Parthie, *si célèbre pendant plusieurs siècles.*

Cette dynastie ne présente pendant quatre cent soixante et dix ans qu'elle dura, qu'un tableau effrayant de guerres, de révolutions, et de crimes révoltans. Sous elle commence cette longue lutte des Parthes et des Romains. La défaite de Crassus, en illustrant cette race, lui attira de nouveau la haine de ces superbes ennemis, qui finirent par l'humilier à son tour et fut la principale cause de sa destruction qui arriva en 255.

Celle des Fassanides, *qui lui succéda, commença par être également funeste aux Romains. L'Empereur* Valérien *est défait en* Arménie *et tombe au pouvoir de* Chapour, *ou* Sapor 1er, (*) Sapor 2e, Ar-

(*) Le vaincu fut soumis aux plus grandes humiliations qui ont été transmises à la postérité par des bas-reliefs assez bien conservés de nos jours, sur les rochers qui sont près de la ville de Schapour. Sur l'un d'eux on voit ce malheureux Empereur, le genou droit en terre, courbé devant son vainqueur, et les mains jointes et tendues en avant, comme pour implorer sa pitié.

taxercès Colroès *surnommé* Amouchirvan *(le juste) offrent dans cette dynastie un tissu d'actions glorieuses, entremêlées de meurtres, d'empoisonnemens et d'une infinité d'horreurs de tout genre. Enfin, le fameux* Colroès Pervis *si connu par ses folles dépenses et son luxe effrayant, sape par ses infâmes déprédations, les fondemens de cet Empire, dont la destruction fut consommée sous le règne de* Jesdedjerd 2e *par* Mohammet. *Celui-ci, à la tête de ses Arabes, gagne la fameuse bataille de* Nehavend, *où trois cent mille hommes de part et d'autre restèrent sur la place. Il n'en fallut pas davantage pour lui livrer toute la Perse. Ce fut l'action de cette mémorable journée qu'il nomma* la victoire des victoires.

*C'est ici que commence l'histoire moderne, par l'introduction de l'*Islanisme *à la souveraineté des Arabes, qui détruisirent en si peu de temps la dynastie colossale des* Sassanides, *toujours ennemie et souvent victorieuse des Romains, et si puissante même à cette époque. Sous ce nouveau joug, comme sous les autres, les différens règnes offrent, tour-à-tour, de grands événemens et de grandes atrocités. Le Schisme qui divisa les deux sectes, connues depuis sous les noms de Chiïtes et de Sunnites occasionna d'abord des guerres civiles, qui finirent par faire des Musulmans, deux peuples distincts, dont la haine mutuelle n'a fait que croître jusqu'à nos*

jours, sans qu'aucun évènement ait jamais pu la tempérer de part ni d'autre (*).

A cette courte dynastie, succède celle des Abassides, *qui fut à son tour détruite par celle des* Seljoukides, *anéantie par les* Karismiens, *qui furent également chassés par les* Ikaniens. *La dynastie de ces derniers offre, pendant un siècle de possession, quelques événemens remarquables; entre autre, la destruction du Califat, qui, depuis longtems, n'était plus guères qu'une dignité purement honorifique, sans aucune puissance réelle.*

Enfin, survint celle des Taimourides, dont le premier Prince fut l'exécrable Taimour-Lam *improprement nommé* Tamerlan, *monstre né pour le malheur du genre humain, et dont le nom n'est arrivé à la postérité que par les horreurs qui ont signalé son règne. A sa mort, ses fils en démembrant l'Empire, occasionnèrent ces deux malheureux partis, connus si longtemps sous les noms de* Mouton noir *et de* Mouton blanc *(telles étaient les enseignes des deux partis) devenus si funestes à la Perse, et qui l'affaiblirent au point que la dynastie Taimourienne s'éteignit insensiblement et fit place à celle des* Séphis, *sous laquelle paraît avec tant de gloire, le fameux* Schah-Abas 1er.

Ce Prince, en montant sur le trône, trouva

(*) Un officier de cette secte sous mes ordres, ayant eu la cuisse cassée, je dis au chirurgien d'aller le panser. « Comment » donc, me dirent ses camarades, il est Sunnite! »

l'Empire morcelé et en grande partie envahi par les Turcs, les Usbecks et les Curdes. Chaque année de son règne est marqué par quelques grands succès. Il recouvre le Kerman , *le* Fars , *le* Guilan , *le* Mazandéran *et plusieurs autres provinces rébelles ; s'empare de la* Géorgie , *du* Kurdistan *et de l'*Arménie *qu'il convertit en désert , en transportant ses habitans au sein de la Perse , et notamment à* Dulfaa , *faubourg d'Ispahan ; enlève* Ormus *aux Portugais, rend le* Candahar *tributaire et prend enfin Bagdad aux Turcs , ainsi qu'une grande partie de l'*Arack - Arabi. *Dans l'intérieur , il encourage les arts , accueille les étrangers , fait venir à grands frais des artistes en tous genres , fait construire dans tout l'empire des Mosquées , des Karavansérais , des Bazards et des routes. Il reçoit des ambassadeurs des principales cours de l'Europe , où on lui confère le nom de grand , à côté duquel, on aurait pu mettre aussi justement celui de cruel ; car ce prince qui n'était rien moins que doux et tolérant , faisait tout ployer sous la férocité de son caractère sombre , défiant et vindicatif. Ses successeurs , loin de l'imiter, détruisirent par leur faiblesse et leur indolente oisiveté , tout ce qu'avait fait ce grand homme pour la gloire de son pays. La cour , les grands , plongés dans le luxe, l'ineptie et la lâcheté , voyaient journellement tomber en ruine l'édifice de grandeur élevé par* Schah - Abas , *sans chercher à sortir d'une apathie*

aussi révoltante, et dont le faible et infortuné Schah-Hasseim *devait être la victime.*

Ce prince indolent et pusillanime, esclave de ses plaisirs comme de ses ministres, qui, depuis longtemps, ne faisaient plus de la justice et de toutes les autres branches d'administration qu'un trafic révoltant, ne connut le danger de sa situation, que quand il n'était plus temps d'y remédier. Tous les courages étaient énervés ou abattus, et l'esprit public totalement éteint. Le peuple insensible à des maux qu'il ne prévoyait pas devoir être plus grands que ceux qu'il souffrait depuis longtemps, n'était qu'un faible appui, pour soutenir un trône déjà chancelant, et qui finit par s'écrouler à l'apparition d'une poignée de brigands, conduite par l'Afgan Mir-Mahamoud, *fils du fameux* Mir-Weis, *chef de la tribu Afgane.* Mahamoud *se fraya le chemin du trône en le couvrant de cadavres* (*)*; ses cruautés l'en précipitèrent ; il fut assassiné par un de ses satellites, nommé* Achraf, *aussi scélérat que lui, et qui reçut à son tour, le juste salaire de tous ses crimes, en tombant sous le poignard d'un de ses complices.*

(*) Dans un moment de rage, il massacra de sa main tous les enfans de Schah-Hasseim, ainsi que plusieurs princes de la famille de cet infortuné souverain, qui fut blessé lui-même en voulant sauver le plus jeune de ses fils. Il invita ensuite les grands de la Cour à un festin, et à un signal qu'il donna ils furent tous impitoyablement égorgés sans en excepter un seul.

Thamas Mirza, *fils aîné du malheureux* Schah-Hasseim, *qui était parvenu à s'échapper* d'Ispahan, *cherchait en vain des partisans ; tous les cœurs étaient refroidis et indifférens. Les Russes et les Turcs s'étaient déjà emparés des provinces qui étaient à leur convenance*, et Thamas, *obligé de fuir d'un lieu dans un autre, ne trouvait qu'avec peine, une asile contre la persécution qu'il éprouvait de la part de ses propres sujets. L'histoire dira cependant qu'il mérita ses infortunes autant par sa foiblesse, que par sa cruauté. Il fit inhumainement périr le seul de ses frères qui eut échappé au massacre de Mahamoud, quand ce malheureux prince vint le joindre à Ispahan, et non content de cette atrocité, il voulut être le témoin de son supplice.*

Les choses en étaient à ce point, lorsqu'un avanturier nommé Nadir, Afchard *d'origine, plein d'audace et d'activité vint figurer sur ce théâtre de désolation. D'abord chef de brigands*, Nadir *par son courage et ses exploits, finit par usurper le trône de Perse, qu'il revêtit d'un nouvel éclat pendant une grande partie de son règne ; mais ses cruautés l'en précipitèrent d'une manière tragique.* Nadir, *dont les premières expéditions s'étaient bornées à détrousser les voyageurs, et à piller les habitans du* Khorassan, *se vit bientôt à la tête de trois ou quatre mille hommes, affamés de brigandage. C'est à cette époque, qu'il vint offrir ses services, à* Thamas-Schah, *qui les accepta avec reconnaissance,*

en lui pardonnant tous les crimes dont il s'était souillé auparavant. . . . Sa troupe se grossissant chaque jour, il se vit bientôt en état de prendre l'offensive contre les Afgans *qu'il chassa définitivement de la Perse, ce qui rendit pour un moment* Thamas *maître de la majeure partie de l'Empire et* d'Ispahan *où il fit une entrée solennelle, précédé de* Nadir *à qui le peuple avait donné le nom de* Thamas-Kouly-Khan. *Celui-ci ne tarda pas à démasquer ses projets ambitieux, car sous de vains prétextes, il abusa de son pouvoir pour exiler son souverain, au fils duquel, encore en bas âge, il sembla donner un simulacre de royauté; mais la mort de cet enfant, arrivée cinq ans après, lui fournit une raison plausible pour s'emparer de la couronne, et il se fit proclamer Roi dans les plaines de* Mogan, *le* 15 *Janvier* 1735, *par tous les grands du royaume, qu'il avait convoqués, afin de donner un successeur à l'enfant défunt. Ses premières démarches furent aussi brillantes que glorieuses; il châtia les Khans rebelles, humilia les Turcs, qu'il battit plusieurs fois complètement; fit la conquête de l'Inde, en* 1738, *et enleva de Delhi, sa capitale, (où il fit égorger plus de cent mille habitans) de l'or et des bijoux pour la valeur de plus de cent millions de livres sterling. Son avarice et sa cupidité n'eurent plus de bornes dès cette époque, et allèrent toujours en augmentant. La mort la plus affreuse atteignait tout ce qui était connu*

pour avoir des richesses. La défiance le minait, et le supplice suivait sans délai son soupçon. Enfin, après mille horreurs que la plume se refuse à tracer, il voulait, dit son historien, mettre le comble à toutes ses atrocités, en faisant massacrer par les Arabes et les Tartares de son armée, tous les Persans qui en faisaient partie ; alors trois officiers de la garde, pénétrant de nuit dans sa tente, lui abattirent la tête (*); on la mit aussitôt sur le haut d'une perche, comme un signe de réconciliation avec les sentimens d'humanité, que sa cruauté avait depuis long-temps étouffés ou paralysés dans tous les cœurs.

Qui croirait que cet évènement qui devait être le terme des maux qui avaient accablé ce malheureux empire, ne fut que l'avant-coureur de maux plus grands encore, et qu'il devint le signal des guerres civiles qui le désolèrent, jusqu'à l'avènement au trône du Roi actuel ? Qu'on se figure donc la Perse épuisée de toutes les manières, une armée composée de tous les peuples de l'Asie, se morcelant et se répandant par bandes sur chaque point du royaume, pour y exercer les plus affreux brigandages ; chaque caravanserai forain susceptible de défense, était au pouvoir d'une ou de plusieurs bandes, qui ne vivaient que des rapines qu'elles exerçaient dans les environs : le trésor de l'état

(*) Cet évènement eut lieu le 23 Mai 1747.

pillé ; la couronne disputée par de nombreux prétendans, qui faisaient de cette terre désolée un théâtre de guerres civiles, d'assassinats et de crimes de toutes espèces, et on aura une idée de la situation de la Perse à cette époque. Chacun dans cette occasion, pillait, ravageait, de manière que les habitans abandonnaient leurs foyers, pour fuir ces scènes d'atrocités, préférant s'exposer aux horreurs de la faim, plutôt que de rester en but à la licence effrénée d'une soldatesque barbare qui ne respirait que le sang et le pillage. Enfin le trône de Perse, après avoir été le témoin et le prétexte des crimes les plus atroces, commis par les divers compétiteurs qui s'en souillèrent tour-à-tour, eut cependant une lueur de félicité, à l'apparition de Kérim-Khan *qui se mit heureusement au nombre des prétendans.*

Curde *d'origine, de la tribu des* Zends, *ancien compagnon de* Nadir, Kérim-Khan *joignait à un extérieur imposant, une force de caractère et une bravoure personnelle qui lui avaient gagné les cœurs des soldats ; armé de modération et de patience, il fit tête à l'orage pendant trente ans, qu'il occupa le trône de Perse, sous le nom modeste de* Vakil (*régent*) *et chercha à cicatriser, autant que les circonstances le lui permettaient, les plaies profondes qui avaient désolé ce malheureux empire* (*).

(*) Ce prince était d'une force athlétique, très-adroit à manier le sabre, et doué d'une grande présence d'esprit dans le danger, comme on va le voir. Forcé de se sauver seul, après une défaite où

Sa mort le replongea de nouveau dans l'anarchie et la guerre civile. Une foule de prétendans se montrèrent de rechef et s'entregorgèrent. Un d'eux, Aga-Mohammet-Khan, *oncle du Roi actuel, parvint à les réduire tous, et resta maître de la totalité de la Perse.* Kérim-Khan, *l'avait fait faire eunuque, pour lui ôter toutes prétentions au trône; mais la suite a prouvé combien cette précaution était inutile, et peu de princes ont montré plus de fermeté et de courage que lui. Un peu trop adonné à la guerre pour l'état de délabrement où se trouvait le royaume, et vain de quelques succès, il voulut entreprendre au-dessus de ses forces et dégoûta les grands de sa suite, qui aussi jaloux de ses lumières que fatigués de ses cruautés, ourdirent une conspiration qui lui coûta la vie; il expira sous le poignard d'un de ses domestiques, soudoyé par* Sadock-Khan, *le* 14 *Mai* 1797. *Alors trois autres prétendans*

tout son monde avait été tué, pris ou dispersé, il fut poursuivi par trois hommes, qui aussi bien montés que lui, étaient sur le point de l'atteindre. Il détacha aussitôt un de ses brasselets enrichi de diamans et le laissa tomber, puis un peu après le second, et enfin son poignard aussi fort richement orné. Chacun des hommes qui le poursuivait, comme il l'avait prévu, mis pied à terre pour ramasser sa proie; mais rétournant incontinent sur eux comme un éclair, il les attaqua un à un, et les tua tous les trois. Cette avanture qui est presque de nos jours, rend très-croyable l'histoire du combat des Horaces, qui commença les hautes destinées de Rome.

se disputèrent encore une fois le trône; mais Fateh-Aly-Schah, *plus heureux ou plus habile que les autres finit par les dompter et fut unanimement proclamé Roi.*

Il gouverne aujourd'hui glorieusement la Perse, à laquelle la paix dernière vient d'assurer une tranquillité longue et durable. Son règne est aimé; ses qualités le font chérir de son peuple, qui, satisfait d'avoir trouvé en lui un grand fond d'humanité et un caractère doux et affable, excuse toutes ses faiblesses pour ne faire que l'éloge de son cœur.

Ayant intention de faire connaître plus tard la vie privée de ce prince, ses habitudes et généralement tout ce qui le concerne, un chapitre sera destiné à ne traiter que de lui et de sa famille.

AVIS DE L'AUTEUR.

L'éloignement considérable où je me trouvais de Pétersbourg à l'époque où les Fpreuves furent tirées, ayant empêché l'Editeur de me les communiquer, il en est résulté quelques fautes d'orthographe dans les termes de localités, ainsi que dans quelques noms propres. Je prie donc le lecteur, comme les dits termes se rencontrent souvent dans le cours de l'ouvrage, de les lire une fois pour tout tels que je les ai rectifiés dans l'Errata suivant.

INTRODUCTION.

Page	*Ligne*	*Au lieu de:*	*Lisez:*
XIII.	25	Kossistau	Khousistan.
XVIII.	10	Bardalchir	Badarchir.
idem.	12	Loristan	Laristan.
XIX.	9	Niclapoar	Nichapour.
idem.	18	Bissau	Bistan.
idem.	25	de Raghouz	Déraghouz.
XXII.	19	Tohra	Tahra.
XXV.	16	Kaianuns	Kaianiéns.
XXVI.	5	Arschale	Archak.
idem.	19	Fassanides	Sassanides.
XXVII.	1	Colroés	Cosroés.
XXIX.	9	Dulfaa	Djulfaa.
XXX.	2	Hasseim	Hosséin.
2	11	Sophis	Séphis.
5	28	Est	Ouest.
9	27	Aker	Aher.
55	25	Balakoua	Balakona.
68	23	Scheurbest	Scheurbct.
32	1	Caillau	Cailliau.
117	8	Akous	Akons.
121	27	Radji-kanum Radji-khan	Hadji-khanum. Hadji-khan.
135	22	Ala Kouli Khan	Allaa-Kouly-Khan.

Page	*Ligne*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
142	13	Kariédege	Kariedge.
146	21	Dòdjau	D'oudjan.
151	10	Sedri Harem	Sadri - Azem.

TOME SECOND.

4	21	Buzarque	Buzurgue.
13	12	Necams	Récams.
27	13	Nizir	Visir.
27	20	Le Visir de Mirza Buzurgue en Azerbidjan,	*Le fils de Mirza Buzurgue Visir en Azerbidjan.*
28	5	Békim	Hekim.
29	10	Mehendar	Meheudar.
30	3	Lindarty	Lindartchi.
32	20	Bachpass	Hachepass.
32	27	Narez	Nazer.
46	3	Schekestab	Schekesteb.
84	3	Guilding	Gilded.
124	16	Kaugaloux	Kangaloux.
127	28	Foules	Fontes.
192	23	du perren	Duperron.

NOTICES GÉOGRAPHIQUES.

202	1	Karabay	Karabag.
205	25	Bilotonn	Bisotoun.
212	25	Maraja	Maragua.
220	7	Schasedan	Schassévan.
120	7	Khodaboulat	Koudah - bondah.
121	12	Talichah	Talichy.
id.	14	Lenkoran	Lankoran.
id.	25	l'Elvand	l'Elvund.
224	5	Velas-leerd	Velaskerd.
id.	18	Yeldekoff	Yesdecast.

Explication des Planches.

N°. 48 formation anglaise, *lisez* formation française.

VOYAGE

EN PERSE,

Pendant les années 1812 et 1813.

CHAPITRE PREMIER.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA PERSE ET OBSERVATIONS SUR LA PAIX DERNIÈRE.

La Perse épuisée, comme nous l'avons déjà dit, par des guerres civiles qui dataient de près d'un siècle, n'aurait pu se relever de la chute qu'une si longue continuité de malheurs lui présageait, quand la mort de l'eunuque *Aga-Mohammet-Khan*, mit fin à toutes les contestations civiles, en plaçant sur le trône *Baba-Khan*, son neveu. (Le Roi actuel).

Celui-ci après avoir vaincu et dissipé sans efforts, quelques faibles concurrens, s'y assit enfin sous le nom de *Fateh'-Aly-Schah*; et pour plus de sécurité, il fit

aveugler son propre frère, afin de détruire toute espèce de concurrence (*).

A cette époque, si l'on en excepte la charmante ville de *Chiras* et quelques autres du *Farsistan*, et de *l'Irack-Adjémi*, toute la Perse n'offrait plus que des ruines et de vastes plaines incultes, habitées par une faible population; qu'une longue habitude de la guerre et du pillage avait rendue inapte à les fertiliser. Cette malheureuse situation dure encore, et il faudra des siècles pour lui rendre la splendeur dont elle jouissait sous la dynastie des Sophis.

D'après les dispositions apparentes de bienfaisance du nouveau Roi, il semblait qu'il allait s'empresser de fermer les plaies encore saignantes que tant de calamités avaient accumulées sur son peuple; mais il en fut tout autrement; et loin de réparer le mal que ses prédécesseurs avaient fait par ambition et cruauté, il l'aggrava par la soif de l'or et la plus sordide avarice.

Il donna cependant des ordres qui tendaient, tant à la reconstruction des villes et villages qu'au rétablissement de l'agriculture; mais ces ordres n'étant pas accom-

(*) Tant que vécut la mère de ces deux princes, elle eut assez d'empire sur l'esprit du Roi pour préserver son malheureux frère de cette catastrophe; mais aussitôt après sa mort, Fateh-Aly-Schah lui fit passer un morceau de fer rouge devant les yeux. Lorsqu'on vint annoncer cette sentence à ce prince, il ne proféra que ces paroles: *oh ma mère!* Ce qui fait présumer qu'elle avait obtenue du roi, qu'il ne priverait pas sont frère, de la vue; comme elle avait tout lieu de le craindre.

pagnés des secours en argent indispensables en de telles occasions, furent sans effet ou n'en eurent que de très-faibles.

D'un autre côté la continuation de la guerre avec la Russie demandait de nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent. La perte de la Perse était inévitable, si la dernière paix qu'on a eu la générosité de lui accorder, et qu'elle était loin d'espérer, ne l'eût sauvée d'une manière presque miraculeuse (1); car, il est hors de doute, qu'un peu avant qu'elle fut conclue, si Monsieur le général *Kotlorowski*, commandant les corps agissant sur la mer Caspienne, n'eût été aussi dangereusement blessé (2), s'il avait pu continuer la marche qu'il avait

(1) La guerre n'avait jamais mis le Roi dans un danger aussi éminent que celui où il se trouvait après la reprise de *Lankaran*. Un corps considérable marchait sur Ardebil, d'où il aurait facilement pu gagner *Téheran*, pendant que deux autres, l'un menaçant *Erivan*, et l'autre *Tébris*, obligeaient le Prince royal à porter toute son attention de ces côtés, pour couvrir la province *d'Azerbidjan* et la place qui en est considérée comme la clef. L'armée persane fortement découragée et diminuée depuis l'affaire d'Oslandouz. Tout le matériel de son artillerie pris, la majeure partie des canonniers sabrés ou en fuite, les corps d'infanterie réduits à rien, le prince lui-même singulièrement déconcerté par le mauvais état de ses affaircs. Qu'on juge de ce qui serait résulté, si les succès eussent été poursuivis !

(2) A l'assaut du fort de *Lankaran*, il reçut trois coups de feu, dont un lui fracassa la machoire inférieure, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses opérations et de les voir couronnées du succès.

commencée en trois colonnes, sur *Erivan*, *Nackschiavan* et *Ardebil*, il aurait pu arriver et même dépasser *Téhéran*, aujourd'hui capitale du royaume, avant qu'on eût eu le tems de délibérer sur le parti à prendre dans cette occasion, et surtout avant qu'on eût pu en retirer la centième partie des immenses trésors qui s'y trouvaient rassemblés.

Il se serait préalablement emparé des deux premières places, dont la possession devenait si importante, qu'elle assurait dès-lors la frontière inexpugnable et comme tracée par la nature de *l'Arpatchay* et de *l'Arax* (*); mais des circonstances qu'il ne me convient pas de pénétrer, ayant rendu l'ambassadeur anglais, (alors en Perse) médiateur dans cette occasion, il crut ne pouvoir mieux faire dans ses vues que de demander à traiter sur un *statu quo* qui ne pouvait être que très-préjudiciable aux intérêts de l'Empereur de Russie, puisqu'il laissait les Persans en possession de la majeure partie du riche et beau district *d'Aran* qui, situé sur la rive gauche de *l'Arax*, forme une pointe qui s'étend jusqu'aux confins de la *Géorgie*, et facilite par

(*) Cette ligne est la seule bonne frontière que puisse avoir la Russie dans ces contrées. Comme elle comprendrait une grande partie du cours de l'Arax, en fortifiant les bords de ce fleuve, de redoutes, entremêlées de forts à cinq ou six lieues de distance les uns des autres, et situés sur des points élevés, on n'aurait point à craindre la désertion, la contrebande, ni enfin les incursions des Persans, qui, quoique peu importantes sous les rapports militaires, n'en sont pas moins fâcheuses pour le pays.

là, les incursions que les Persans auraient envie de faire dans cette province montagneuse; qui présentant des débouchés nombreux, est par conséquent fort difficile à préserver de ces sortes d'expéditions (*).

Il n'en est pas moins vrai que les Persans sentaient à cette époque, l'absolüe nécessité de terminer une guerre qu'ils auraient pu difficilement continuer; la campagne précédente, et notamment les affaires *d'Oslandouz* et la reprise de *Lankaran* avaient épuisé la presque totalité de leurs ressources militaires. Presque toute leur artillerie, commandée par un officier anglais, était tombée au pouvoir des Russes, ainsi que les munitions et le camp du prince royal, dont on ne put sauver ni une tente ni un chameau.

Si l'objet de cet ouvrage ne me restreignait dans des bornes étroites sur tout ce qui a rapport à la politique, combien n'aurai-je pas à dire sur les démarches occultes et même extraordinaires de l'ambassadeur anglais dans cette occasion? mais ne voulant, à ce sujet, donner qu'un léger aperçu des résultats, je dirai seulement que cette paix fut entièrement son ouvrage, bien qu'elle semblât contrarier la politique invariable de son gouver-

(*) Les Persans s'attendaient, et j'en suis bien certain, à ce qu'on leur demanderait la place *d'Erivan*; ils l'auraient accordée de préférence, peut-être, au *Talich*, dont la possession donne pied sur la rive droite de l'Arax, et met à même d'envahir, quand on le voudra, la totalité du *Guilan*, et même du Mazandéran, c'est-à-dire, toutes les rives Est et Sud de la mer Caspienne.

nement, qui a toujours été, et doit être plus que jamais, d'affaiblir les Russes par les Persans et réciproquement dans cette partie de l'Asie, pour les mettre hors d'état de pouvoir rien entreprendre, soit séparément, soit de concert, sur leurs possessions de l'Inde, limitrophes de la Perse.

Néanmoins, tout en faisant ces démarches, l'ambassadeur anglais n'oublia cependant pas de prendre des mesures pour empêcher les Russes d'acquérir la moindre influence dans le cabinet de *Téhéran*, et voulut en conséquence faire stipuler, pour première condition, que l'Empereur de Russie ne pourrait envoyer en Perse aucun ambassadeur, mais seulement un simple consul, pour les relations commerciales, lequel ne serait revêtu d'aucun pouvoir politique, et devrait faire sa résidence à *Astrabad*, sans qu'aucun motif pu jamais le porter à paraître à la cour du *Schah*.

Il est facile de s'imaginer que cette note ridicule resta sans réponse et que l'ambassadeur qui l'avait conçue et rédigée, ne put trouver un motif plausible pour en demander l'admission; mais elle fit voir clairement que craignant d'avoir dépassé ses pouvoirs, en réconciliant deux nations dont le voisinage et la puissance offusquent son gouvernement, il avait voulu contrebalancer par cette mesure, le danger très-réel de les voir contracter une alliance, qui, en cas de guerre, les mettrait à même de porter à la Grande-Bretagne un coup aussi funeste qu'irrémédiable, en lui enlevant l'Inde en fort peu de temps, et sans qu'elle eut aucun moyen de s'y opposer.

Le Roi de Perse fut donc obligé, pour obtenir la paix qu'il désirait (malgré le vœu bien prononcé du prince royal), de céder à S. M. l'Empereur, en toute propriété, *Baku*, *Derbent*, le *Karadag*, le *Chirvan*, le *Guilan* et le *Talich*, ce qui lui enlève la majeure partie de la rive ouest de la mer Caspienne. De renoncer de plus à toutes ses prétentions sur la *Géorgie*, dont les rebelles, réfugiés dans le *Daguestan*, avaient été jusqu'alors secourus par le prince *Abas-Mirza*. Mais la Perse, en échange, conservait par cette paix, l'importante place *d'Erivan*, pour laquelle elle avait conçu des craintes d'autant plus fondées, qu'on avait de fortes raisons pour croire que le *Khan* qui y commandait, avait l'intention, si la guerre eut continué, de se rendre indépendant sous la protection de la Russie, comme l'avait fait, depuis plusieurs années, celui du *Talich* (*). Elle conservait en même temps une partie de la belle province qui en dépend et qui faisant, sur la rive gauche de *l'Arax* une pointe entre *l'Arménie*

(*) *Hussein-Khan*, sans s'être déclaré indépendant, agit cependant comme s'il l'était. Il garde la totalité des revenus et entretient une demi compagnie d'artillerie à cheval, trois bataillons réguliers, disciplinés et vêtus à l'européenne, et en outre une cavalerie irrégulière nombreuse et qui lui est très-dévouée.

En Décembre 1813, le Prince royal qui était venu à *Khoï*, ordonna à *Hussein-Khan* de venir le joindre, et de se présenter seul. Hussein arriva en effet, mais escorté de la majeure partie de sa cavalerie; il campa hors de la ville et lorsqu'il parut devant le prince il était entouré par six cents des plus

turque et le *Karadag*, eut immanquablement été conquise, et eut fait au gouvernement de *Géorgie* une continuation de frontières avec la province susdite, et le *Chirvan* le long de *l'Arax*, en remontant jusqu'au torrent de *l'Arpatchay* d'une part, et de l'autre jusqu'a la chaîne du *Zagros*, qui l'eût séparée des Pachaliks de *Kars* et de *Bajazet*.

D'un autre côté, les Persans qui avaient commencé à introduire chez eux, pendant que la guerre était en vigueur, le systême d'organisation militaire européen, en formant et disciplinant des troupes de toute arme, n'étaient pas fâchés de cesser une lutte aussi inégale, pour les porter, sinon au point de perfection, du moins à un degré capable de se montrer avec plus d'avantage devant les troupes russes, qui, dans les derniers temps, convinrent avoir été surprises de rencontrer quelquefois une résistance opiniâtre à laquelle elles n'étaient pas accoutumées. On pourrait obtenir des Persans beaucoup plus encore, si l'on permettait qu'ils se perfectionnassent dans un art pour lequel ils ont un goût prédominant, et pour lequel ils quitteraient tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils peuvent d'autant mieux réussir que bien loin d'avoir l'éloignement ridicule des Turcs pour les innovations militaires, ils ont le bon esprit de sentir que la position

braves de ses gardes. Ces précautions empêchèrent qu'il ne fut arrêté, comme on en avait le dessein. Hussein-Khan en avait, je crois, été prévenu. A son retour je le rencontrais près d'Erivan : « Avouez, me dit-il, que j'ai surpris bien du monde « en venant en aussi bonne compagnie. »

critique de leur pays rend ces innovations indispensables ; ils s'y portent donc avec une ardeur inconcevable, guidés par le prince *Abas-Mirza*, jeune homme de la plus grande espérance, qui ne rêve qu'évolutions et qui ne se trouve heureux qu'au milieu d'un camp, entouré de troupes de différentes armes, qu'il se plaît à faire manœuvrer lui-même, s'instruisant et profitant de tout. Avide d'apprendre, il a fait faire des traductions de tous les auteurs militaires qui lui ont été recommandés et les a presque tous gravés dans sa mémoire ; du reste, sobre, tempérant, aussi populaire que son rang peut le permettre, il lui a fallu bien peu d'efforts, pour engager ses troupes à marcher sur ses traces et à se conformer de point en point à ses instructions.

Les Persans avaient de plus à cette époque à remplir leurs arsénaux, qui étaient totalement vides ; des bouches à feu à fondre, et plus particulièrement que tout cela, des projectiles à faire venir de l'Inde, d'où jusqu'alors ils les ont tirés des Anglais qui les leur vendaient au poids de l'or. Soit politique, soit par toute autre raison, ils n'ont jamais fournis des projectiles qu'en très-petite quantité à-la-fois, en sorte que les Persans manquaient de mitraille, d'obus, de pierres à fusil et de mèches, quoique tous ces objets abondassent dans l'Inde et manquassent entièrement en Perse. Ils devaient de plus, construire des forges en *Azerbidjan*, où la mine de fer abonde. Les environs d'*Aker* regorgent de minérai de première qualité. Il y a une rivière, du bois en abondance, et néanmoins les forges

n'ont pas encore été établies, tant est grande l'insouciance du Roi pour les choses les plus utiles. Il paraîtra sans doute étonnant que dans un pays, où le minerai peut rendre de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pour cent, on soit obligé de faire usage de projectiles de cuivre, qui sont loin d'avoir l'effet du fer, et reviennent à un prix exhorbitant, puisque les boulets de douze et les obus de six pouces (les plus forts calibres qu'ait la Perse) coûtaient chacun cinquante francs. La mitraille s'y faisait également de plomb, ce qui, par la pesanteur et la malléabilité du métal, lui ôtait son principal mérite, le ricochet. La poudre s'y faisait fort mal, en assez petite quantité et d'une manière très-dangereuse, car j'ai vu souvent moi-même, broyer les matières qui entrent dans sa composition en pleine rue, dans un soc de bois creusé en forme de mortier, avec un grand pilon de Gayac dans le centre duquel on avait coulé du plomb pour le rendre plus lourd, sans que les hommes employés à cette besogne, eussent seulement l'air de se douter qu'une étincelle sortie de la pipe d'un passant pouvait les anéantir avec tout ce qui les entourait.

J'ajouterai enfin qu'à cette époque les Persans avaient, chez les Russes, une grande quantité de prisonniers, tous bons et vieux soldats, très-précieux pour établir et consolider le système de discipline nouvellement adopté. La paix les leur rendait sans échange, attendu que les Persans n'étaient pas dans l'usage d'en faire, avant

que d'avoir adopté nos coutumes militaires (*). Elle rouvrait également le principal débouché de leurs productions en rétablissant les anciennes liaisons de commerce avec la Géorgie, qui de son côté, lui envoyait également les siennes, et renouait en quelque façon les liens entre ces deux peuples, qui s'entr'aidèrent pendant si long-temps et dont l'appui mutuel semblait indispensable à leur sûreté. En effet la Géorgie fut toujours fidèle à l'alliance des Persans et leur fournissait l'élite de leurs armées; il n'en fut pas de même de Schah-Hussein envers son alliée. Dès lors le Prince de Géorgie jura sur son sabre de ne jamais les secourir, fussent-il dans le plus grand danger, et il leur tint parole. A l'époque de l'invasion des Afchards, ce fut en vain qu'on réclama son contingent, et il laissa envahir la Perse sans faire le moindre mouvement.

(*) Le peu de prisonniers russes qui était au pouvoir des Persans à l'époque de la paix, avaient été épargnés d'après un ordre précis du roi, rendu à la sollicitation des officiers anglais alors en Perse. Auparavant on leur coupait la tête, pour chacune desquelles on recevait un ducat. Mais à la prise du fort de *Soltambot* par les Persans, au mois de Mars 1812, un sergent anglais ayant été tué, on reconnut sa tête, parmi celles qu'on présentait pour obtenir un salaire. C'est ce qui engagea à solliciter cet ordre qui depuis toujours eut son exécution.

CHAPITRE II.

DU CLIMAT DES DIFFÉRENTES PROVINCES: CARACTÈRE DES PEUPLES QUI LES HABITENT.

Le climat des provinces de la Perse, diffère beaucoup en raison du plus ou moins de rapprochement du midi, car il est assez commun d'éprouver une chaleur étouffante dans les environs du golfe Persique, tandis qu'en *Azerbidjan*, il fait un froid qui excède quelquefois douze degrés et même assez souvent dix-huit, accompagné de cinq ou six pieds de neige.

On peut sans contredit assurer que la presque totalité de la Perse est extrêmement saine ; exempte non-seulement de peste et d'épidémie, malgré qu'elle règne continuellement chez ses voisins, mais même des petites maladies ou indispositions que les saisons occasionnent presque partout. J'en excepte cependant quelques lieux voisins de la mer Caspienne qui, étant très-marécageux, produisent assez souvent des fièvres intermittentes, qui deviennent quelquefois extrêmement dangereuses. J'en ai fait moi-même la triste expérience.

La chaleur même dans les provinces le plus à l'est et au sud, incommode rarement, parce qu'elle y est toujours tempérée par des vents d'ouest d'une violence

extrême et qui attaquent la vue d'une manière terrible, par la poussière corrosive qu'ils chassent dans les yeux.

Pour donner une idée de cette poussière, il suffit de savoir que, comme il se passe presque toujours dans ce pays neuf mois de l'année sans pluie, la terre desséchée, et frappée par les vents impétueux, s'enlève en tourbillons en emportant encore avec elle de petites parcelles qui se détachent continuellement des maisons faites pour la plupart de briques crues et seulement desséchées au soleil et qui sont bientôt réduites en poussière, tellement fine, qu'elle pénètre les vêtemens les plus épais, quelque précautions que l'on prenne pour s'en garantir; et elle s'incruste dans la peau d'une manière si incommode et si désagréable qu'on est obligé, aux bains, de faire usage plusieurs fois de savon, pour se débarrasser complètement de la crasse qu'elle produit.

Il existe cependant dans la Perse des lieux qui semblent comme privilégiés de la nature, quoique situés au milieu des provinces les plus au nord, et où, dès le commencement des froids, les habitans de tous les environs se retirent en Nomades, traînant après eux leurs ustensiles de ménage, leur bestiaux et leurs tentes faites d'étoffe grossière de laine noire.

J'ai vu de ces vallées tellement entourées de montagnes, qu'elles semblaient former des bassins, dont les fonds étaient au mois de Janvier aussi chauds et aussi agréables que toutes les autres parties dans le mois de Juin, et remplies d'herbes hautes et touffues

14

qui étaient arrosées par des ruisseaux de l'eau la plus pure et la plus limpide.

Le caractère national persan est peut-être le plus heureux et le plus doux de tous ceux des peuples d'Orient, et s'il diffère un peu de province à province, ce n'est qu'en raison du grand nombre d'étrangers que cette nation, à diverses époques de ses guerres, fut obligée de transporter chez elle, pour remédier à la dépopulation qu'elles avaient occasionnées. Aussi le sang persan est-il actuellement mélangé d'arabe, d'indien, de tartare et de turc, ce qui ne l'a pas empêché de conserver sa beauté. A ces diverses époques, dis-je, une grande quantité *d'Afchards*, originaires de *Turcomanie* vint s'établir dans différentes parties de la Perse.

Nadir-Schah originaire de cette tribu et qui estimait leur bravoure, les réunit, en prit un bon nombre pour lui servir de gardes, et pour se les attacher davantage, leur donna la province *d'Ourouméa*, située sur les bords du grand lac salé de ce nom, et voisine du *Kurdistan.* Quoique plusieurs d'entr'eux aient encore conservé quelque chose du caractère dur et barbare des *Turcomans*, leurs ancêtres, la province n'en est pas moins citée aujourd'hui, comme une des plus nobles, des plus braves, et des plus hospitalières de la Perse (*).

(*) Cette dernière vertu est si sacrée en Perse, et si scrupuleusement exercée, qu'il serait rare de rencontrer un individu quelconque, à l'entrée d'une ville ou d'un village, qui n'ac-

L'agriculture est surtout soignée chez eux d'une manière étonnante pour l'Asie, et malgré que leur sol soit naturellement aride et ingrat, ils sont parvenus, à force d'art, à le fertiliser et à le rendre aussi productif qu'aucun autre de la Perse.

Les *Afchards* sont un peu taciturnes, d'une bravoure extraordinaire, et excellens cavaliers. A l'exemple de leurs ancêtres, les Turcomans, ils ont conservé l'habitude de se servir du javelot et de la lance, qu'ils manient avec une adresse inconcevable, et avec ces armes ils sont réellement redoutables à toute espèce de cavalerie.

Les habitans de toutes les autres provinces de *l'Azarbidjan* sont à peu de chose près du même caractère, sombres et réfléchis; il est facile de voir qu'ils tiennent beaucoup des Turcs, qui ont habité leur pays un grand nombre d'années, et d'où ils ne furent définitivement chassés que sur la fin du règne de *Nadir-Schah* (*).

Les Persans sont à-peu-près aussi civilisés que

cueillit pas un étranger par ces mots: *meneum-konack* (vous êtes mon convive). Ces mots ne sont pas vides de sens comme les autres politesses usitées en Perse, puisque celui qui la fait se considère comme grièvement offensé si on le refuse.

(*) Ce peuple a long-temps occupé Tébris qu'il avait même fortifiée a sa manière, c'est-a-dire avec des murailles bien hautes, flanquées d'énormes tours rondes, plus larges à la base qu'au sommet, comme on en voit encore quelques unes dans nos anciennes fortifications européennes, et notamment à la *Cité Valette* à Malthe.

leur religion peut le permettre : doux, affables d'une politesse rare, d'une hospitalité sans exemple, futiles dans leurs discours, fins et rusés dans leurs relations; mais pouvant rarement s'occuper d'affaires sérieuses, brisant tout-à-coup la conversation la plus intéressante, pour parler de chevaux, de chasses, de campagne, ou pour faire remarquer le vol d'un oiseau ou d'une mouche. Grands dans tous ce qu'ils font, aimant le faste et l'ostentation, paresseux au-delà de toute expression, par caractère, et d'une agilité surprenante quand le cas l'exige. Braves jusqu'à la témérité, mais manquant de tête et de persévérance dans les occasions périlleuses; superstitieux à l'excès, particulièrement pour leur rite *d'Aly*. Grands amateurs de voyages, de chasses et de pèlerinages. Bons époux, pères excellents, mais souvent trop sévères, maîtres indulgents, généreux et charitables; d'un machiavélisme perfide dans tout ce qui peut tendre à l'agrandissement de leurs familles, de leurs dignités ou de leurs fortunes. Souples et rempans devant le Souverain, mais aimant intérieurement l'indépendance. Ennemis jurés les uns des autres, et se voyant journellement avec tous les dehors de la politesse et de la plus sincère amitié; du reste, presque tous instruits, parlant avec grâce, aimant à faire briller leur esprit et leurs connaissances, fort curieux de beaux chevaux et par-dessus tout de belles armes, mettant un amour-propre étonnant à ce que leurs femmes soient toujours richement vêtues et pourvues d'une grande quantité de bijoux.

Les habitans du *Kermanchah* semblent seuls faire exception à la règle, pour les qualités attribuées à ce peuple que non-seulement ils sont loin de posséder, mais qu'ils blâment même : et à l'hospitalité près, qu'ils pratiquent plutôt par habitude que par vertu, ils peuvent être regardés comme des bêtes féroces, étrangers à tous sentimens humains et à tout ce qui tient de l'homme, duquel ils n'ont que la figure. Un prince doux et modéré serait sans doute parvenu à tempérer cette rudesse originelle de mœurs ; elle semble augmenter au contraire depuis qu'ils sont commandés par Mohamed-Ali-Mirza, fils aîné du Roi, qui affiche hautement sa cruauté naturelle, son ignorance et sa haine profonde pour tout ce qui porte le caractère européen. Je crois devoir attribuer l'énorme différence qui existe entre les habitans de cette province et ceux de toutes les autres parties de la Perse à l'ingratitude de leur sol, qui les oblige à se porter tous au métier des armes, et au brigandage, à l'exemple des *Curdes* et des *Arabes*, leurs voisins, avec lesquels ils se mettent souvent de compagnie pour détrousser les caravanes.

CHAPITRE III.

DE LA DÉPOPULATION DE LA PERSE ET DE SES CAUSES.

Toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'à ce jour pour se procurer un récensement de la population en Perse, ne fut-il qu'approximatif, ont été inutiles, et elles continueront à l'être, tant que les *Beglierbeys*, ou gouverneurs auront en main des pouvoirs aussi illimités. Car il est clair que si le Souverain connaissait au juste la force de la population de leurs gouvernemens, il pourrait en exiger un revenu plus considérable ; ils la lui cachent donc, et la lui présentent toujours comme de moitié plus faible qu'elle ne l'est réellement.

Il est hors de doute, qu'elle devait être immense avant les troubles qui agitèrent le règne de *Schah-Hasseim*, dernier Roi de la race des *Séphis.* Si l'on veut considérer, d'une part, l'énorme quatité de villages détruits, dont il ne reste que des vestiges, qui çà et là couvrent la Perse, de l'autre, la majeure partie de ses villes presque réduites à rien, on croira facilement qu'elle a perdu plus des sept huitièmes de sa population, depuis l'invasion des Afgans; et si, pour s'en convaincre,

on veut se donner la peine de jeter les yeux sur les mémoires du chevalier Chardin, on pourra, d'après le tableau qu'il fait *d'Ispahan* et de ses environs, comparé avec celui donné par Mr. Picault, dans son histoire des révolutions de la Perse, avoir une idée exacte de la destruction presqu'incroyable qui a pesé sur toutes les parties de ce malheureux pays, pendant plus d'un siècle (*).

Sans vouloir refuter le dernier de ces historiens sur les causes de cette dépopulation extraordinaire, je dirai seulement, qu'en outre des guerres civiles qui commencèrent sous le règne de *Schah-Hasseim* et qui continuèrent sous celui des *Afgans*, de *Nadir-Schah*, de *Kérim-Khan*, et de ses successeurs, auxquelles il l'attribue exclusivement, il se fit encore à différentes époques des émigrations considérables, mais particulièrement sur la fin du règne de *Nadir-Schah*; et quand il commença à se livrer à cette malheureuse soif de l'or, qui lui fit commettre tant de cruautés. Il était alors fort commun de voir des villages, et même des villes entières abandonnées d'un mouvement spontané, par leurs malheureux habitans, qui

(*) La révolution qui mit un terme à la dynastie des Séphis commença en 1721. Ce fut le 22 Septembre 1722 que *Mahamoud* s'empara *d'Ispahan*, et l'on ne peut considérer cette révolution comme terminée qu'à l'avènement de Fatey-Aly-Schah au trône, qui eut lieu en 1797, ce qui donne une durée de 76 ans d'anarchie, non compris 18 ans de guerre, depuis que ce Souverain a saisi les rènes de l'empire.

emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, se sauvaient à travers les montagnes, où ce tigre les faisait poursuivre et massacrer impitoyablement, pour ravir leurs dernières dépouilles.

On voit encore aujourd'hui entre *Tébris* et *Salmas* trois ou quatre villes, *Tassudge* entr'autres, qui comptaient à cette époque de quarante à cinquante mille âmes, et qui n'ont aujourd'hui que quatre ou cinq maisons habitées.

Casbin, l'ancienne résidence des Rois de Perse, qui, si l'on en juge par les vestiges de son enceinte, devait contenir plus de cent mille habitans, en compte à peine aujourd'hui dix-mille.

A *Sultanie*, on voit encore trois mosquées (1) qui en formaient les trois principaux points; elles sont à de telles distances les unes des autres, qu'on peut en conclure que cette ville devait avoir une immense étendue; il n'y reste cependant que trois maisons habitées, une desquelles est la poste aux chevaux.

Tébris que l'on croit être l'ancienne *Ecbatane*, quoique beaucoup d'historiens la placent à *Hamadan* (2)

(1) La plus grande qui est au centre servait jadis de tombeau aux Monarques de Perse, et pouvait être considérée comme un des plus beaux édifices de cet Empire. Elle est encore de nos jours fort bien conservée, et il y faudrait fort peu de chose pour la remettre en état, si l'on savait ce que c'est que réparer en Perse.

(2) Les savantes recherches des orientalistes modernes, ont mis hors de doute, que *Hamadan*, était cette brillante capitale de la Medie.

et qui passait pour une des plus grandes cités de l'Orient, puisque sa place seule pouvait contenir plus de trente mille hommes en bataille, fut, comme les autres, victime des mêmes évènemens, et éprouva de plus, d'autres malheurs qui la réduisirent, en fort peu de temps, à n'être plus qu'une ville médiocre. Cette immense place suffit presque aujourd'hui à l'assiète de la ville actuelle; les vestiges des anciennes murailles se font apercevoir en tous sens, à deux, trois et même quatre milles de la nouvelle enceinte. Cependant, elles sont mieux conservées au Nord sur le versant de la colline, que dans la plaine, où le soc du laboureur les a applanies dans plusieurs endroits.

D'abord, à l'expulsion des Turcs qui l'avaient habitée pendant nombre d'années, toutes les familles de cette nation s'enfuirent. Prise et reprise plusieurs fois, mais toujours défendue avec acharnement, il s'y fit des massacres terribles, (*) et comme si toutes ces circonstances n'eussent pas été suffisantes pour anéantir cette ville, un tremblement de terre la détruisit de fond en comble quelques années après, et écrasa

(*) La dernière fois que les Turcs la prirent sur les Persans, en 1725, ceux-ci avaient barricadé toutes les rues, crenelé les maisons et les mosquées : ils se battirent avec une telle fureur et un tel acharnement, que les assiégeans furent obligés d'employer la mine pour en faire sauter quelques unes, qui résistaient au canon. Il y périt près de deux cent mille ames, pendant six jours et six nuits que dura le massacre.

16

sous ses ruines plus de quatre - vingt - dix - mille personnes (*).

Ajoutons à toutes ces calamités qui désolèrent la Perse, celle d'un manque d'eau presque général qui se fit sentir à cette époque sur presque tous les points de ce vaste empire, lequel se trouvant toujours privé de pluie pendant neuf mois de l'année, et ne pouvant aider à la végétation de son territoire, que par l'art avec lequel on y fait serpenter les rivières et les ruisseaux qui l'arrosent, se vit tout-à-coup privé de ce secours, par le desséchement de la majeure partie de leurs sources.

Il en est donc résulté, comme le dit très-bien Mr. Picault, que la terre s'est couverte d'une croûte de sel. Mais je prendrai la liberté de lui faire observer qu'il se trompe, quand il prétend que cette croûte l'empêche d'être de nouveau fertilisée, car l'expérience a prouvé, et j'ai moi-même été souvent témoin,

(*) Cette crise produisit un phénomène assez surprenant. Pendant la plus violente des secousses qui se prolongea de l'Est à l'Ouest, il sortit tout-à-coup du sein de la terre, au Nord-Ouest de la ville, entre elle et la montagne, une colline grisatre, longue d'environ deux milles, ayant près de cinquante toises de hauteur et plus de deux cents de largeur. Elle se trouve dans une direction Est et Ouest; elle est composée de sable et de souffre, conservant sa couleur grise, qui contraste singulièrement avec la terre rouge foncé qui tapisse tout l'escarpement de la montagne du côté du Nord, et la verdure qui l'entoure de tous les autres côtés.

qu'il suffit de remuer un peu la terre à fond, pour la rendre aussi productive qu'une terre vierge ou couverte d'engrais. Il n'en est pas moins vrai que cette pénurie d'eau obligea, dans le temps où elle se fit sentir, une grande partie des habitans des plaines à les abandonner. Le peu d'entre eux qui y restèrent, se réunirent alors, et après un travail pénible et long, ils parvinrent à en faire venir des montagnes les plus voisines, et des grandes rivières, par le moyen de conduits souterrains, qui la leur amenaient pure et fraîche dans toutes les saisons de l'année.

Le travail de ces conduits est incalculable, d'autant qu'ils nécessitent de continuelles réparations, pour obvier aux éboulemens qui interceptent assez souvent le chétif filet d'eau qu'ils en reçoivent; car il en est de tellement médiocres que leur produit excède à peine les besoins journaliers des villages où ils aboutissent.

Ces conduits sont tout simplement des trouées souterraines; rondes, du diamètre de trois ou quatre pieds, et seulement creusées dans la terre, sans aucune espèce de blindage, ni supports. On en connaît extérieurement le trajet par des monceaux de terre placés sur une ligne plus ou moins régulière, qui se divise souvent en plusieurs branches, en se dirigeant vers des lieux différens. Ces monceaux se trouvent distans les uns des autres de cinquante à soixante pas; chacun d'eux est placé sur le bord d'un trou fait en forme d'entonnoir qui pénètre jusqu'au ruis-

seau. Ces espèces de regards sont pratiqués pour pouvoir connaître de suite, en cas d'éboulement, les endroits où ils se sont faits, y descendre et réparer promptement le tort qu'ils auraient pu occasionner.

Aux lieux où ces conduits se rapprochent des routes, ou les traversent, on a pratiqué, pour la commodité des voyageurs, des abris au fond desquels il y a des escaliers qui mènent aux ruisseaux. On a formé dans ces places des espèces de bassins en pierre, auxquels sont attachés avec des chaînes de fer, de grandes cuillères de cuivre pour puiser de l'eau.

Ces conduits se nomment *Kérisses* et on en trouve maintenant dans presque toutes les plaines de la Perse. Il y en a de fort considérables et qui, après avoir parcouru un immense trajet sous terre, forment en rentrant à son niveau, des ruisseaux larges et profonds, qui arrosent en passant le territoire de plus de mille villages, et font encore pendant ce cours, mouvoir une très-grande quantité de moulins.

Il paraît en général que c'est à la nécessité seule qu'il faut attribuer l'industrie des Persans dans le genre hydraulique. Dans les villes, chaque maison a un ou plusieurs bassins, ornés de jets d'eau, et l'on est étonné de la quantité de conduits souterrains que toutes ces répartitions nécessitent, et surtout de la manière simple avec laquelle elles sont faites.

Dans ce cas, on conduit l'eau par le moyen de tuyaux de terre cuite du diamètre de cinq à huit pouces, et épais de six lignes, qu'on adapte ensemble, les uns au

bout des autres, et en les couchant dans cet état sur un lit de terre glaise encore fraîche, et qui en se durcissant, leur font une espèce d'enveloppe impénétrable. Ils y durent fort long-temps quoiqu'étant souvent à peine à un pied sous terre, ce qui ne doit pas paraître étonnant, puisqu'ils ne peuvent être écrasés par les voitures, qui sont totalement inconnues dans ce pays. (*)

J'en excepte cependant des espèces de machines lourdes et informes, montées sur des roues beaucoup plus informes encore et qui pourraient, par cette raison, réclamer le nom de charriots, mais outre qu'elles sont excessivement rares, elles n'approchent jamais des villes, et servent seulement pour transporter les récoltes des champs, aux fermes ou aux villages, lorsque la distance est trop grande pour qu'on puisse le faire à dos de mulet ou de chameau. On les attèle de deux ou quatre buffles, tirant par les cornes au moyen de jougs très-simples, fixés à la tête de ces animaux par des lanières de cuir.

(*) La seule voiture qu'on ait vue depuis long-temps en Perse est un carrosse à quatre places que l'Ambassade française offrit au Prince royal, et qui pourrit sous une remise.

CHAPITRE IV.

DES HOMMES ET DES FEMMES.

Les hommes en Perse sont grands, forts, bien faits, très-velus et ont le teint basané. Leurs traits sont réguliers, et n'ont rien d'étrange dans la physionomie, malgré la grande quantité de Tartares et d'Indiens qui ont successivement repeuplé ces contrées à différentes époques. Leur costume est particulier et diffère de ceux des autres peuples d'Orient. Au lieu de faire usage comme les habitans de toutes les autres nations asiatiques, d'habits larges et commodes, les Persans mettent au contraire tous leurs soins à ce que les leurs marquent bien les formes du corps et des bras.

Leur coëffure est également particulière et ne ressemble en rien à celle décrite par le chevalier Chardin, (*) les modes ayant totalement changé dans ce pays, depuis le séjour qu'y fit ce célèbre voyageur. (*Planche* I)

(*) Pendant son séjour dans ce pays, et mêmes quelques années après, les Persans portaient des bonnets quarrés de drap rouge, surmontés d'aigrettes ou de plumets. Ils les ont depuis changés pour d'autres de peau d'agneau noire, qui sont ceux à la Kadjard; et je suis étonné que Mr. Picault, n'ait pas été instruit de cette circonstance, quand il a écrit: « qu'à l'égard

Les hommes sont généralement vêtus de robes longues et étroites jusqu'aux hanches, d'où partant, elles s'élargissent et descendent jusqu'aux talons dans la forme de celles que portaient nos dames au seizième siècle. Ils ont dessous une espèce de veste fort longue, faite d'indienne ouattée, qu'ils croisent sur les reins et qui en remontant, s'ouvre de manière à laisser la poitrine découverte, elle se trouve néanmoins totalement cachée par la robe quand ils sont habillés.

Leurs chemises, faites d'étoffes de soie de différentes couleurs, sont fort courtes, sans collets, fendues sur le côté droit et bordées d'un petit cordonnet de soie de couleur tranchante.

Ils portent des pantalons fort larges de taffetas rose ou cramoisi, qu'ils attachent sur les hanches et en dessous de la chemise, par le moyen d'une coulisse dans laquelle ils passent un cordon de soie élastique qu'ils nouent sur le devant, de manière à ne pas s'incommoder. Ces pantalons descendent jusque sur le coude-pied, où ils sont encore plus larges qu'au-dessus de la jambe.

Ils ne connaissent pas l'usage des bas, mais ils ont des chaussons, fait à-peu-près dans le même genre que l'étoffe de leurs tapis.

« de la tenue des personnes, et de la forme des vêtemens, « rien n'avait changé depuis Chardin. » Il suffit cependant de jeter un coup d'œil sur les planches de ce voyageur et sur les miennes, pour y observer une telle différence, qu'elle pourrait faire douter si ce sont des gens du même pays qu'on a voulu représenter.

Ils parcourent la ville avec des mules de galucha vert, comme en portaient encore les dames françaises il y a trente ans. La classe pauvre, et qui est obligée de marcher continuellement, fait usage d'une sorte de brodequins, dont les pieds sont longs et pointus comme ceux des pantoufles chinoises. Quand ils montent à cheval, ils portent des bottes-fortes en cuir de Bulgarie, qui montent jusqu'au-dessus du genou, et s'y terminent en pointe. Les talons en sont encore beaucoup plus hauts et plus incommodes que ceux de nos bottes à la hussarde, aussi seraient-ils fort embarrassés, chaussés de cette manière, pour marcher seulement dix minutes.

Ils gardent, jusqu'à un certain âge, une partie de leurs cheveux : c'est-à-dire, qu'ils se font raser la tête dans toute la largeur du front, jusqu'à la nuque, par ce moyen les deux tempes seules restent garnies.

Les jeunes gens laissent tomber devant et derrière les oreilles, deux grandes mèches bouclées, qui leur descendent jusque sur les épaules. Ils les portent jusqu'à quarante-cinq à cinquante ans, alors ils font de leurs barbes le seul ornement de leur figure, ayant grand soin de la noircir au moins tous les huit jours, car telle est en Perse la fureur pour les barbes et les cheveux noirs qu'on n'en voit jamais de gris, encore moins de blancs. Si ce n'est à quelques prêtres, qui la laissent ainsi pour se donner l'air plus vénérable.

Les Persans portent sur les hanches une ceinture de *Schals*, et c'est assez souvent à cet ornement, et au couteau qui y est attaché, qu'on peut se faire une idée

du rang ou de la fortune des individus. La classe ordinaire les porte en laine commune, et souvent d'étoffes de coton, tandis que les nobles et les riches en ont toujours des manufactures de *Cachemire*, auxquels ils attachent des couteaux droits enrichis de cizelures ou de pierreries, et dont les étuis, faits de bois léger et odoriférant, sont recouverts en galucha noir. Les kangiars courbés sont portés par les gens de la classe mitoyenne; et ceux, dits à la géorgienne, par les gens du peuple et les soldats.

Pendant l'hiver, les Persans s'enveloppent de larges capotes, faites avec des bandelettes de peau de mouton, extrémement fines, et dont la laine est longue de six pouces (Planche 2e). Ces capotes qu'ils nomment *Kurks*, sont d'une chaleur excessive.

Ils font aussi usage d'autres sortes de redingottes faites à peu de choses près comme nos *chenilles* (*). Ce vêtement (Planche 3e) est aussi d'étiquette et de cérémonie pour toutes les saisons, car on ne peut se présenter à la cour ou chez les grands, sans en être revêtu. Les plus distingués sont faits de drap écarlate, mais tout le monde n'a pas le droit de se revêtir de cette couleur, particulièrement affectée aux princes, aux nobles, aux employés d'un haut rang: les autres classes les portes, bleus, verts ou bruns. Les gens riches, ainsi que

(*) Sortes d'habit négligé, ample et très-simple que portaient les hommes le matin, il y a 30 ou 40 ans. L'expression proverbiale *être en chenille*, signifie qu'on n'est pas vêtu de manière à se présenter en société. *Note de l'éditeur.*

leurs femmes se vêtissent pendant les grands froids, de fort belles fourrures qu'ils font venir à grands frais d'Astrakan (Planche 4e & 5e). Les hommes de la classe du peuple ne se garnissent jamais en hiver que d'une petite veste courte, fourrée en peau de mouton, qu'ils laissent totalement ouverte sur le devant et dont les manches ne descendent que jusqu'a moitié des bras (Planche 6e).

Les Persanes sont, sans contredit, les plus belles et les plus jolies femmes du monde, et malgré tout ce qu'il a plu aux voyageurs de dire sur les Géorgiennes et les Circassiennes dont j'ai pu juger par comparaison, je puis assurer que non-seulement celles-ci, mais aucune autre race de femmes n'approchent de la perfection des dames persanes, et pour ne pas être accusé de partialité dans cette occasion, je ferai, autant qu'il me sera possible, une légère description des beautés qui distinguent chacune d'elles, et des moyens qu'elles emploient pour paraître avec plus d'avantage.

Les Persanes sont grandes, droites, élancées, et fort bien faites (Planche 7e & 8e. Chez elles, tout est l'ouvrage de la nature, et les beautés les plus accomplies doivent rarement quelque chose à l'art. Toutes sont d'une blancheur éblouissante, ce qui ne doit pas paraître étonnant, puisqu'elles s'exposent rarement au soleil et n'ont jamais la figure découverte.

Une belle chevelure est d'un grand prix à leurs yeux; elles en prennent un soin extrême. La nature les a bien traitées a cet égard; leurs cheveux sont très-épais et arrivent souvent jusqu'à terre. Si elles les teignent fré-

quemment, c'est plutôt par luxe que par besoin, puisqu'ils sont en général du plus beau noir.

Les Persanes n'ont rien de commun avec les autres femmes orientales, qu'une expression de noblesse et de dignité, qu'on remarque chez presque toutes les dames asiatiques, et qui me semble être la conséquence de la grande régularité de leurs traits.

Elle ont le front haut et très-blanc, les sourcils noirs, bien fournis, et formant deux arcs qui se terminent vers la naissance du nez. Leurs yeux sont d'un noir parfait, fendus en amende, d'une grandeur surprenante, et ornés de longs cils, qui leur donnent une expression plus facile à éprouver qu'à rendre. Elles ont le nez très-droit et de la plus belle proportion. A l'égard de la bouche, il est impossible d'en voir de plus petites, ce qui est cependant si commun dans ce pays, qu'il est passé en proverbe, qu'une femme, pour être réputée jolie, doit l'avoir moins grande que les yeux. Si ce n'est pas tout-à-fait exact, il ne s'en faut de guère chez beaucoup d'entre elles. Celles qui ne se trouvent pas les avoir assez grands, d'après les idées qu'elles ont de ce genre de beauté, se les peignent plusieurs fois le jour avec de l'antimoine, au moyen d'un petit fuseau d'ivoire qu'elle enduisent de cette drogue, et qu'elles coulent légèrement entre les paupières, en les tenant fermées. Cette partie de leur toilette leur plaît infiniment, quoique, à mon avis elle leur donne l'air dur et même repoussant.

Elles ont les dents fort blanches et malgré qu'elles

soient dans l'usage de fumer le *caillau*, espèce de pipe dont je parlerai plus tard, on n'en voit aucune à qui elles deviennent jaunes, même dans un âge avancé; leurs menton est petit, bien fait, et se termine par une légère fossette, qui accompagne fort bien leur genre de figure, et lui donne un agrément de plus. Si j'étais cependant tenté de leur trouver un défaut, ce serait d'après ma manière de voir, celui d'avoir le visage trop rond, ce qui est néanmoins considéré dans ce pays, comme le plus haut degré de beauté: on sait, que tous leurs poëtes, en parlant de belles figures, les comparent toujours à la lune dans son plein.

Les Persanes ont assez généralement un autre défaut, que j'attribue à leur continuelle réclusion, c'est de manquer de couleurs, mais elles y obvient d'une manière si simple, qu'il est difficile au plus habile connaisseur de s'apercevoir si celles qu'ils voyent sont dues à la nature ou à l'art. Les femmes qui sont obligées d'y avoir recours, employent pour cela un certain savon, d'une composition toute particulière, connu seulement dans le pays, et dont elles font usage de la manière suivante.

Après s'être parfaitement lavé le visage, et l'avoir essuyé avec du linge bien fin, elles font de légers frottemens avec un morceau de cachemire, pour irriter la peau et la rendre susceptible d'absorption; elles y passent ensuite deux ou trois fois ce savon à sec, et l'essuyent bien également ensuite avec le même cachemire, ce qui suffit pour produire des couleurs

si vives et si transparantes qu'on peut s'y tromper et les croire naturelles, d'ailleurs ce savon, quelqu'usage qu'on en fasse, n'altère jamais la peau, et produit constamment un effet semblable.

Les Persanes font fort peu de cas de leur gorge, malgré qu'elles l'ayent fort belle, (*) mais elles ont en revanche un grand soin de leurs bras, et encore plus de leurs mains. Elles se les teignent de temps à autre avec le *henné*, drogue dont je parlerai plus tard, et parviennent ainsi à les rendre douces, unies, potelées et blanches comme de l'ivoire.

Les Géorgiennes sont sans doute de fort belles femmes, et quoiqu'un peu plus grandes que les Persanes, elles sont cependant loin d'avoir leurs grâces et leur jolie tournure. (*Pl.* 9.)

Elles ont la figure longue, on pourrait même dire maigre; quoique d'une assez belle taille, elles ne sont pas aussi sveltes que les Persanes; ce que j'attribue à un grand fond de nonchalance, et aussi à de certaines idées de bienséance qui les empêche, quoiqu'il puisse arriver, de faire jamais un pas plus long et plus vite que l'autre.

Leur grande réputation de beauté consiste en partie dans leur teint, qui est, à la vérité, assez beau, mais qui cependant leur appartient bien rarement en totalité: J'oserais assurer que sur cent Géorgiennes qui ont une réputation de beauté, il y en a quatre-vingts qui sont couvertes de blanc et de rouge, genre de coquetterie qui

(*) Elles ne connaissent pas les corsets, ce qui ne les empêche pas de se conserver très-sveltes jusqu'à plus de trente ans.

s'étend jusqu'aux femmes de la dernière classe qui ne voudraient pas sortir de chez elles sans être platrées de cette manière. A les voir de quarante à cinquante pas, ou bien à la lumière, on leur trouvera peut-être plus d'éclat qu'aux Persanes, mais il suffit qu'on s'en approche pour voir évanouir le prestige, qui est ordinairement si grossier, que je suis encore à réfléchir comment elles n'arrangent pas mieux les couleurs dont elles surchargent leurs figures; elles les portent si épaisses qu'elles tombent par éclats comme un enduit qui se détache d'une muraille; et on serait tenté de croire, en les voyant aussi mal ajustées, qu'elles mettent autant de soin pour faire connaître ces couleurs d'emprunt, qu'on en prend chez nous pour les cacher. Ajoutez à cela que comme on fait grand cas chez elles des cheveux et sourcils rouges, elles leur donnent cette couleur très-déplaisante, à mon avis.

Si leurs yeux ne sont pas aussi grands que ceux des Persanes, ils sont néanmoins d'une belle proportion, d'un beau noir et d'une langueur attrayante. Elles ont le nez bien pris, mais un peu long, défaut qui en Géorgie, s'étend également chez les hommes. Elles ont la bouche fort belle et ornée de dents magnifiques. Quant à leurs cheveux, comme à deux mèches près, elles ne les montrent jamais, non plus que le front, dont la majeure partie est toujours enterrée sous un bandeau, je m'abstiendrai d'en parler. Ces femmes sont du reste, fort douces, et très-aimantes, susceptibles d'un attachement durable, douees d'une patience rare, et extraordinai-

rement précoces, car elles sont assez souvent mariées à onze ans et mères à douze.

La beauté des Circassiennes consiste plus particulièrement dans la régularité des formes et dans l'élégance de la taille, que dans celle des traits (*Pl.* 10.) qu'elles ont néanmoins superbes. Ils sont à peu de chose près semblables à ceux des Géorgiennes, excepté qu'étant presque toutes du plus beau blond possible, et conséquemment fort blanches, elles n'ont pas besoin de se peindre la figure. Leurs yeux sont noirs et d'une vivacité extraordinaire; elles sont grandes, bien faites, mais constituées en force. Elles sont surtout remarquables par la beauté de la gorge, que leur magnifique costume fait encore ressortir d'une manière extrêmement avantageuse.

Les Persanes sont d'une douceur angélique et d'une égalité de caractère rare, vertus qui peuvent être considérées chez elles, comme la conséquence de leur éducation, qui les condamne non seulement à une réclusion perpétuelle, et à être presque toujours étrangères à l'affection paternelle, mais encore à être sacrifiées, à peine nubiles, à l'intérêt et aux caprices de leurs parens, qui, dans les classes même les plus élevées, font de leurs filles un objet de spéculation, soit en les vendant, en les mariant, ou en les donnant à quelques grands personnages, ou même au Souverain, pour s'en procurer la faveur ou des grâces.

Les Persanes sont vêtues d'une manière fort désavantageuse, et à leur coëffure près, qui est très-belle, je ne

connais rien d'aussi ridicule que leur costume. Cette coëffure se compose d'un turban, fait avec un schal de Cachemire, qu'elles arrangent fort artistement, et qu'elles ornent çà et là de perles et de bijoux de toute espèce.

Elles forment de leurs cheveux une trentaine de petites tresses, dont elles nouent la moitié sur le sommet de la tête, et autour du turban, laissant pendre les autres derrière avec les bouts du schal, qui y tombent également d'une manière très-élégante. Elles ont de plus de chaque côté de la figure deux mèches de cheveux bouclés, fort longues, qu'elles laissent descendre jusque sur le sein, ce qui accompagne très-bien cette coëffure et lui donne de la grâce.

La fureur des bijoux est si grande en Perse, parmi les femmes, que je ne pense pas qu'il y en ait une seule qui n'en possède quelques uns; l'artisan le plus pauvre est souvent obligé de se priver du nécessaire pour en donner à sa femme, s'il veut avoir la paix dans sa maison.

Celles des gens de qualité en ont d'une valeur excessive, et il n'est certainement aucune d'entre elles, qui, outre cinq ou six parures complettes d'un fort grand prix, n'ait une douzaine de paires de bracelets, des anneaux pour chaque doigt, des perles de toutes grosseurs pour garnir leurs turbans, et encore des boutons, des agrafes, etc. etc., le tout d'une grande richesse.

Les chemises des femmes sont comme celles des

hommes, fort courtes, sans collets, mais fendues vers le milieu de la poitrine et fermées au cou par un bouton d'or garni de perles ou de pierreries. Elles sont ordinairement faites de mousseline brodée très-fine, avec deux ou trois rangs de petites perles bordant le tour du col. Elles les laissent, comme les hommes ressortir sur les pantalons. Elles portent de grandes vestes nommées *Arkala* (Planches 8.) qui sont assez communément faites de satin ouaté et qui se cachent sous leurs habits.

Ceux-ci qu'on nomme *Chapkins* sont peut-être les choses les plus indécentes, et les plus ridicules qu'on ait pu inventer pour vêtir des femmes; ce sont des espèces de tuniques sans collets, ouvertes sur le devant de manière à laisser voir entièrement la poitrine, elles se ferment seulement par trois boutons à un demi pouce de distance les uns des autres, placés à la hauteur des hanches, lesquelles y sont marquées par d'énormes goussets, qui contribuent à les faire paraître beaucoup plus larges qu'elles ne le sont réellement. Au-dessous de ces boutons, le *Chapkin* se croise de la gauche à la droite, par de grandes bavettes qui font continuation des pans gauches, et qu'on attache à des boutons placés à un pouce de la hanche droite.

La longueur de ces habits a beaucoup changé; si l'on en juge par les peintures qui représentent les anciens costumes des dames de Perse, ils ont d'abord dû être des robes descendant jusqu'aux talons. Mais

la mode à force de les racourcir, les a enfin réduits à n'être plus que des espèces de vestes qui ne couvrent pas même les genoux. Ils sont, du reste, excessivement riches, et faits du plus beau brocard d'or possible. On les orne aussi quelquefois de broderies fort élégantes, et souvent de perles et de diamans qu'on y fait attacher.

Les pantalons des femmes sont faits de même que ceux des hommes, excepté qu'elles les portent en brocard, ou en étoffe de soie brodée d'or ou d'argent, et souvent de perles. Ils ont aussi cela de particulier, qu'ils sont ouatés d'une manière si ridicule, que les jambes ainsi enfouies ont l'air de deux colonnes informes; mais la mode et l'usage justifient tout, et plus ils sont gonflés plus ont les trouve décens.

Elles ont pour chaussure des mules faites de velours brodé en or ou en soie.

Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent d'une énorme pièce de toile, qui pend jusqu'à terre, qu'on nomme *Chadera* (qui signifie tente) (Planche 11e). Cette espèce de manteau est fait de toile de coton blanche et conpée en demi rond. Elles l'attachent à la tête, et au cou, par le moyen de liens cousus en dedans. En outre, elles se couvrent la figure avec un voile qu'on nomme *Roubend.* C'est un morceau de toile, fait en forme de quarré long, qu'on attache à la tête avec deux agrafes en or, fixées aux deux angles d'en haut, et qu'elles plantent sur les côtés du turban à la hauteur du front. Il y a devant les yeux une ouverture transversale de

la longueur de deux pouces, dont tout le vide est fermé par un tissu en forme de filet, ou de dentelle, et à travers lequel elles voyent, ne devant jamais le lever hors de la maison sous aucun prétexte, soit pour regarder, soit pour tout autre motif; ordre que du reste elles enfreignent fort rarement. Elles ne sortent jamais sans mettre de larges bottines d'étoffe, dans lesquelles entre leurs pantalons jusqu'au-dessous du genou, où elles les contiennent avec des jarretières: de sorte que de tout leur brillant costume, on n'aperçoit que les mules, et ce n'est ordinairement qu'à leur plus ou moins de richesse, ainsi qu'à la finesse de l'étoffe du chadéra et du rouhend, que l'on peut deviner le rang des femmes que l'on rencontre.

Les femmes du peuple qui sont un peu moins scrupuleuses se servent rarement de ces sortes de voiles; elles ont seulement des *Chaderas* étroits de toile de coton rayée bleu et blanc, qu'elles retroussent d'une manière particulière sur les hanches, puis avec la main droite, elles en portent une partie devant leur figure, de manière à ne laisser découverte que la ligne des yeux. Si cependant elles aperçoivent quelqu'étranger, elles se couvrent de telle sorte qu'il est impossible de pouvoir juger s'ils sont grands ou petits, ni quelle en est la couleur (Planches 12).

CHAPITRE V.

DES BAINS PUBLICS.

Les bains sont dans tout l'orient considérés, non-seulement comme un objet de luxe, mais encore comme une chose indispensable ; car outre les raisons de climat qui les rendent nécessaires, ce n'est que par ce moyen que ces peuples peuvent se maintenir dans l'état de propreté qui leur est si utile.

D'abord, les Persans ne changent de chemise que tous les mois, et couchent continuellement ainsi que leurs femmes, avec leurs pantalons. N'y eut-il d'autres raisons, il ne doit donc pas paraître étonnant, de les voir, se baigner presque journellement, et *Mohammed*, pour les y obliger, en fit un acte de religion tellement sévère, que bien peu de personnes peuvent s'en dispenser, car il est dit dans le *Koran* que l'homme qui aura approché pendant la nuit sa femme ou son esclave, ne pourra être admis à la prière, s'il ne s'est préalablement purifié par le bain avant le lever du soleil. En conséquence, tous les matins avant que les *Molhas* annoncent la prière, on entend la cloche des bains qui appelle à la purification. Les hommes du peuple s'y portent en foule, les nobles et les riches en ont tous dans leurs harems : ils sont à leur dispo-

sition jusqu'à midi; passé cette heure, ils restent à l'usage des femmes, qui y viennent à leur tour, et les conservent jusqu'à la nuit.

Ces bains sont très-différens de ceux d'Europe, ils se composent de vastes batimens souterrains, recouverts en dômes, à la partie supérieure desquels on laisse de larges trous, bouchés avec des tables d'albâtre fort minces, qui laissent passer la seule lumière qui y pénètre.

Les premières salles sont rondes pour l'ordinaire, et fort grandes, garnies tout autour de banquettes et de niches où l'on se déshabille. Elles ont au centre, de larges bassins de marbre ou d'albâtre, ornés de jets d'eau, pour l'agrément des baigneurs.

Les Persans qui sont, je crois, les hommes les plus pudiques du monde, ont grand soin, avant de s'être totalement déshabillés, de s'envelopper le corps d'une pièce de toile qui les couvre depuis les hanches jusqu'aux genoux. Ils passent ensuite dans une salle que la vapeur de l'eau chaude rend tellement étouffante, que les personnes qui n'en ont pas l'habitude en sont presque suffoqués.

Cette salle est pavée de grands carreaux de marbre blanc, échauffés par l'eau qu'on y répand continuellement en abondance. Dans le fond est un petit cabinet où chacun se rend, l'un après l'autre, pour s'épiler, ce qui se fait dans un clin d'œil par le moyen d'une pâte faite avec de l'orpin et un peu de chaux délayée dans de l'eau froide. On s'en frotte les parties

velues, et elles deviennent nettes comme la paume de la main en moins de cinq minutes.

Il faut cependant connaître la manière d'employer cette drogue avant d'en faire usage : elle deviendrait fort dangereuse pour quiconque la laisserait séjourner plus de temps qu'il n'est nécessaire, et elle enleverait dans quelques secondes toute la peau, en ne faisant qu'une plaie de la partie où elle aurait été appliquée. Il en serait de même, si après s'en être servi, on avait l'imprudence de se laver avec de l'eau chaude qui, lui donnant plus d'action, la rendrait bien plus corrosive.

Après l'opération que je viens de décrire, on rentre dans la salle chaude, où deux hommes vigoureux qui sont des barbiers du pays, nus comme vous, vous saisissent et vous étendent sur le marbre, plaçant sous votre tête un petit coussin pour la soutenir. On est peu de temps dans cette place sans éprouver une transpiration abondante ; alors, les deux barbiers vous frottent, et vous compriment toutes les parties du corps, en suivant la direction des muscles ; ils font ensuite jouer chaque membre par des mouvemens de rotation, qui sont d'abord pénibles, mais desquels on ne tarde pas à sentir l'excellent résultat. Cette opération est un véritable supplice pour ceux qui l'éprouvent pour la première fois ; mais on s'y accoutume facilement et le bien réel qui en résulte me porte à croire que c'est le meilleur médecin du pays : rien ne procure au corps une fraîcheur plus salutaire et ne fait plus librement circuler le sang.

Pendant que ces deux hommes sont à épuiser leurs

forces sur le corps d'une personne, un troisième lui jette continuellement de l'eau chaude depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui contribue à assouplir les muscles et à diminuer les douleurs dont cette opération est accompagnée. Aussitôt qu'elle est terminée, ils s'arment d'un gand de crin, et en frottent le corps dans tous les sens; par ce moyen ils enlèvent dans un instant des rouleaux considérables d'épiderme morte, dont le dégagement est d'autant plus essentiel à la santé, qu'il redonne un libre cours à la transpiration, que ces peaux devaient obstruer. Ces barbiers persans ont une manière si adroite de les détacher sans escorier la peau, que d'un seul coup de main, ils en enlèvent des morceaux long de près d'un pied, qui se trouvent roulées sous le gand comme du papier mouillé.

Comme c'est toujours aux bains qu'on se fait teindre la barbe et les cheveux, j'en décrirai ici la manière, qui est extrêmement simple, et qui, loin d'avoir les détestables résultats des drogues que les charlatans de Londres et de Paris vendent à cet effet au poid de l'or, est au contraire fort avantageuse à la chevelure qu'elle fait croître et épaissir.

On se sert pour cela d'une poudre très-fine, qui n'est autre chose que la feuille de l'indigo séchée et réduite en cet état. On la laisse infuser dans un peu d'eau jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance d'une pâte claire. Pour en faire usage, on commence à se bien laver les cheveux ou la barbe avec de l'eau de savon

très-forte, afin d'en enlever les parties graisseuses produites par la transpiration ; puis, on jette sur la tête beaucoup d'eau chaude, pour en ôter le savon, et on la ressuie autant que possible. On applique ensuite la pâte de manière à ce que tous les cheveux en soient empreints et couverts, alors les barbiers commencent l'opération du bain que je viens de décrire, laquelle durant toujours une heure et demie ou deux heures, donne un temps plus que suffisant pour laisser prendre parfaitement la teinture (*). On enlève cette pâte de dessus la tête avec de l'eau chaude et un peigne fin, pour détacher celle qui pourrait encore y rester.

Quand on l'employe pour la première fois, on est souvent obligé de répéter l'opération deux jours de suite, pendant lesquels les cheveux paraissent un peu verts, mais ils deviennent ensuite du plus beau noir; et telle est la force de cette teinture qu'on ne serait à la rigueur obligé de la renouveler qu'après six semaines ou tous les deux mois. Surtout lorsqu'avant d'employer la poudre d'indigo on s'est préalablement servi de celle du *henné* qui rend d'abord les cheveux roux, mais qui dispense presque toujours de renouveler l'application et qui donne au noir une couleur bien plus foncée.

Beaucoup de personnes comme je l'ai dit plus haut,

(*) Je ne sais d'où Mr. Olivier a tiré la composition dont il prétend que se servent les Persans pour teindre leurs cheveux. Pendant le long séjour que j'ai fait en Perse, je n'ai jamais vu employer une autre recette que celle dont je donne ici la description.

se barbouillent les mains et les pieds de couleurs de rouille, par le moyen du *henné* réduit en poudre, qui a la propriété que j'ai décrite dans le chapitre IV. Quelques hommes s'en font teindre les cheveux et la barbe, mais ces extravagances sont fort rares, et seulement le partage de quelques originaux du pays, qui a les siens aussi bien que le nôtre.

Les bains publics servent encore de rendez-vous aux individus de la classe médiocre. Les étrangers et les marchands s'y rassemblent ordinairement pour faire des connaissances, ou pour parler d'affaires. Tous y fument la pipe ou le cailliau, y prennent le café et passent ainsi quelques heures chaque jour, pendant lesquelles, ils font, ou apprennent quelques nouvelles, qu'ils vont porter ailleurs.

Mais c'est particulièrement aux femmes que ces lieux servent de point de ralliement ; elles s'y font journellement des visites ; chaque niche a sa société, et elle est toujours pleine. C'est là qu'elles traitent de tout ce qui concerne les affaires de leurs familles, et comme il en est peu d'entre elles qui n'ayent quelque sujet de jalousie, et conséquemment des motifs pour se plaindre, on peut dire que ce lieu est un tribunal femelle présidé par les vieilles, qui décident en dernier ressort de tous les délits qui sont de leur compétence. D'abord elles s'y font confidence entière de tout ce qui leur est survenu depuis leur dernière entrevue, racontant si leurs époux ont été plus ou moins tendres, s'ils ont marqué de la déférence à telle autre de leurs

femmes ou de leurs esclaves. Les belles délaissées se vengent de leurs heureuses rivales par des portraits que le dépit a dictés et dont la ressemblance est souvent loin d'être exacte.

Après avoir épuisé ce sujet et s'être mutuellement consolées de leurs disgraces, elles s'informent des nouveaux mariages projetés, ce qui donne occasion de scruter à fond les malheureuses fiancées. Si j'en juge par des rapports qui m'ont paru sincères, on passe légèrement sur les bonnes qualités et on appuye ferme sur les défauts. Pour manier la médisance et la calomnie, les Persanes n'auraient rien à apprendre chez nous et la charité musulmane est, à cet égard, au niveau de la charité chrétienne de nos plus déterminées commères.

CHAPITRE VI.

DES HAREMS, DES ÉPOUSES LÉGITIMES, DES ESCLAVES FEMELLES, DE LEURS OCCUPATIONS ET DE LEURS DIVERTISSEMENS.

Les *harems* (*) sont des corps de logis séparés où habitent les femmes et les enfans, ils sont entourés de murailles fort élevées, mais il ne faut cependant pas en conclure, comme se l'imaginent plusieurs personnes qu'ils ressemblent à des prisons.

Les harems des riches peuvent sans contredit être comparés à de vrais paradis terrestres, car outre qu'ils y possèdent un grand nombre de jolies femmes, qui toutes à l'envie s'empressent à leur plaire, ils y rassemblent également tout ce que le luxe a de plus recherché en objets d'utilité et d'agrément.

Ils sont séparés du corps de logis des hommes par de longues cours et embellis pour l'ordinaire dans leur intérieur par de fort beaux jardins, ou pour mieux dire, par des parterres remplis des plus belles fleurs, principalement de roses et de tulipes, pour lesquelles

(*) Ce mots signifie *lieu sacré*, mais on l'emploie pour indiquer l'ensemble des femmes qui l'habitent. « Il est parti avec son harem », pour dire de quelqu'un, qu'il a emmené toutes ses femmes.

on a un goût prédominant en Perse, et ombragés par une grande quantité d'arbres fruitiers très-touffus et qui donnent d'excellens fruits.

Ces harems sont très-vastes et fort bien distribués. Chaque femme doit y avoir sa chambre particulière; viennent ensuite, le logement des enfans, presque toujours en grand nombre, celui des esclaves, les cuisines, boulangeries, garde-mangers, magasins, salles de bains et chambres à couchers des maitres, qui sont assez souvent les grands sallons.

C'est dans leurs harems, et ce n'est réellement que là, que les Persans sont chez eux et libres. C'est là qu'au sein de leur famille, ils quittent cette gravité qui les abandonne rarement dans leurs divans, où ils sont toujours armés de l'étiquette la plus sévère pour leurs inférieurs, et d'une réserve glaciale pour leurs égaux; ce qui provient de la méfiance qu'ils ont toujours les uns à l'égard des autres.

Si les Persans n'ont pas chez eux des hôtes de distinction, ils mangent continuellement dans leurs harems avec leurs femmes et leurs enfans, mais cependant servis seuls, et si quelquefois, ils admettent quelqu'un à leurs plateaux, ils ne font cet honneur qu'à la première de leurs femmes, qui a le titre de *Buguk kanun* (grande dame). Ils ont ainsi que les autres orientaux autant de femmes qu'ils en peuvent doter et entretenir (*), sans

(*) Quoique d'après le Koran ils ne dussent, à la rigueur, en avoir que quatre légitimes.

compter de jeunes esclaves qu'ils achètent et qui sortent de l'état apparent de servitude, du moment qu'elles ont partagé le lit de leur maître; elles sont même admises au rang des femmes subalternes si elles sont assez heureuses pour leur donner des enfans.

Toutes les épouses légitimes ont entre elles un certain rang, et à commencer par la première, elles se portent toutes respect; elles sont même obligées de rendre quelques légers services à celles qui sont au-dessus d'elles et que celles-ci ne manquent jamais d'exiger devant des étrangères, pour leur faire connaître le degré de considération qu'elles peuvent prétendre parmi leurs compagnes.

Les esclaves sont toutes chargées de quelque besogne particulière pour le service du *harem*, en outre de leurs obligations à l'égard de chacune de leurs maîtresses, auxquelles elles sont attachées et qu'elles servent comme femmes de chambre, baigneuses, chanteuses, et danseuses.

Celles qui ont du talent dans les deux derniers genres, sont quelquefois choisies, pour donner ce divertissement au maître. Dans ces occasions elles ne manquent jamais de déployer toutes leurs graces, et de mettre en usage les attitudes les plus susceptibles d'attirer ses regards, afin de faire sa conquête. Elles y parviennent assez souvent au grand désespoir de leurs maîtresses, qui sont la plupart du temps délaissées pour elles.

Les dames persanes sont fort ignorantes; l'usage est de leur rien enseigner, pas même à lire et encore moins

à coudre, et il est fort rare qu'on en trouve quelques unes qui fassent exception à la règle.

Je serais fort embarrassé de parler de leurs occupations, et jusqu'à l'époque où elles deviennent mères, je ne leur en connais d'autres que leurs toilettes, qui quoique moins compliquées que celles de nos dames, leur prennent néanmoins autant de temps. Elles passent ordinairement le reste de leur journée assises sur de forts beaux tapis, devant des fenêtres sous lesquelles il y a des pièces d'eau. Elles y fument le cailliau, y prennent du café, font ou reçoivent des visites jusqu'a l'arrivée de la fraîcheur, elles profitent alors de ce moment pour aller se promener dans les jardins hors de la ville, où elles restent fort souvent jusqu'à nuit close. On a, en Europe, des idées très-fausses sur le degré de liberté dont jouissent les dames persanes; dans aucun pays à ma connoissance elles ne sont plus complettement maîtresses de leurs actions. Au surplus, lorsqu'elles sont mères, j'en connais peu, qui en remplissent les devoirs avec plus de rigueur, ne s'en rapportant jamais à des étrangères du soin d'allaiter, soigner et élever leurs enfans, lesquels restent entre leurs mains, et sous leur direction particulière jusqu'à l'âge de onze à douze ans, époque à laquelle les garçons en sortent pour être circoncis et les filles pour être mariées, données ou vendues.

Il est peu de pays où les enfans en bas âge soient torturés comme en Perse; et cependant on en voit peu de contrefaits. Aussitôt qu'ils ont vu le jour, quelque soit leur sexe, ils sont plongés à plusieurs reprises dans de

l'eau froide; on les enveloppe ensuite de langes, avec lesquels on les comprime de manière a les étouffer, puis on les couche sur des berceaux, qui n'ont ni matelas, ni paillasses, mais dont les fonds sont faits de cuir tendu comme des peaux de tambour, au milieu desquels on pratique des trous, pour l'écoulement des urines. On les y fixe par le moyen de sangles de coton, larges de huit pouces et longues de vingt-cinq a trente pieds, qu'on passe alternativement sur l'enfant, et sous le berceau. Ils sont tellement serrés dans cet état, que je conçois à peine comment un seul peut en réchapper. Le malheureux, y reste cependant douze heures. Quand il crie on le berce, et la mère s'agenouille devant le berceau, qu'elle attire à elle pour donner le sein, restant dans cette position jusqu'à ce qu'il dorme, mais quoiqu'il arrive, il n'est débarrassé de ses liens que les matins et les soirs et seulement le temps nécessaire pour le nettoyer et le changer de linge.

CHAPITRE VII.

DE LA CONSTRUCTION DES BATIMENS.

La construction des villes orientales diffère singulièrement de celle des villes d'Europe, mais c'est particulièrement en Perse que cette différence devient plus sensible par le manque de pierres.

Les villes persanes sont toutes à-peu-près bâties de la même manière, c'est-à-dire fort irrégulièrement, et sans ordre, chacun plaçant la façade de sa maison du côté qui lui convient, et la faisant de telle dimension qui lui plaît, sans que personne ait le droit d'y trouver à redire.

Elles sont bâties en briques crues, séchées au soleil, et liées ensemble avec de la terre délayée, aulieu de mortier. Il est cependant des riches qui ont les leurs construites en briques cuites, et même en pierres jointes avec de la chaux; mais ce sont des articles fort rares et très-chers dans ce pays.

On bâtit en Perse avec une rapidité étonnante, car on y commence souvent une maison le matin, qu'on voit finir le soir, j'en excepte cependant les toits qui, étant faits en forme de terrasse, demandent un peu plus de

temps pour être consolidés (*). Les maçons travaillent en cadence, et c'est en chantant qu'ils demandent les matériaux dont ils ont besoin.

Une grande partie des villages ont la figure de quarrés parfaits, entourés de murailles de terre fort hautes, ayant aux quatre angles des tours rondes, percées ainsi que les murs, de deux ou trois rangs de meurtrières, (Planche 13). Un tel village, vu de loin, ressemble d'autant plus à une forteresse, qu'il y en a dont les murailles ont plus de cinquante pieds de hauteur.

C'est particulièrement près des frontières de la Turquie que les paysans se ferment de cette manière, pour se garder des Turcs, qui font assez souvent des incursions sur leur territoire, pour enlever les bestiaux et les récoltes.

Les villes sont fortifiées de la même manière et plus ou moins régulières, mais en général elles sont défendues par une grande quantité de tours, distantes d'une demi-porté de fusils les unes des autres, et assez souvent entourées de fossés larges et profonds.

Il n'existe dans toute la Perse que deux villes qui soient fortifiées dans un systême européen, *Khoï* et *Abas-Abad*; il est impossible de trouver rien de plus mauvais. Tout ce qu'on y a fait, consiste en de mau-

(*) Beaucoup de personnes, tant dans les villes que dans les villages, y passent les nuits, pour avoir plus de fraîcheur. Ces terrasses faites en terre calcaire battue, ont des rigoles aux angles pour l'écoulement des eaux, et sont entourées d'une balustrade d'environ deux pieds de haut.

vaises courtines, très-imparfaitement flanquées par de petits bastions si étranglés, et d'un saillant si aigu, qu'on aurait de la peine à y manœuvrer deux pièces de canons. Ajoutez à cela que le tout est sans revêtemens, à une toise près, sans chemins couverts, ni glacis, ni palissades. Ce que l'on a bien voulu décorer du nom de contrescarpe, n'est d'aucune défense, et l'on n'aurait pas beaucoup plus de peine à la descendre que les degrés d'un escalier un peu élevé. Ces mauvais ouvrages furent construits par un officier anglais, soit-disant ingénieur et qui était au service de la compagnie des Indes. Peut-être fut-il, faute d'autres, considéré comme le *Vauban* de l'Asie.

Les maisons dans les villes sont entourées de murs assez élevés pour cacher totalement les facades, qu'on éloigne toujours beaucoup des rues et qu'on place dans le fond de grandes cours qui les en séparent. On y entre par de petites portes qui ressemblent assez a des guichets de prison, et comme ce sont les seules ouvertures qui se présentent aux yeux, cela ne contribue pas peu à surprendre un étranger qui, entrant la première fois dans une ville persane, ne sait trop où il se trouve, ne voyant ni édifices, ni façade, mais seulement de hautes et tristes murailles qui forment le tracé des rues.

Les maisons sont toutes bâties d'une manière élégante et la distribution des appartemens en est assez régulière. Elles sont composées de plusieurs chambres et d'une grande salle au centre, qu'on nomme *Divan*. C'est là que tous les matins les personnes de qualité

reçoivent leurs courtisans. Cette pièce étant toujours située entre une cour et un jardin, et souvent même entre deux jardins, elle a sur chacun d'eux une large fenêtre, aussi haute que le plafond, et faite de petites pièces de bois arrangés avec assez d'art en forme de guirlandes et de festons. Les nobles et les riches les garnissent de verres de différentes couleurs, mais comme c'est un objet fort rare et très-cher dans ce pays, la classe commune le fait avec du papier huilé, qui suffit pour maintenir la chaleur pendant les autres saisons.

Les Persans sont grands amateurs de l'eau, aussi est-il peu de maisons qui n'ayent devant leurs fenêtres de larges bassins de marbre blanc, ou d'albâtre, au milieu desquels sont de fort jolies fontaines ou jets dont le bruit plaît singulièrement à leurs oreilles, quand ils s'abandonnent à la comtemplation. Un Persan peut rester depuis le matin jusqu'au soir, assis sur les talons, près d'une fenêtre, à regarder le jet d'eau qui est au-dessous de lui, et sans autre mouvement que celui qu'il donne à ses doigts pour faire couler les grains d'un chapelet, d'une main a l'autre.

Les maisons ont, comme je l'ai dit, d'autres appartemens qui consistent en des chambres hautes et basses, construites d'une manière régulière et qu'on nomme *Balakoua*. Elles ont de plus des espèces de caves voûtées qui ne sont faites que pour préserver de l'humidité, et où l'on renferme le bois à brûler et les ustensiles de campagne.

Dans les premières cours, il y a des corps de logis latéraux qui sont d'un côté, des chambres pour les étrangers de la classe médiocre, et les *Derviches*; de l'autre, les écuries, les magasins à paille et à orge, et des chenils pour les chiens de chasse.

Les harems sont ordinairement construits de même que les divans, mais plus vastes et ayant plus de logement. Ils ont également de petits corps de logis séparés, comme je l'ai dit ailleurs, pour les cuisines, les bains, &c. &c.

Les grandes salles des harems sont destinées au maître, car c'est là qu'il mange, et souvent il y couche. C'est aussi le lieu de rassemblement de toutes ses femmes, qui s'y rendent dès le moment qu'il y est entré; il y veille ordinairement fort tard, et il désigne par un simple coup d'œil, celle de ses femmes ou de ses esclaves qui doit passer la nuit avec lui; aussitôt, toutes les autres se retirent dans leurs appartemens respectifs, non sans y porter un violent sentiment de jalousie.

Les Persans couchent à terre; leurs lits n'étant pas permanens comme les nôtres, sont posés tous les soirs, enlevés tous les matins, et déposés dans des cabinets où ils restent tout le jour. Ils se composent, suivant le rang ou la fortune des individus, d'un ou de plusieurs matelats, d'un seul drap, d'une courte-pointe d'indienne ouatée en coton, d'un énorme traversin et d'un petit oreiller d'à peu-près un pied en quarré pour chaque dersonne.

CHAPITRE VIII.

DES CARAVANSÉRAIS.

J'ai dit plus haut qu'on ne voyait aucun édifice important dans les villes de Perse, parce que, à quelques mosquées près, bien misérables, et qui ressemblent assez à de mauvais cabarets, il n'y en a pas d'autres que les *caravansérais* et les *bazards* dans l'enceinte desquels ils se trouvent placés. Quant aux minarets des mosquées, du haut desquels la vue plongeait dans les harems du voisinage, ils n'ont pu être détruits que par des motifs de cette jalousie, si profondément gravée dans le cœur des Persans.

Ces caravansérais sont de vastes bâtimens quarrés renfermant une grande quantité de boutiques, où les commerçans étrangers viennent déposer leurs marchandises, et où, moyennant un certain droit payé aux *darogas* (chefs de police) ils peuvent les débiter. Ces lieux (*Pl.* 14.) ont de plus, des chambres hautes, des magasins à l'usage des voyageurs, des écuries pour leurs chevaux, et de grands hangards pour abriter les chameaux. Ils sont situés dans l'enceinte des bazards, desquels ils font partie, et sont d'un grand rapport,

car il y en a qui rendent annuellement, trois mille *tomans* (*). Les nobles et les riches en achètent ou en font construire, quand ils peuvent en obtenir la permission, et un local propice, ne pouvant placer leur argent à meilleur intérêt. Ils y mettent quelques uns de leurs esclaves en qualité d'intendans, et ceux-ci sont comptables envers eux des recettes, qu'ils ne leur rendent cependant pas trop fidèlement. Ces lieux sont ordinairement le rassemblement général des individus de toutes les nations, mais particulièrement d'une grande quantité de juifs, qui sont là ce qu'ils sont partout. (*Pl.* 14.)

Les caravansérais forains sont très-différens de ceux des villes, tant par leur construction que par leurs usages. Ce n'est pour l'ordinaire qu'un rang d'écuries qui fait le tour de la partie basse de ces bâtimens, ayant au-dessus quelques chambres et niches sans portes, ni fenêtres, qui ne servent plus guères qu'à abriter les chameliers des caravanes, qui s'y réfugient pendant les nuits d'hiver et des saisons pluvieuses. Ces édifices sont pour la plupart très-vieux, délabrés, sans gardiens, et servent assez ordinairement de retraite aux brigands.

Schah-Abas-le-Grand en avait fait construire de fort beaux sur tous les points de la Perse, ils furent pendant son règne, et même encore au commencement des guerres civiles, assez bien entretenus; mais depuis ce temps, ils sont presque tous tombés en ruine

(*) Un toman vaut vingt livres tournois.

et comme on néglige beaucoup les réparations en Perse, il est à présumer que dans quelques années, il n'en restera pas de vestiges.

Cependant quelques individus riches et dévots en font construire quelques uns de temps à autre dans les lieux totalement déserts et d'un passage fréquenté. Mais ceux là même ne subsisteront pas long-temps, restant abandonnés à la merci de quiconque veut y entrer, et n'ayant également pas de gardiens. Aussi est-il rare de voir aujourd'hui des voyageurs un peu distingués en faire usage, chacun d'eux porte, en voyage, tout ce qui lui est nécessaire pour traverser commodément les pays inhabités, et surtout quand ils entreprennent quelques pèlerinages de long cours, comme celui de la *Mecque*, pendant lesquels ils ne profitent pas des ressources que leur offre le gibier, ne pouvant chasser ni en allant, ni en revenant.

Les caravansérais forains étaient et sont encore pour la plupart de petites citadelles (*Pl.* 15.) flanquées de tours couronnées de crénaux, et souvent de machicoulis. Les voyageurs étaient souvent obligés d'y soutenir de petits sièges, surtout au temps des guerres civiles, époque à laquelle la Perse était infestée de bandits qui couraient indistinctement sur tout le monde. Ces incursions ont encore lieu aujourd'hui par les *Curdes*, le long des frontières, et notamment en *Arménie*, où ils cherchent souvent à surprendre des villages, et où ils attaquent même quelquefois, à force ouverte, le célèbre couvent d'*Utchmiacin*, dont l'église est bâtie depuis plus de

quinze cent soixante ans (*). Il contient des richesses immènses en tout genre, qui y attirent constamment ces hordes de barbares. Ils en sont pourtant toujours repoussés avec courage par les moines qui, dans ce cas, font tous le coup de fusil de dessus leurs murailles, dont les parapets sont crénelés comme ceux d'une forteresse. Le service s'y fait régulièrement, de peur de surprise, ce qui n'est cependant pas extrêmement fatiguant pour eux, car outre qu'ils sont plus de cent pères dans le couvent, et trois fois autant de novices, domestiques et étrangers, ils sont encore, en cas de danger, secourus par les habitans d'un village qui leur appartient, et qui n'en est eloigné que d'une portée de pistolet.

(*) Un moine de ce couvent que j'ai rencootré depuis à St.-Pétersbourg, m'a donné pour certaio que sa fondation datait de l'anoée 307 de notre ère; sous le pontificat de Grégoire-le-Grand; ce qui est un anachronisme, puisque ce pape est mort en l'année 604. C'est sans doute à cette dernière époque que cet édifice a été définitivement achevé. Ses épaisses murailles composées d'immenses blocs d'un granit noirâtre et dont on aperçoit à peine les joints, semblent défier la faux du temps. Le dôme de l'église est beaucoup plus moderne; ainsi que les deux tourelles qui soot au-dessus de la façade.

CHAPITRE IX.

DES BAZARDS.

Les villes, bourgs et villages un peu considérables ont des bazards ou marchés. Ce sont des bâtimens ordinairement situés dans le centre des villes, et là se trouvent réunis tous les marchands et tous les artisans. Ces bazards sont faits en forme de grands corridors, à-peu-près semblables à ceux des dortoirs d'un cloître, mais plus larges, et ayant de chaque côté de petites boutiques basses et de peu de capacité, que l'on ouvre à sept heures du matin, et qu'on ferme au coucher du soleil.

Chaque corridor est destiné à une seule espèce de marchandise, ou bien à des artisans d'une même profession, et l'on sait toujours où l'on doit se porter, d'après la nature de ses besoins.

Les bazards sont sous la police et juridiction des *Darogas*, qui en tyrannisent les marchands et qui y commettent toutes sortes d'exactions avec impunité; on peut juger du rapport de cet emploi, par le prix qu'on peut y mettre. J'ai vu à Ourouméa un particulier de cette ville offrir dix mille tomans pour en être revêtu. Chaque corridor a de plus, trois ou quatre al-

guazils subalternes, qui ne manquent pas de s'y faire redouter, à l'exemple de leurs patrons, si l'on ne capitule avec eux. Il n'est pas un de ces misérables qui n'ait le talent de tirer quelque chose de chacune des boutiques ou ateliers de son arrondissement, chose que l'on se garde bien de refuser, sous peine d'être accusé par eux, soit d'avoir vendu avec de faux poids, soit d'avoir ouvert ou fermé leurs boutiques trop tôt ou trop tard; délits pour lesquels on encourt une punition corporelle et une amende.

Les bazards sont à-peu-près comme les caravansérais, la propriété d'individus riches qui les font construire, pour en retirer des revenus considérables.

Les Beglierbeys les possèdent presque tous dans leurs provinces respectives, et comme personne ne peut contrôler leurs actions, ils en tirent des sommes exorbitantes, ce qui dégoûte les habitans de toute espèce de trafic; ils ont, outre cela, le droit de les faire fermer lorsque bon leur semble et de ne les laisser rouvrir que quand il leur plaît: autre genre de tyrannie dont ils savent fort bien profiter, pour faire éprouver de nouvelles persécutions aux malheureux marchands et artisans. Ils profitent à cet effet, de toutes les mauvaises nouvelles vraies ou fausses, telles que la perte d'une bataille, la mort d'un Grand, pour les faire fermer. Il en est de même au moindre mécontentement qu'ils éprouvent, et ils savent qu'on viendra leur en redemander les clefs avec des présens à la main.

Personne ne peut coucher dans ces boutiques, car

du moment qu'elles sont fermées elles sont sous la garde immédiate des *Darogas*, qui font faire des patrouilles de nuit dans toutes les parties des bazards, par leurs estaffiers (*). Tous les individus qui y sont trouvés, passé neuf heures, sont arrêtés. S'ils ne sont pas connus, ils reçoivent la bastonnade pour y être entrés; si on leur suppose de mauvaises intentions, on leur coupe le nez ou les oreilles; mais s'ils ont volé, ils sont aussitôt mis à mort, et leurs têtes roulent devant le palais du gouverneur, pour servir d'exemple à quiconque voudrait les imiter.

Chaque corridor a deux espèces de doyens particuliers, et c'est seulement à eux que les *Darogas* ont affaire, quand il s'agit de recueillir le tribut d'argent que chaque métier ou chaque branche de commerce doit payer pour le compte du Prince ou du Beglierbey. Ce sont ordinairement les plus anciens, et les plus honnêtes d'entre eux qu'ils choisissent. Ces hommes doivent tenir note des sommes que chacun de leurs coadministrés ont payées; et ceux qui ont quelques réclamations à faire, c'est par leur organe qu'elles parviennent au gouvernement ou même au Prince, si le cas exige qu'elles lui soient soumises.

La taxe des comestibles, la vérification des poids, fait aussi partie des nombreuses attributions des *Darogas*, qui mettent une telle rigueur à la stricte exé-

(*) Ce sont des espèces de lieutenans de ceux-ci, que l'on nomme *Mir-açás* chargés immédiatement de la surveillance des bazards pendant la nuit.

cution des règlemens, qu'on peut les considérer comme infiniment supérieurs aux nôtres, pour cette branche de police qui est malheureusement fort souvent négligée en Europe.

Bien que tous les objets de première nécessité soient taxés, on ne peut cependant considérer comme l'étant réellement, que le pain, la viande et le sel; si un débitant avait la témérité de dépasser la taxe d'un de ces trois articles, il le payerait sur-le-champ de sa tête, il en serait de même pour quiconque aurait des poids altérés, fut-ce de la plus petite chose, ou des balances qui ne seraient pas justes; un boulanger d'*Ouroumėa* eut le nez coupé en ma présence, parce que ses poids se trouvèrent légèrement altérés; et le *Darogas*, lui dit que c'était à mon intervention qu'il devait d'en être quitte à si bon marché. Cette rigueur est d'autant plus utile, dans le pays, que tout s'y vend au poids, même le bois et le fruit.

Les bazards sont les lieux où les marchands étrangers et les oisifs se rassemblent pendant les matinées. Comme les rayons du soleil n'y pénètrent pas, la promenade en est extrêmement fraîche en été et suffisamment chaude en hiver. Les dames y viennent aussi quelquefois, soit pour y faire des emplettes, soit pour y rencontrer quelques amies; mais les femmes du peuple y abondent continuellement, et y restent souvent du matin au soir. Pendant ce temps, elles parcourent toutes les boutiques, pour chercher des nouvelles, dont le débit leur donne un grand relief parmi les curieuses du grand monde, dont elles ne sont souvent que les émissaires. J'ai eu fré-

quemment l'occasion de m'étonner de l'intarrissable babil de ces femmes, que je retrouvais au bout de trois heures, si échauffées de leur conversation et dans un tel flux de paroles, qu'à peine faisaient-elles attention aux cris répétés de *Kabardar!* (garde-à-vous) que font entendre les domestiques qui devancent leurs maîtres en traversant ces sortes d'allées où la foule est sans cesse renouvelée.

Les femmes persanes ont un talent particulier pour se reconnaître de fort loin, bien qu'elles soient voilées depuis la tête jusqu'aux pieds; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en s'accostant, elles sont certaines de ne jamais se méprendre, tandis que les hommes passent fort souvent près de leurs propres femmes, sans les reconnoître.

CHAPITRE X.

DE LA CUISINE, DES METS ET DES BOISSONS DES PERSANS.

La cuisine des Persans n'est pas à dédaigner et me semble de beaucoup préférable à celle des Italiens et des Espagnols. Il y existe, comme chez quelques nations européennes, un plat national, qui fait le fond et quelquefois la totalité de leurs repas: c'est le *Pillaw* qui n'est autre chose que du ris arrosé de beurre, cuit avec beaucoup d'art, de précaution, et tellement difficile à bien faire, que les Persans conviennent eux-mêmes que sur cent cuisiniers, on en rencontre à peine deux en état d'y réussir parfaitement. Il y en a de plusieurs sortes, et il est assez commun chez les grands d'en voir servir de cinq ou six espèces à la fois dans un repas. Ils sont aux raisins, aux groseilles, aux pepins de grenades, aux pistaches, aux amendes, au safran, aux herbes, aux pois, aux coings, à la canelle, à la vanille, &c. &c. Ils mangent rarement de la soupe, mais ils font usage d'un bouillon fait avec du mouton et des poulets, qu'ils nomment *Schorba*, et je puis dire avec vérité, que j'en ai rarement pris de meilleur en Europe. Leurs autres mets

se composent assez ordinairement de ragoûts d'agneau, de mouton, ou de volaille cuits avec des fruits secs; d'omelettes, de pâtisserie, et de rotis de différentes sortes. Ces derniers consistent chez eux en de petits morceaux de viandes qu'ils assaisonnent à cru, et qu'ils font rotir avec des brochettes; on les nomme *Kiabab*, et ils en sont très-friands, surtout de ceux de gibier, tels que cerf, chevreuil, antilope, &c.

Ils ne mangent jamais de bœuf, par dégoût, et fort peu de veau; et comme les chrétiens seuls font usage de ces deux sortes de viande, il est difficile de s'en procurer. Les perdrix et les faisans y sont fort communs et couvrent journellement la table des grands; ils détestent les lièvres qu'ils considèrent impurs, connaissent peu le poisson, qui du reste y est fort rare, et méprisent souverainement les légumes, malgré que je connaisse peu de pays au monde où ils croissent aussi beaux (*). Ils s'abstiennent de viande à leurs déjeuners qui sont très-simples, et se composent de crême épaisse fort douce, qu'on nomme *Gaimack*; on leurs sert aussi quelquefois des œufs cuits sur le plat, mais toujours du *Mostola*, qui est une espèce de lait

(*) Mirza-Abul-Hasseim-Khan, fut pendant sa première ambassade en Angleterre invité à dîner chez un grand personnage qui, ayant eu beaucoup de peine à se procurer des asperges, puisque c'était au cœur de l'hiver, crut faire une surprise agréable à son convive. Mais le Khan tout confus, lui demanda d'un air mécontent, s'il le prenait pour un cheval de lui présenter de l'herbe à manger.

caillé aigre, dont on fait une immense consommation dans toute l'Asie; ils y mettent souvent du miel pour l'adoucir, ce qui à mon avis ne le rend pas meilleur.

Les Persans mangent en général beaucoup de fruits, qui sont d'une grande beauté dans leurs pays et viennent si dru que les arbres rompent sous le poids; ils aiment beaucoup les melons, et particulièrement les *Pasteques* qu'ils nomment *Karpouz*; ils en mangent beaucoup sans s'incommoder; ce qui est surprenant à cause de la nature fiévreuse de ces fruits. Cependant les médecins les ordonnent comme calmans dans les fièvres inflamatoires et j'en ai vu moi-même d'excellents résultats. Les raisins y viennent d'une beauté rare, et outre qu'ils y ont une saveur toute particulière et que je ne leur ai trouvé dans aucun autre pays, ils y acquièrent une maturité étonnante: il y en a de plusieurs espèces, et à *Tébris*, on en compte de trente-deux sortes, parmi lesquelles il y en a quatre qui sont sans pepins.

Les Persans aiment beaucoup les concombres, mais sans assaisonnement, et ils mordent dedans comme nous ferions dans une pomme ou une poire.

Ils ne boivent en mangeant que des *Scheürbest*. Ce sont des espèces de syrops aromatisés faits avec des fruits et des essences; il y en a aux fraises, aux framboises, aux ananas, au limon, à la canelle, à la rose, au jasmin, &c. La classe moyenne dont la fortune ne permet pas ces boissons, fait usage d'eau sucrée, ou simplement miellée, à laquelle ils ajoutent

du vinaigre, et cette boisson se nomme *Sirkie-Schirasi* (vinaigre de Chiras). Il n'est peut-être pas de pays au monde où l'on boive à la glace autant qu'en Perse, ce luxe y semble même indispensable, car les Grands en font venir aux camps, de plus de soixante lieues, et voyageant à cheval sous un soleil brûlant, leurs esclaves ont toujours de grandes bouteilles de plomb remplis d'eau gelée, qu'ils portent dans des besaces de crin suspendues à la selle de leurs chevaux.

Les chaleurs étouffantes de certaines parties de la Perse, justifient suffisamment ce luxe, il faut y boire frais, ou éprouver des maladies graves, dont on ne guérit qu'en buvant à la glace. Au reste, ce remède est commun dans les pays chauds; je l'ai vu employer avec succès en Italie, en Espagne et même aux Antilles. Ici, de même que dans les parties de la Perse qui manquent de glace et de neige, on rafraîchit l'eau par le même procédé. On emplit aux deux tiers une cruche faite d'une terre poreuse, qu'on enveloppe d'un linge mouillé et plié en plusieurs doubles, on l'expose à un courant d'air, et en peu de temps la température de l'eau tombe au-dessous de celle de l'atmosphère ambiant.

Dans le midi de la Perse où l'on ne peut se procurer de la glace, on se sert de neige, que l'on va chercher sur le sommet de quelques montagnes qui en sont couvertes. Le pic Démavend faisant partie du mont Albours, qui est près de *Téhéran*, en procure

toute l'année à cette ville, ainsi qu'à la province qui en dépend. Cette montagne est excessivement haute, elle est faite en forme de pain de sucre, et on la voit de toutes parts à la distance de plus de trente lieues Son sommet est continuellement couvert de neige, et ce n'est pas sans peine que l'on y parvient pour s'en procurer; elle est à cinq *pharsanges*, nord-est de *Téhéran*, et cette ville, qui est située dans une plaine extrêmement aride, a besoin d'un point de vue semblable, pour reposer les yeux des voyageurs fatigués du spectacle désagréable qu'offrent les environs de cette triste capitale.

CHAPITRE XI.

DES FESTINS ET DE LA MANIÈRE DE MANGER DES PERSANS.

Les Persans sont très-hospitaliers et, aimant beaucoup l'ostentation, ils traitent fort souvent leurs amis, et toujours d'une manière somptueuse.

Quand nn Grand donne un festin, il invite, non-seulement le maître, mais aussi tous les valets, et en un mot toute la maison; il appelle aussi une grande partie de ses connaissances, pour faire plus d'honneur à son hôte, et il n'est complètement satisfait, que quand la salle à manger est entièrement remplie. D'ailleurs la fête ne consiste pas à donner un repas, mais encore à amuser ses convives pendant toute la journée.

Ces salles à manger sont les mêmes que les divans, de forme quarré-long, et autour desquelles chacun s'asseoit à terre, sur des tapis de feutre larges de trois pieds, et épais de trois ou quatre lignes, de manière que réunie, la société forme un fer à cheval, à une des extrémités duquel se place le maître, d'où il voit tout ce qui se passe parmi ses convives.

La manière de s'asseoir des Persans diffère beaucoup de celle des Turcs, et c'est encore une des choses qui font voir que l'habitude est une seconde nature. Je pose

en fait que celui qui ne commencerait qu'à vingt ans à prendre la position d'un Persan assis, loin de s'y accoutumer, la garderait à peine une demi-heure; tandis qu'ils n'en connaissent pas de plus agréable et que souvent ils la conservent la journée entière. Pendant trois ans, je me suis essayé à me faire à cette posture incommode, sans pouvoir la garder plus de cinq minutes; aussi le Prince Royal avait la bonté de m'en dispenser, ce qui est d'autant plus remarquable, que montrer ses pieds est une très-grande impolitesse, et j'y étais contrains en m'asseyant à terre.

Les Turcs s'asseoient à terre en croisant les jambes comme font nos tailleurs, position dont on prend l'habitude sans beaucoup de difficultés, tandis que les Persans s'asseoient également à terre, mais sur les talons (*Pl.* 16.) et leur manière de le faire en entrant dans une société est assez curieuse, pour que j'en dise un mot.

Quand un d'eux entre dans une assemblée, quelque nombreuse et distinguée qu'elle soit, s'il a le droit de s'y asseoir, il voit de suite la place que son rang lui assigne, et se garde bien d'en aller chercher un autre: de la porte, où il laisse ses mules, il entre sans regarder personne, sans saluer, et surtout sans dire un mot, il gagne sa place, joint les deux pieds en se redressant comme par un temps d'exercice, croise sa robe ou sa tunique, se laisse tomber sur les genoux, puis s'asseoit sur les talons, c'est alors seulement qu'il lève les yeux et commence à s'occuper de la société, en portant la main droite sur la poitrine et prononçant en même temps le

Salam-Alekoum avec beaucoup de gravité, il fait ensuite à droite et à gauche de profondes inclinations de tête auxquelles le corps n'a aucune part. Chacun lui rend son salut de la même manière, et y répond par un *Alekoum-Salam*, qui fait la conclusion de la cérémonie. Le maître de la maison accueille à son tour les convives par les mots *Koch-Guialdy* (soyez le bien venu.)

A l'heure du dîner, on étend autour de la chambre, et devant les convives de grandes nappes de toile peinte des Indes, puis, cinq ou six domestiques apportent des cruches et des aiguières couvertes de grils, le tout en cuivre étamé, chacun reçoit de l'eau sur la main droite et l'essuie avec son mouchoir. On présente ensuite au maître, ensuite à tous les convives, de deux en deux, d'énormes plateaux (*) chargés de sucreries, de biscuits, de frangipanes, de dragées et de fruits, auxquels chacun touche plutôt par civilité que par goût. Ce service n'étant qu'un objet de luxe et d'ostentation, à un signal, il est enlevé par les domestiques qui, moins délicats que leurs patrons, l'ont bientôt fait disparaître. On le remplace aussitôt par le dîner qu'on sert de la manière suivante.

Les domestiques apportent d'abord le pain qui consiste en de grandes galettes larges d'un pied, longues de deux, et de deux ou trois lignes d'épaisseur, que l'on

(*) Les personnes riches les ont d'argent massif, mais les autres les ont de cuivre argenté ou seulement étamé. Il y en a de deux pieds et demi de diamètre.

nomme *téheurague*, elles servent seulement d'assiettes: l'on y recueille les grains de pillaw qui s'échappent des mains quand on le porte à la bouche; on sert ensuite les plateaux de deux en deux, comme pour les sucreries, ils contiennent cette fois les plats de pillaw et les boissons; quand ils sont tous servis, le maître donne le signal de commencer par les mots *Bism-Allha* (avec l'aide de Dieu) Pl. 17. Les domestiques continuent de servir de nouveaux plats, les derniers desquels sont les rôtis ou *Kiababs*.

On sert à part, pour exciter l'appétit, des raisins, des cornichons, des radis, des amandes et même du sel que chacun prend avec le bout du pouce légèrement humecté de salive.

Pendant le dîner, le maître de la maison régale ordinairement ses convives de musique et quelquefois de danses, sinon le plus grand silence règne pendant le repas.

Les Persans mangent avec la main droite, ne connaissant pas l'usage des cuillères, couteaux, ni fourchettes, ils dépècent très-adroitement avec cette seule main toutes leurs viandes, qui d'ailleurs sont toujours cuites de manière à céder à la moindre pression des doigts (*). La main gauche qu'ils employent sans inter-

(*) Quand le maître de la maison veut faire une politesse recherchée à un de ses convives, il détache un morceau de poulet ou de viande, le met dans du ris, en fait une boulette, et l'offre de cette manière, ce qui n'est pas très-appétissant pour un Européen. Il serait cependant très-malhonnête de refuser une faveur aussi distinguée.

mède à un autre usage ne se montre jamais à table, et ce serait une grossièreté impardonnable de toucher avec elle aucune des choses qui se mangent, ils se gardent donc bien de la faire voir pendant tout le repas, et la tiennent enveloppée dans un pli de leur robe en-dessous du bras droit.

Leur manière de manger doit nous paraître non-seulement incommode, mais aussi très-fatiguante, car il ne faut rien moins, comme je l'ai dit plus haut, qu'une longue habitude, pour pouvoir résister à cette singulière position. Qu'on se figure un homme à genoux plié en Z, assis sur ses talons, la tête penchée en avant, de manière à ce que la bouche soit à un pied et demi de terre, et l'on aura l'idée d'un Persan à table.

On ne connaît pas non plus en Perse l'usage des verres pour les boissons, on les sert à table dans des bocaux, près desquels on met de grandes cuillères de bois fort minces, et très-artistement faites, dont les manches sont longs d'environ dix-huit pouces, chaque bocal a la sienne, et elles servent à puiser et à boire; il y en a de différentes capacités, mais celles dont on se sert ordinairement tiennent un bon verre de table, quoiqu'il y en ait aussi qui contiennent le double.

Lorsqu'on a fini de dîner, ce qui dure rarement une heure, on enlève les plateaux de la même manière qu'on les a apportés, puis les nappes que l'on a grand soin de rouler fort adroitement pour qu'il ne tombe rien sur les tapis. Les domestiques viennent ensuite avec les cruches et les aiguières pleines cette fois d'eau tiède. Chaque

convive lave sa main droite, sans y porter la gauche, rince sa bouche, lave aussi sa barbe et s'essuie comme précédemment avec son mouchoir, souvent assez sale(*), après quoi on sert le café et les cailliaux.

(*) Les Grands Seigneurs persans se montrent assez indifférent sur certains objets de propreté, et ils portent ces même mouchoirs jusqu'à ce qu'ils soient d'une saleté et d'une puauteur repoussante. Je le fis un jour remarquer à l'un d'eux; c'était suivant lui la faute de son valet de chambre, qui avait oublié de lui en donner un autre, cependant un mois après je m'aperçus qu'il n'en avait pas changé.

CHAPITRE XII.

DU CAFÉ ET DU CAILLIAU.

Le café est en Perse comme en Turquie, une espèce de boue, qu'on mange pour ainsi dire plutôt qu'on ne le boit. La raison en est, que les Orientaux, au lieu de le moudre, le pilent aussi fin que du tabac d'Espagne, ils le font cuire de la même manière que nous, mais au lieu de le laisser reposer pour le prendre, ils secouent au contraire fortement la cafetière, pour en bien mêler le marc, de manière que quand on le verse, il ressemble assez à du chocolat très-épais; on le prend sans sucre, dans de petites tasses de Chine sans soucoupes, auxquelles on supplée par d'autres petites tasses en argent, dans lesquelles on met les premières, pour ne pas se brûler.

Il est difficile de se faire une idée de la gravité des Orientaux pendant qu'ils prennent leur café. Tant que dure cette cérémonie, quelquefois dix minutes, bien que les tasses soient fort petites; il règne un silence profond, et l'on n'entend autre chose dans la salle, que le bruit des lèvres, qui hument de tems à autre de petites gorgées, savourées avec volupté pendant quelques secondes.

Il est de la politesse de se régler, sur la personne la plus distinguée de la société, et de ne jamais finir de vider sa tasse, ni la rendre, avant qu'elle n'ait remis la sienne.

Le goût des Persans pour le café va jusqu'à la fureur, et je ne crois pas qu'il y ait un seul individu dans ce pays qui n'en prenne plusieurs fois par jour, ce qui est d'autant plus facile, qu'il y est à fort bon marché.

Les personnes aisées qui en voyage ne peuvent en prendre aussi souvent qu'elles le désireraient, en portent de bien pilé et bien bourré, dans des espèces de tabatières, on y ajoute un peu de miel fin pour le mieux broyer, ce qui en fait une sorte de confiture qui n'est pas désagréable. Elles le détachent avec de petites cuillères, et le mangent comme du chocolat, plusieurs y ajoutent une dose d'opium, mais alors on en prend moins que quand il est pur.

Il est en Perse une passion qui non-seulement excède de beaucoup celle du café, mais qui peut être même considérée comme un besoin : c'est celle du *Cailliau*, espèce de pipe dont tout le monde fait usage : elle se compose de plusieurs pièces : d'abord de la tête et du corps de la pipe, de la carafe et des tuyaux ; la tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure de manière à la rendre platte, elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite et percée du haut en bas ; on la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit, qui est fixé sur une carafe, et dont l'extrémité inférieure

descend jusqu'à deux pouces du fond de ladite bouteille; sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, et fermé hermétiquement, par un tampon de bois placé à cet effet, au milieu du tube.

Voici comme on s'y prend pour charger le *Cailliau*: après avoir mis dans la bouteille, une certaine quantité d'eau, souvent odoriférante, on s'assure s'il y en a trop en aspirant, ce qui produit dans ce cas l'effet de la pompe, et fait monter l'eau jusqu'à la bouche, on la diminue jusqu'à ce qu'on n'en obtienne plus que de l'air, alors on emplit la tête de tabac, que l'on couvre de charbons ardens, maintenus par un couvercle mobile fait en forme de cône, puis on la pose sur le tube droit dont j'ai parlé plus haut, et il est prêt à être fumé.

Les grands seigneurs n'allument jamais leur cailliau eux-mêmes, ils ont continuellement devant eux un grand tuyau élastique, avec un bout de cristal, que le domestique y adapte, après l'avoir allumé, avec un autre de bois, qu'on y attache de nouveau, quand on l'offre à quelques convives, celui de cuir ne servant jamais qu'au maître.

Le *Cailliau* est pour un Persan l'objet d'un grand luxe, et d'une grande dépense. Son entretien exige un homme uniquement destiné à le porter, le nettoyer et le charger; cet homme qu'on nomme *Pich - Kadmet*, suit son maître à cheval, il porte toutes les pièces du *cailliau* dans deux espèces de fontes, attachées a l'arçon de sa selle, d'un côté la carafe et les tuyaux, et de l'autre la tête, les pincettes et le tabac; il est de plus

muni d'une grande bouteille de cuir remplie d'eau, pour pouvoir en changer chaque fois, et d'un réchaud dont le feu est entretenu avec de petits morceaux de bois, dont le même homme a fait provision. Ces deux objet sont suspendus par des chaînes en fer que l'on attache derrière la selle, et qui pendent à droite et à gauche, dans les intervalles des jambes de devant, et de celles de derrière du cheval.

Le tabac qu'on fume dans les cailliaux n'est pas le même que celui dont on se sert pour les pipes, le meilleur, celui que les grands emploient de préférence, est celui de *Chiras*, et bien qu'il soit très-doux, on le lave cependant encore trois ou quatre fois avant de s'en servir, et comme on ne le met jamais que mouillé sur le *cailliau*, ce n'est souvent qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à le faire brûler.

Les femmes en Perse le fument aussi beaucoup, et quand elles se font visite, c'est après le café la première chose qu'elles s'empressent d'offrir.

La manière de le fumer est à-peu-près semblable à celle que les Turcs employent pour la pipe, c'est-à-dire, qu'ils en aspirent la fumée dans les poumons, mais comme celle du *cailliau* est infiniment plus douce et plus agréable, on l'y conserve ordinairement jusqu'à ce qu'elle procure une sensation qui tient du spasme, et alors seulement on l'expectore.

Les Persans mettent dans tout cela beaucoup de gravité, et avec la main ils conduisent la fumée sur leur barbe pour la parfumer.

Il y a aussi une étiquette sévère à tenir à l'égard du *cailliau* et de laquelle on ne doit jamais s'écarter, quand on connaît les usages; elle consiste à offrir le sien à la personne la plus distinguée, qui vous fait un grand honneur en l'acceptant, et en fumant quelques gorgées, on ne doit pas aussi demander le sien avant que le maître de la maison n'ait donné l'ordre de les apporter. Cette personne fume le sien après et vous l'offre à son tour. Ensuite il passe souvent jusqu'a l'extrémité de la salle, chacun n'y fumant que très peu. Mais c'est généralement partout une politesse à faire que de l'offrir, chaque fois qu'on l'apporte; on peut refuser, parce que chacun a le sien, et qu'excepté les momens de cérémonie, on fume sans façon et partout où l'on se trouve: il faut cependant bien se donner de garde, de jamais l'offrir ou le rendre à qui que ce soit, avant d'en avoir retiré toute la fumée qui reste dans la carafe; et pour cela, on lève seulement un peu la tête de la pipe en continuant d'aspirer.

Les personnes qui fument avec les grands tuyaux élastiques dont j'ai parlé plus haut, ne pouvant atteindre eux-mêmes le cailliau, qui reste fort éloigné d'elles, font un signe à leurs *pich-kadmet* qui consiste à lever le doigt index de la main avec laquelle ils tiennent le bout de cristal; le domestique alors soulève la tête du cailliau jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de fumée dans la caraffe, ensuite sur un clin-d'œil imperceptible de son maître, il le porte à la personne à laquelle il est destiné.

Les Persans fument le *cailliau* en voyage, et à cheval; ils ont pour cela d'autres tuyaux de cuir élastiques plus légers que les premiers et long de quinze à vingt pieds, par le moyen desquels ils peuvent tenir leurs chevaux a une certaine distance les uns des autres. Le *pich-kadmet* porte le *cailliau* allumé dans la main droite, pendant que de la gauche il conduit son cheval, qu'il laisse toujours un peu en arrière de celui de son maître (*Pl.* 18).

J'ai dit plus haut que ces ustensiles étaient des objets de luxe, il en est en effet qui, sans être garnis de perles ni de pierres précieuses, n'en sont pas moins du prix de cent à cent-cinquante tomans; ils sont d'or massif, enrichis de ciselures et d'émail, genre d'ornement où l'on excelle en Perse, et la bouteille en est de cristal de roche, ciselée et dorée d'une manière fort élégante.

Le *cailliau* dont le Roi se sert en cérémonie est tout recouvert de perles, de brillans, de rubis et d'émeraudes, il vaut dit-on, plus de deux millions de francs. Il y en a de deux sortes, ceux de ville et ceux de campagne, ces derniers diffèrent des autres en ce que les bouteilles qui contiennent l'eau, au lieu d'être de cristal, sont de cuir, mais tellement garnis d'or et d'émail, qu'elles coûtent ordinairement plus cher que les autres.

Schah-Abas-le-Grand l'avait défendu sous peine de mort dans le commencement de son règne, on ne sait pas trop pourquoi, et bien que plusieurs per-

sonnes prises en flagrant délit eussent été exécutées de suite, il ne put cependant jamais parvenir à le supprimer, et fut a la fin obligé de retirer les ordres qu'il avait donnés (*).

(*) On raconte qu'un jour ce prince fit charger tous les cailliaux avec du crotin de cheval, quand on les eut servis, il demanda à chacun, comment ils trouvaient ce tabac qu'il avait nouvellement reçu de Chiras Tous protestèrent qu'il était excellent et qu'il avait un goût exquis. Sur quoi ce monarque tout courroucé s'écria: « Maudite soit la drogue qui ne peut « être distinguée de la fiente des animaux. »

CHAPITRE XIII.

DES MEUBLES DES PERSANS.

Il n'y a pas de pays où l'on puisse s'établir et monter son ménage plus facilement et à moindres frais que chez les Persans. Les plus riches ont des besoins si bornés qu'il leur est toujours facile de les satisfaire.

Les meubles d'une maison persane, quelque soit son importance, sont peu nombreux, ou pour mieux dire, ce qu'on y trouve en ce genre, en mérite à peine le nom. On n'y voit ni chaises, ni tables, ni canapés, ni commodes, ni rideaux, ni glaces, ni lits, &c. &c. leurs tapis et leurs *Ketches* sont, non-seulement les seuls ornemens de leurs appartemens, mais aussi les uniques choses qui se présentent aux yeux.

On a dans le pays une aversion singulière pour habiter une maison bâtie par une autre personne, fut-ce même celle de son père, qu'on laisse presque toujours tomber en ruine; ainsi quand un Persan veut s'établir, il commence par faire bâtir sa maison, qui pour l'ordinaire est prête à le recevoir avant quinze jours révolus: il en est de même de son *harem*, s'il a des femmes, pour lequel il ne faut pas beaucoup

plus de temps, et qui n'a de plus que l'autre, que quelques accessoires que j'ai décrits dans un des chapitres précédens.

Comme les Persans n'ont ni armoires, ni commodes pour enfermer leurs effets, on pratique de distance en distance dans l'épaisseur des murs de chaque chambre, de petites niches de huit ou dix pouces de profondeur, sur trois pieds de hauteur et autant de largeur; ils y mettent toute leur garde-robe, qui n'est pas en général fort considérable; celle des hommes ne se compose pour l'ordinaire que de deux ou trois habits, d'un seul pantalon, d'une seule chemise, d'un bonnet, d'une capotte et d'un manteau. Quelques individus dans la classe des Grands sont un peu plus convenablement équipés, mais la différence est peu de chose.

Les femmes sont beaucoup mieux fournies sur cet article, excepté sous le rapport des chemises, des mouchoirs, et en un mot de ce que nous appelons linge; la raison en est que ces objets étant presque tous faits de soie, ou d'étoffes brodées d'or, et souvent de perles, elles les portent jusqu'à ce qu'ils soient usés. Alors seulement elles pensent à s'en procurer d'autres.

Les enfans sont aussi fort mal tenus et mal vêtus en Perse, quelque soit la fortune des parens; et à l'exception de ceux du Roi et des Princes, je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu un peu proprement mis.

Les lits, composés seulement de quelques matelas, et de quelques couvertures, sont des objets de peu de conséquence, et après les tapis et les *ketches*, c'est ce-

pendant la partie la plus précieuse d'un ameublement persan. Les harems ne sont pas mieux garnis; si l'on en excepte quelques coffres où les femmes enferment leurs bijoux et autres effets précieux; je n'y ai rien aperçu de plus, que des cafetières, des théïères, des tasses, et des miroirs qui font partie intégrante de leur dot. Ces derniers meubles surtout sont chez les dames persanes des objets d'une haute importance. Car quelque part qu'elles aillent, si elles s'absentent pour plus d'un jour, elles les font porter avec elles. Il n'y aurait pas de paix pour les maris qui en auraient donnés au-dessous du prix auquel leur fortune peut atteindre. Les cadres en sont ordinairement recouverts en plaques d'or ou d'argent fort joliment ciselées et entremelées de peintures en émail d'assez bon goût. On en voit aussi qui sont garnis de pierreries et de perles fines et qui valent jusqu'à cinq à six mille tomans.

Les ustensiles de cuisine ne sont pas d'un plus grand étalage; comme on n'y connaît pas l'usage des casseroles, il leur suffit de quelques marmites pour cuire les *pillaws* et les *schorbas;* chaque maison possède à cet égard tout ce qui lui est nécessaire au nombre d'une douzaine qui entrent les unes dans les autres, et servent en ville comme en campagne : elles sont mises dans un sac de cuir et portés à dos de mulet. Ce nécessaire de cuisine qu'on nomme *digbar*, n'est pas la chose la moins intéressante du bagage d'un Persan; ajoutez-y quelques brochettes, un grand couteau, une hache, une douzaine de plateaux, et quelques plats de faïence

pour le service, et vous aurez une idée juste de la dépense qu'exigent ces articles.

Tous ces objets réunis sont de peu de valeur, et je suis certain qu'un Persan peut avoir sa maison, son *harem*, ses meubles même avec assez d'élégance, pour moins de cinq cents tomans, ce qui est bien peu de chose pour un pays où l'or et l'argent sont fort communs.

Je dois dire cependant que les Grands Seigneurs ont des batteries de cuisine assez considérables; de belle porcelaine de Chine et souvent de la vaisselle d'argent. Le Roi seul a de la vaisselle d'or; et lorsqu'un Grand obtient la faveur de lui donner à manger, on y envoye cette vaisselle pour rendre la fête plus imposante.

CHAPITRE XIV.

DE LA NATURE DES BIENS, ET DE LEUR PARTAGE ENTRE LES ENFANS.

Les fortunes en Perse, comme dans tous les pays où la féodalité existe, sont très-considérables ou très-chétives. Sous ce rapport je ne considère la Perse que relativement à deux classes; celles des hommes riches ou grands propriétaires, et celles des gens aisés; sans parler des artisans ni des paysans, qui jouissent de si peu d'estime, quoiqu'à tort très-souvent, qu'à peine les regarde-t-on comme faisant partie de la population.

La fortune des Grands consiste dans la possession de plusieurs villages, et quelquefois dans celle de la sur-intendance d'une ou de plusieurs tribus *nomades*, qui sont obligées de leur payer un certain droit de vasselage. Chacune de ces tribus paye, outre sa redevance ordinaire, une autre imposition sévère au bénéfice des gouverneurs, sur le territoire desquels ils dressent leurs tentes. D'autres sont pourvus de gouvernemens, ou de dignités à la cour, qui leur rapportent des sommes d'autant plus fortes, qu'ils se payent par leurs mains et mettent des impositions arbitraires.

La possession d'un village en Perse ne donne aucun droit sur ses habitans qui, malgré qu'ils soient obligés

de travailler pour le maître, chaque fois qu'il l'exige, n'en appartiennent pas moins au prince, qui a seul le droit d'en disposer.

Chaque village a un chef, qu'on nomme *kadkoudas*, si les habitans sont mahométans et *maleks*, s'ils sont de religion chrétienne, chacun de ces chefs est responsable de la rente qui est due, tant au propriétaire qu'au prince. Il est peu de villages, ou pour mieux dire il n'en est aucun, où cette rente soit payée complètement en argent; mais elle l'est en produits du sol, tels que bled, orge et coton. Quelques-uns récoltant d'autres articles d'une défaite aisée dans les villes, sont en conséquence tenus à payer certaines sommes d'argent; je suppose donc un village composé de deux cents familles, qui rendra tous les ans dix-huit cents *karwards* (1), et cinq cents *battemans* ou (2) *mounds* de coton. Ce village sait par son contrat, dont une copie est dans les mains du chef, ce qu'il est obligé de rendre au prince et au maître, ce sera par exemple deux cents mounds et six cents karwards, le reste est pour les habitans, mais sera réparti suivant la récolte particulière de chacun d'eux: tel individu dont les terres n'auront donné que peu, ne payera qu'au prorata de sa récolte, et celui dont elle aura été bonne, sera obligé de combler le déficit; mais si la récolte est tellement mauvaise qu'elle n'ait pu produire le nombre susdit des dix-huit cents

(1) Un *karward* est 600 livres de bled et autant d'orge.

(2) Un *batteman* ou *mound* équivaut à six livres de nos poids.

karwards, le maître diminue ses prétentions à proportion; il en est de même pour le coton et pour l'argent.

Pour expliquer ceci, il est bon d'observer qu'en Perse, les terres sont partagées suivant le nombre d'individus dont les familles sont composées. Quelquefois aussi on en concède une partie, sous prétexte de ne pouvoir les cultiver, ce qui est toujours approuvé par les maîtres, qui sont certains que par là rien ne restera inculte.

Chaque village est obligé en sus de cette rente, de fournir, à titre de droit féodal, quelques volailles, du beurre, de la crême, des melons, du bois pour la maison du maître, de la paille pour ses chevaux, et un certain nombre de travailleurs qu'il peut exiger pour quelque espèce d'ouvrage que ce soit, et à toutes les époques de l'année, excepté pendant les moissons. Ce droit de pouvoir exiger ces sortes de corvées, entraîne souvent de criantes injustices: car si par des circonstances malheureuses, les paysans ont été forcés de diminuer le revenu des maîtres, ceux-ci peuvent quelquefois exiger quantité d'ouvriers, qui pour se libérer du travail qu'on leur impose, donnent, à titre de présent, l'équivalent de ce qui s'est trouvé de moins dans la rétribution de l'année.

Chaque Grand de première classe en Perse possède plusieurs villages, il en est qui en ont jusqu'à cent, il ne faut cependant pas croire qu'ils soient tous également productifs. La fertilité de leurs terres dépend de la quantité d'eau qui les arrose. Tel village de six cents familles rapporte à peine deux cents *karwards*

au propriétaire, parce qu'il est privé d'eau, tandis que tel autre qui n'a que quarante à cinquante familles, en rend plus de quatre cents. Mais qui croirait que ces malheureux éprouvent en cela même un autre genre de vexation, et qu'il y ait des gouverneurs assez avides pour se faire payer le droit d'user des eaux des ruisseaux ou des rivières du voisinage. Les paysans de leurs propres domaines ne sont pas à l'abri de ces avanies. Les villages considérés comme les meilleurs et que les Persans aiment de préférance, sont ceux habités par des chrétiens, tels que *Chaldéens* ou *Nestoriens* et *Arméniens*; d'abord parce que ceux-ci cultivent la vigne et font du vin, ce que les Musulmans ne peuvent et n'osent faire, et que quand les propriétaires de ces villages veulent faire quelques orgies, ils y viennent avec leurs amis, ce qui est d'autant plus commode pour eux, que la loi ne va pas les atteindre chez des gens auxquels il est permis de faire usage de cette boisson. Mais surtout parce qu'ils sont grands travailleurs, très-industrieux et presque toujours adonnés à quelques branches de commerce, aussi est-il rare de voir un bazard qui ne soit pas composé d'une moitié d'Arméniens et d'un quart de Juifs. Ceux-ci pour la plupart s'adonnent aux professions les plus misérables.

Tous les enfans, soit légitimes, soit naturels sont égaux de droit; les fils de l'esclave, comme ceux de l'épouse, les cadets comme les aînés ont un droit égal à la fortune de leur père et jouissent partout du même degré de considération.

Les enfans mâles héritent par portions égales, après qu'on a prélevé sur la succession certaines sommes qui doivent appartenir aux femmes et aux filles du défunt. Ces sommes sont, pour les premières, fixées en raison du nombre d'enfans, qu'elles lui ont donné. A la mort de leur mari, elles sont libres de rester dans les *harems*, ou d'en sortir, soit pour rentrer dans leurs familles, soit pour se remarier, mais dans ce dernier cas, elles perdent leur douaire, parce qu'elles sont sensées être de nouveau dotées par leurs nouveaux époux.

L'aîné d'une famille n'a rien à prétendre de plus que ses frères, si le père n'a pas fait de son vivant quelques dispositions en sa faveur, ce qui est assez rare; et c'est à tort que plusieurs écrivains ont dit que les aînés héritaient des deux tiers de la fortune de leurs pères. Ils ont cependant droit à ses armes, à ses chevaux et à son *koran*, ils peuvent aussi garder sa maison et le *harem*, en payant à leurs frères leurs parts de la valeur, d'après l'estimation d'experts nommés d'accord à cet effet, il arrive aussi assez souvent que les pères font des avantages à quelques uns de leurs fils cadets, au préjudice des aînés.

Dans tous les emplois militaires et civils, le fils aîné, sans avoir besoin d'être revêtu d'aucune autorité légale par le Souverain, remplace son père dans ses fonctions, en cas d'absence ou de maladie de celui-ci; et cette circonstance, que l'usage seule a consacrée, et qui n'est pas sans abus, a cependant l'approbation des princes, parce qu'elle s'étend jusqu'à eux.

CHAPITRE XV.

DES FIANÇAILLES ET DES MARIAGES.

Les mariages en Perse ne sont pas les choses les moins curieuses et les moins extraordinaires, aux yeux d'observateurs européens; les circonstances qui les précèdent, celles qui les accompagnent, et qui les suivent, m'ont paru trop singulières, pour les passer sous silence dans cet ouvrage.

D'abord, il est rare que ce soyent les parties intéressées qui fassent elles-mêmes leur mariage, cette affaire se traite toujours par l'entremise de vieilles femmes, qui n'ont presque pas d'autre besogne en Perse.

Lorsque dans une famille il est question de marier un jeune homme, sa mère, sa tante, ou toute autre femme visite tous les *harems*, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la personne qu'elle suppose devoir lui plaire davantage, et comme il ne peut la voir, on lui en fait un portrait qui n'est jamais outré, soit en bien, soit en mal, pour ne pas s'exposer par la suite à des reproches. Si le mariage était rompu pour cette raison, c'est sur elles que tomberait le poids de la

colère des deux familles, ce qui les rend très-circonspectes.

Si la description qu'on fait de la personne, plaît au jeune homme, et qu'il se décide en sa faveur, les parens se voyent et stipulent les articles d'intérêts. Ils consistent en une somme donnée par le mari, qui devient à tout évènement le douaire de l'épouse. Quant aux effets et objets de toilette ainsi que le lit nuptial, ils sont fournis par la mère de la jeune personne. On fixe ensuite l'époque des fiançailles, et l'on invite toutes ses connaissances à venir tel jour, à telle heure, assister à la cérémonie ; elle consiste à présenter le jeune homme à toute l'assemblée, en annonçant que, dès ce jour, il a donné parole à telle personne, et l'on indique le jour fixé pour la noce ; on sert une colation en fruits, sucreries et sorbets ; on fait venir des musiciens, des chanteurs, des danseurs, et cette petite fête dure ordinairement jusqu'à la nuit.

La mère de la demoiselle en donne une pareille dans son *harem*, aux dames de sa connaissance, où elle appelle également les chanteuses et danseuses publiques, qui n'exercent pourtant jamais que dans ces lieux, et seulement en présence des femmes. Du moins maintenant, car il paraît que du temps du chevalier Chardin, elles menaient une vie assez déréglée. Ce qui comme beaucoup d'autres choses a fortement changé, car elles sont même rares actuellement.

Après cette espèce de cérémonie, les choses traînent de cette manière pendant quelques mois, et souvent

même des années, puisque dans les grandes familles les fiançailles ont lieu entre enfans de quatre ou cinq ans. Lorsque le terme est arrivé et le jour du mariage convenu, la fiancée propose ses dernières conditions à son futur, avant de lui donner son consentement définitif; elles consistent ordinairement en des demandes d'habits, de schals, de bijoux, d'esclaves, et souvent même d'argent et de propriétés. Soit que le mari accorde, modifie ou refuse, il est presque toujours certain que cela ne dérangera pas son mariage, les femmes n'ayaut dans ce cas aucune espèce de volonté, et ne faisant ces sortes de demandes, que pour se conformer à de vieilles coutumes qui tous les jours perdent beaucoup de leur crédit; il est même rare qu'on fasse attention à ces sortes de poulets anti-galans, que les fiancées ne manquent jamais d'envoyer, et dans lesquels elles demandent beaucoup pour obtenir peu, se trouvant même quelquefois très-heureuses, quand elles ne sont pas totalement réfusées. Si cependant elles ne veulent pas en démordre, les prétendus donnent tout ce qu'on leur demande et le leur font restituer à leur entrée dans le *harem*. Elles n'oseraient s'en défendre, pour ne pas éprouver l'affront d'être renvoyées.

Le jour du mariage arrivé, le jeune homme, accompagné de ses parens et d'un *Molhaa* se rend dans la cour du *harem* de la future, qui derrière les jalousies de sa fenêtre, et sans être vue, est interpelée par le prêtre, pour savoir si elle accepte pour époux, l'homme qu'elle voit devant elle: sur sa réponse affirmative, on fait la

même question au jeune homme, excepté qu'il ne voit pas la personne qui a consenti à lui donner la main. Celui-ci l'ayant acceptée, le prêtre prononce les paroles d'union, qui sont le complément de la cérémonie et le marié est alors libre de fixer le jour où il viendra prendre son épouse, ce qu'il ne fait cependant jamais avant un mois. Au jour désigné, il assemble tous ses amis, qui au nombre de cent, ou cent cinquante montent à cheval complètement armés, plusieurs femmes y montent également et en conduisent un autre richement harnaché pour la mariée; deux heures avant le coucher du soleil, toute cette cavalcade se dirige, précédée de musiciens, de chanteurs, de danseurs, vers le logis de la mariée, faisant le long du chemin de fréquentes décharges de mousqueterie. Aussitôt arrivés le mari entre et cherche partout son épouse qui, suivant l'étiquette, doit être bien cachée : il la trouve cependant à la fin, mais voilée, alors commence une espèce de lutte ; il veut l'entraîner, la persuader de le suivre, elle s'y refuse ; plus il la presse, plus elle résiste; elle ne serait pas réputée sage si elle abandonnait trop facilement la maison paternelle. Aussi crie-t-elle comme si on l'égorgeait. Voyant donc ses argumens sans effet, le mari l'enlève, malgré les cris que l'usage ordonne, il la porte sur le cheval qui lui est destiné. Les femmes l'entourent et suivent avec elle le cortège, qui toujours précédé de la musique et des danseurs, ne se rend à la maison de l'époux qu'après avoir fait le tour de la ville. Celui-ci entre avec sa suite dans le divan, tandis que l'épouse est conduite au *harem.*

Les divertissemens continuent jusqu'au soir, puis on sert le souper, qui se prolonge souvent jusqu'à minuit; alors on accompagne le marié jusqu'à la porte de son *harem*, en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, et surtout que la vue de son épouse ne l'en dégoûte pas. Les musiciens chanteurs et danseurs, qui ont conduit la noce, s'installent dans les cours extérieures de la maison, où ils jouent nuit et jour souvent une semaine entière sans discontinuer. Tant que dure cette bruyante mélodie, c'est une preuve de la continuation de la fête; et les tables restent continuellement chargées chez le nouvel époux, jusqu'à ce que ces bruyans histrions soient définitivement congédiés.

Quand les femmes sont averties de l'arrivée de l'époux, elles recouvrent la figure de la jeune mariée; l'usage voulant que ce soit lui qui lève son voile; c'est aussi la première chose qu'il fait à son entrée daus l'appartement, et comme c'est la première fois qu'il la voit, c'est aussi le moment le plus critique pour elle. Si elle n'a pas le bonheur de lui plaire, il sort à l'instant sans dire un mot, et l'on sait ce que cela signifie; on n'entend dès lors que des plaintes, des pleurs et des cris, et elle est immédiatement reconduite chez ses parens: l'époux est cependant obligé dans ce cas, de lui abandonner la dot, les bijoux et les effets qu'il lui a donnés. Ces évènemens sont assez rares aujourd'hui, parce qu'il est peu de jeunes gens qui d'une manière ou d'autre n'ayent entrevu leurs futures, soit par ruse, soit que celles-ci, se fiant sur leur beauté, se découvrent, comme par hasard

dans quelques lieux solitaires où leurs prétendus se sont cachés, par l'entremise des vieilles femmes.

Si au contraire elle lui plaît, il s'asseoit près d'elle, l'assure qu'elle lui sera éternellement chère, remercie les dames qui l'ont accompagnée. Celles-ci voyant que les époux sont de bonne intelligence, les laissent bientôt seuls; les esclaves font alors le lit et sortent toutes à l'exception de la plus vieille, qui assiste le mari pour décider sa femme à se coucher, chose extrêmement difficile, qu'elle ne fait jamais sans de grandes difficultés et sans s'être souvent fait prier plusieurs heures. Et comme ce serait une espèce de libertinage que de montrer de l'empressement à se rendre aux vœux de son mari, il y a quelquefois de jeunes femmes qui s'y refusent des mois entiers.

La vieille esclave met préalablement dans le lit nuptial une grande pièce d'étoffe blanche qui doit être remise à la famille de la demoiselle comme un témoignage de sa sagesse, puis elle reste en dehors de la chambre à coucher, afin d'entendre tout ce qui s'y passe, et aussitôt qu'elle est certaine que le mariage est consommé, elle rentre, arrache de dessous les époux le voile qu'elle y a placé et le porte de suite, quelque soit l'heure, aux parens de la mariée qui reçoivent cette pièce avec orgueil, et comme un trophée élevé à la vertu de leur fille. Cette coutume de la plus haute antiquité est générale en Asie et même en Russie, excepté pour les hautes classes qui ne s'y astreignent pas aussi généralement.

Comme j'ai été obligé d'anticiper pour décrire les fonctions de cette vieille femme, je reviens maintenant aux circonstances qui les précèdent. J'ai dit que ce n'était pas sans de grandes difficultés qu'un époux parvenait à décider sa femme à se mettre au lit; mais cette espèce de querelle n'est rien en comparaison de celle qui s'élève aussitôt après, pour l'engarer à quitter de maudits pantalons, qui s'opposent à ses projets; et ce n'est souvent pas dès le premier jour, que les maris peuvent obtenir cet article essentiel de la capitulation.

On serait porté à croire que toutes les difficultés sont applanies, point du tout; il en est une autre beaucoup plus rare ce me semble, à rencontrer en Europe. C'est celle de parvenir à la consommation du mariage, tâche si difficile à remplir dans ce pays, qu'il se passe communément des semaines, et même des mois, avant qu'on puisse en venir à bout. Il faut savoir encore, que même alors, l'usage et la religion interdisent à l'époux une satisfaction complète, et il ne peut se rapprocher de sa femme qu'après trois fois vingt-quatre heures révolues. Les Persans donnent pour raison de cette bizarrerie, que si une femme venait à concevoir dans ce moment, il ne pourrait en résulter qu'un enfant de sang; raisonnement tout-à-fait singulier pour un tel peuple.

CHAPITRE XVI.

DES DIVORCES ET DES VEUVES.

Les Persans peuvent à leur gré répudier leurs femmes deux fois de suite, sans inconvénient et les reprendre, si bon leur semble, mais à la troisième, cela n'est pas aussi facile, car pour revenir à son époux, une femme est obligée d'être auparavant mariée à un autre homme, de passer une nuit avec lui, puis d'en être répudiée. On s'est trompé, quand on a dit que c'était après une première répudiation, qu'une femme devait passer par cette épreuve bizarre.

Ces cas bien rares à la vérité, se rencontrent cependant quelquefois, surtout dans la classe des Grands, mais pour prévenir des inconvéniens qui seraient très-désagréables au mari, celui-ci fait épouser la femme qu'il veut reprendre par un esclave, qui pour une certaine somme d'argent, s'engage à ne passer la nuit avec sa femme qu'en nombreuse compagnie, et à la renvoyer le lendemain. Ces noces ne sont accompagnées d'aucunes cérémonies, et les époux primitifs sont libres alors de se remarier, mais ils ne peuvent se fréquenter avant trois mois, ce terme ayant été jugé nécessaire

par les lois, pour s'assurer que la femme n'est pas enceinte du fait de son mari d'un jour. Si cependant la femme ne se soucie pas de revenir à son ancien époux, elle engage le nouveau à consommer le mariage. J'en ai vu un exemple donné par une femme *d'Asker-Khan*, mère de son second fils. Il voulut la reprendre après une troisième répudiation, et se fia à un de ses domestique dont il croyait être sûr. La femme pour éviter de retourner avec son capricieux époux, fit valoir le nouveau mariage dont elle avait deux enfans, lorsque je suis parti.

Toutes les femmes répudiées, ou qui obtiennent le divorce, ne conservent aucun droit sur leurs enfans, qui dans tous les cas, et de quelque sexe qu'ils soient, restent toujours près de leurs pères, qui en sont en quelque sorte, les maîtres absolus; car dans tout l'Orient l'autorité des pères sur les enfans ne connaît pas de bornes, et ceux-ci quelque soit leur âge et le rang qu'ils occupent, ne s'assoient jamais en présence de leurs pères sans en avoir reçu la permission.

Si les maris ont droit de répudier leurs femmes, celles-ci ont aussi le droit de demander le divorce, mais dans trois cas seulement.

Le premier, quand elles peuvent prouver que leurs époux n'ont pas les moyens de les entretenir, puis quand elles affirment sous serment, qu'ils ont voulu satisfaire avec elles des goûts dépravés, vice qui n'est malheureusement que trop commun dans ce pays, ainsi que dans tout l'Orient, et enfin quand elles affirment aussi sous serment l'impuissance de leurs maris.

Les femmes qui ont obtenu le divorce, emportent avec elles leur dot, leurs effets et leurs bijoux, en un mot tout ce qui leur avait été donné par leurs maris, et si elles ne contractent pas d'autres nœuds, elles ont droit au douaire qui leur avait été assigné par eux, pourvu cependant qu'elles ne se remarient pas.

Une veuve, comme je l'ai dit plus haut, est libre de rester dans le *harem*, ou de se retirer où bon lui semble. Si elle n'a point eu d'enfans, elle hérite de bien peu de chose, à moins que le mari n'ait pas eu d'autres femmes, ni des enfans de ses esclaves; dans ce cas seulement, elle hérite de toute la fortune du défunt, mais elle ne peut en jonir, qu'autant qu'elle garde viduité; sinon, comme dans le cas du divorce, les biens reviennent de droit aux plus proches parens du mari qui ne sont pas même obligés de rendre la dot, ni aucune des propriétés que la femme pouvait tenir de la générosité de son époux.

CHAPITRE XVII.

DES DIVERSES RELIGIONS QU'ON SUIT EN PERSE.

La religion dominante en Perse est la musulmane, du rit d'*Aly*; elle n'y est bien consolidée que depuis peu de temps: et il y a deux siècles qu'on comptait à peine, dans tout l'Empire, trois mille familles qui lui fussent réuni. Avant cette époque les Persans adoraient le feu, on voit encore à *Tébris*, les débris d'un immense et magnifique temple consacré à cet élément et si l'on en croit la tradition, c'est de là que le nom d'*Azarbeidjan* qui signifie terre de feu, a été donné à la province où il était situé.

Quoique la religion musulmane soit dominante en Perse, il n'est cependant aucune partie de l'Orient où l'on trouve une aussi prodigieuse quantité de chrétiens, tels que *Nestoriens* et *Arméniens*. Cela est d'autant plus aisé à croire, que pendant les guerres civiles qui, pendant plus d'un siècle, ont désolé la Perse, ces peuples n'ayant jamais été admis à porter les armes, ils se sont considérablement accrus, tandis que les Musulmans se détruisaient les uns les autres. D'un autre côté, quand l'*Arménie* fut conquise sur la Perse, les

habitans préférèrent presque tous le joug des Persans à celui des Turcs, en conséquence ils émigrèrent en masses et se répandirent dans toutes les parties du Royaume. Ils furent bien accueillis, et sont devenus pour la plupart riches et indépendans. Comme ils sont généralement peu portés au métier des armes, et qu'ils ne les prennent jamais, les Musulmans qui font grand cas de leurs services, les méprisent néanmoins presqu'à l'égal des juifs ; ils ont surtout une espèce d'horreur pour leurs femmes, qui du reste n'ont aucune propreté ; et beaucoup d'entre eux préfèreraient garder le célibat, plutôt que d'avoir la moindre accointance avec elles. D'un autre côté, les filles de cette nation ne connaissent pas de supplice égal à celui d'être vendues à un *mahométan*, et il y a des exemples que quelques unes se sont défigurées, afin d'être hors d'état de leur plaire. J'en ai vu un exemple pour une fille qu'on m'assura avoir été très-belle, mais son visage était horrible à voir. Elles s'était jetée de l'eau-forte sur la figure pour échapper aux poursuites du maître de son village.

Les femmes arméniennes sont grandes, fortes, et ont beaucoup d'embonpoint. Si elles avaient un peu plus de soin de leurs personnes, elles seraient assez bien. Elles sont fort laborieuses, et ne sont étrangères à aucun des travaux agricoles du pays; tenant elles-mêmes le soc de la charrue, depuis le matin jusqu'au soir, sans en être fatiguées; elles portent avec elles leurs enfans aux champs, dans des berceaux couverts. Leur

fécondité est remarquable, et se prolonge souvent jusqu'à l'âge de cinquante ans. (*Pl.* 19.)

La religion arménienne se rapproche beaucoup du rit grec tel qu'il est pratiqué en *Géorgie*. Elle est administrée par des moines et des prêtres séculiers: les premiers ont dans la Perse de fort beaux couvents, qui dépendent de celui *d'Utchmiacin* qui avait autrefois un collège assez célèbre à Rome ; j'en ai parlé déjà plus haut. L'abbé de ce monastère est grand patriarche de cette religion et ne relève que du Pape.

Les *Nestoriens* sont les restes des Chrétiens qui habitaient jadis une partie de l'*Arabie* et de la *Mésopotamie*; ils parlent la langue chaldéenne, et leurs cérémonies qui diffèrent beaucoup de celles des Arméniens ont beaucoup de ressemblance avec celles des Catholiques. On ne peut pas dire qu'ils aient abandonné leur ancienne patrie, car bien qu'ils soient également répandus dans toute la Perse, la majeure partie d'entre eux habite encore le *Kurdistan* dont la *Mésopotamie*, aujourd'hui nommée *Irak-Arabi*, forme plus des deux tiers.

Ils n'ont aucune disposition pour le commerce, en quoi ils diffèrent des Arméniens, mais ils en ont beaucoup pour les armes, et sont les meilleurs soldats de pied qu'aient les *Curdes*, pour défendre leurs montagnes: ils sont braves, hospitaliers, très-affables et ont en grande vénération tous les étrangers de religion chrétienne. Ils sont si ignorans et si dociles, qu'ils ne sentent pas qu'ils n'auraient qu'à le vouloir, pour

s'affranchir à jamais de l'avilissant esclavage où les retiennent ces brigands ; j'en citerai pour exemple ceux qui sont dans la province du *Hékary* dont le Bey à qui elle appartient, se maintient, avec et par eux, non-seulement indépendant de la Turquie et de la Perse, mais fait encore trembler les provinces *Curdes* voisines, les plus fortes et les plus redoutables. Ce Bey, nommé *Mustapha*, n'a cependant pour la presque totalité de ses forces, que des soldats de pieds nestoriens nommés *Toufangchis* (*Pl.* 20.) au nombre de quarante mille, et dans le cas qu'ils voulussent sécouer son joug, il n'a pour les contenir que quatre à cinq mille *Curdes*, bien misérables, mais qui n'en sont pas moins pétris du plus sot et du plus insupportable orgueil. Ils se qualifient tous du titre d'Aga (*Pl.* 21.), et tyrannisent d'une manière révoltante, ces malheureux Nestoriens. Ils leur enlèvent tout ce qu'ils possèdent, et les vendent même, si par des malheurs imprévus, ils se trouvent hors d'état de payer la totalité des revenus qu'on exige d'eux. Ces pauvres gens se battent néanmoins très courageusement pour ces tyrans qu'ils pourraient si facilement écraser. Dans le courant de l'année 1810, le Prince royal de Perse ayant eu à se plaindre de Mustapha, envoya contre lui une armée de vingt mille hommes, le Bey marcha à sa rencontre avec douze mille de ces malheureux chrétiens, et deux mille Curdes. Il tint avec tant d'opiniâtreté devant une petite ville frontière, quoique dénué d'artillerie, qu'il força les Persans à se retirer, sans avoir pu mettre le pied sur son territoire.

Un séjour de trois mois, que j'ai fait dans le château de *Djalamerek*, résidence de *Mustapha-Bey*, où ces braves gens venaient journellement me voir, et m'apporter quelques présens en volaille, laitage et fruits, m'a mis à même de les connaître à fond, et m'a convaincu qu'il ne leur faudrait qu'un chef capable de les diriger, pour les soustraire aux mauvais traitemens et aux vexations, que leurs maîtres leur font éprouver. Leurs Maleks ne me cachaient pas, que si le Prince royal voulait seulement leur assurer des terres et quelques légères indemnités pour les pertes qu'ils feraient en abandonnant leurs montagnes, ils n'hésiteraient pas à se lever en masse contre cette poignée de brigands. Ce qui leur est d'autant plus facile, qu'ils sont tous très-bien armés et bien pourvus de munitions. J'en parlai à mon retour au Prince royal, mais j'entrevis à ses réponses qu'il attendait des circonstances plus favorables, pour mettre à profit ces heureuses dispositions, auxquelles l'avarice outrée de son père, mettait des entraves insurmontables.

La religion des Nestoriens, comme je l'ai déjà dit, ressemble beaucoup à la Catholique. Bien qu'elle n'admette pas la messe, ils pratiquent néanmoins une cérémonie qui en diffère peu, en consacrant d'une manière particulière, et communiant sous l'espèce du pain et du vin; mais ils ont admis beaucoup de superstitions ridicules, comme de ne jamais, à l'exemple des Musulmans, entrer à l'église sans avoir fait de copieuses ablutions, et de se tourner en priant du côté de la Kaaba. Leurs prêtres, excepté les évêques, peuvent se marier;

ceux-ci doivent garder le célibat, et dans aucun cas ils ne peuvent manger de viande. Cette religion oblige à de grandes austérités. Les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, sont des jours de jeûne dans lesquels, ils s'abstiennent de viande, de poissons, d'œufs, de beurre, de laitage, et ils ne se nourrissent que de pain et de fruits. Leur carême qui dure neuf semaines, est également rigoureux, et on conçoit à peine, comment des gens laborieux, peuvent résister à d'aussi longues et si sévères abstinences, sans éprouver des maladies graves; d'autant que ces privations, ne leur font jamais interrompre, ni même suspendre leurs travaux agricoles.

Leurs femmes leur sont d'un grand secours; elles passent une bonne partie des journées aux champs, pendant la saison du labourage ou des semailles, et durant celles des recoltes, elles ne les quittent pas jusqu'à ce que tous les produits soient rentrées. Elles sont d'un commerce fort doux; leurs formes sont beaucoup plus agréables que celles des Arméniennes, qu'elles surpassent aussi en propreté, en adresse, et en dextérité, car elles sont réputées les meilleures brodeuses en soie de toute l'Asie et leurs ouvrages y sont d'un débit fort avantageux. Elles se distinguent encore par une coutume bizarre, qui tient de la barbarie des Arabes, leurs ancêtres; toutes ont la narine droite percée, pour recevoir un anneau d'or énorme, qui leur pend jusque sur le menton. On ne les ferait par revenir sur la bizarrerie de cet ornement consacrée par l'usage; et sans cette

parure elles ne se croiraient pas décemment parées. Ces anneaux sont quelquefois si lourds que la narine en est déchirée, ce qui oblige à faire un nouveau trou pour le suspendre (Pl. 22.)

Les prêtres nestoriens n'ont pas un costume auquel on puisse les reconnaître, et l'on rencontre souvent des évêques en tournée qu'on prendrait plutôt pour des soldats *curdes*, parce qu'ils sont vêtus, armés et montés comme eux (Pl. 23). Leur but en cela est de ne pas fixer l'attention de leurs persécuteurs, et de pouvoir, dans l'occasion, se défendre de leurs insultes, s'ils en sont reconnus. Leurs ouailles leur portent un respect et une vénération qui tient de la frénésie: s'ils entrent dans un village, hommes, femmes et enfans c'est à qui pourra les approcher pour leur baiser la main, ou un pan de leur robe; et ceux chez lesquels ils acceptent un logement s'en tiennent plus honorés que s'ils recevaient le souverain de la Perse; la majeure partie de ces prêtres est caressée par les chefs *curdes*, pour qu'ils portent le peuple à la soumission. Il est cependant facile de remarquer que cette complaisance leur déplaît, et qu'il ne se feraient pas beaucoup prier pour l'exciter à la révolte, s'ils y voyaient plus d'avantage.

Leur patriarche qu'ils nomment *Kalifat*, a sur le peuple une autorité morale sans bornes, il lui suffirait de le vouloir pour l'armer en masse et pour le conduire partout où bon lui semblerait. Après Dieu c'est l'être que les Nestoriens respectent le plus, et ils le croyent infaillible; on peut juger par là combien il est ménagé

par tous les petits souverains du Kurdistan, qu'ils déteste cordialement malgré les présens considérables qu'il en reçoit. J'étois chargé de sonder ses dispositions et malgré sa retenue il laissait assez percer la profonde humiliation qu'il ressentait de courber la tête sous le despotisme de ces misérables.

Ces prêtres et ces évêques sont tous d'une extrême ignorance; ayant à peine une idée des dogmes de leur religion ; ils s'abandonnent à une routine grossière, dont il leur serait difficile de rendre compte. Ils ont des livres fort anciens, écrits en chaldéen, et quoique la plupart d'entre eux les lisent, je suis fort tenté de croire qu'ils ne les entendent que médiocrement. J'ai vu quelques uns de ces manuscrits qui étaient remplis d'images très-grossières représentant des diables de toutes les formes auxquels ils ont grande foi. C'est la peur qu'ils en ont, qui leur fait pratiquer strictement les dogmes de leur religion plutôt qu'aucune espèce de zèle, car dans toutes les conversations que j'ai eues avec eux sur ce sujet, il m'a été facile de remarquer qu'ils fondent plutôt leur doctrine sur la crainte des châtimens, que sur l'espoir des récompenses. Leurs prêtres leur donnent une faible idée du Paradis, mais en revanche une bien épouvantable de l'Enfer, qu'ils leur annoncent comme inévitable, à la moindre infraction des plus légers préceptes de leurs dogmes.

Il y a maintenant en Perse dans la province de *Salmaas* un vieillard chaldéen, qui est évêque catholique, et qui sans être très-instruit, est cependant

un prodige en comparaison de ses confrères. Il a fait dans sa jeunesse de fort bonnes études à Rome, où il avait demeuré treize ans. Il administre cette province suivant le rit catholique, mais il n'a cependant jamais pu décider ses ouailles au sacrement de la pénitence. Il a cherché à faire des proselytes; sans avoir pu trouver un seul homme qui lui ait paru digne d'entrer dans les ordres. On peut conclure, qu'après sa mort, qui ne peut tarder, vu son grand âge, ses ouailles retourneront à l'église nestorienne, si toutefois elles ne se font pas musulmanes.

Les juifs ont aussi en Perse de nombreuses tribus, qui ne sont pas, comme celles des chrétiens, réunies par villages, mais plutôt dispersées dans les villes et bourgs. Ici comme partout ailleurs, plutôt que de se livrer à un travail pénible, ils brocantent, achètent, vendent ou exercent quelques professions insignifiantes, à l'aide desquelles ils soutiennent avec assez de peine leur existence vagabonde. Ici comme partout ailleurs on les distingue aisément de toutes les autres races à certains traits caractéristiques qui les font aussitôt reconnaître, quelque soit le costume sous lequel ils se présentent.

Leurs rabins sont de pauvres misérables, pour le moins aussi ignorans que les évêques nestoriens, et quoiqu'ils soient voisins des lieux où Moyse leur donna des lois, je doute qu'aucun d'eux entende l'hébreu, ou connoisse le *Pantateuque* et le *Talmud.*

Les Persans vivent en assez bons voisins avec tous

les chrétiens, ils vont même souvent chez eux pour y boire du vin, tandis qu'ils ont pour les juifs un mépris extraordinaire et qui semble être une suite de l'anathême prononcé sur cette race malheureuse et si souvent coupable. Il est certain qu'un Persan ne connaît pas de plus grande insulte que de s'entendre appeler *Djuff*, et s'il avait, sans le savoir, avalé du vin fait par les mains d'un Israélite, il se ferait vomir jusqu'au sang.

CHAPITRE XVIII.

DU VENDREDI ET DE LA PRIÈRE.

Les vendredis sont pour les Musulmans, ce que pour nous sont les dimanches. Ces jours sont entièrement consacrés aux exercices de la religion, en conséquence tous les bazards sont fermés, le plus grand silence règne dans les villes, et comme chacun reste chez soi, elles ont ce jour là l'air d'être inhabitées. Les bains sont cependant ouverts, mais à dix heures du matin on est presque certain de n'y plus rencontrer personne.

Les Musulmans font exactement leurs prières au lever et au coucher du soleil, il est même quelques dévots qui en font une troisième et souvent une quatrième, mais cet usage n'est pas fréquent. Celle du matin, ils la nomment *Namasse-Saba*, celle du midi *Namasse-Zore*, et celle du soir *Namasse-Cheb.*

En quelque lieu que se trouve un Persan, quelles que soient ses occupations et la compagnie où il se trouve, il quitte tout au moment de la prière: s'il est dans une place pleine de boue et qu'il faille aller trop loin pour en sortir, il y reste, étend son manteau par

terre, cherche de l'eau pour faire son ablution, s'il n'en a pas à sa portée, il se frotte les mains et la figure avec de la poussière, de la terre ou même de la boue et il fait sa prière.

Les Persans qui sont du rit d'*Aly* et qu'on nomme *Chütes* prient beaucoup plus simplement que les *Turcs* qui sont du rit d'*Omar* et qui se distinguent par le nom de *Sunnites*. Ces derniers pendant tout le temps que dure leur prière, ne cessent de faire de grandes exclamations, en étendant les bras vers le ciel, et faisant des mouvemens de tête dans tous les sens, auxquels le corps n'a ordinairement aucune part: ils n'en récitent les derniers versets qu'à genoux et à haute voix, et lorsqu'elle est totalement finie, ils restent quelques minutes en contemplation dans cette attitude tout en caressant et peignant leurs barbes.

Les Persans, au contraire prient debout, à voix basse, et s'agenouillent trois fois seulement, en touchant la terre de leurs fronts. Ils ont tous pour cela une petite pierre polie, qu'ils mettent devant eux, avant de commencer la prière, et sur laquelle ils posent leurs figures en se baissant. Ces pierres sont ordinairement rondes, de trois à quatre pouces de diamètre et épaisses de six lignes. Elles sont apportées par les derviches, qui prétendent qu'elles sont faites d'une de celles qui composent le tombeau du prophète, ils les vendent en conséquence fort cher, ou les donnent aux Grands, pour en tirer quelques présens: ceux-ci qui ne sont rien moins que dévots, connaissent bien

intérieurement la valeur de ces reliques, mais ils les acceptent toujours par politique, et pour en imposer à la multitude grossière dont comme partout ailleurs le fanatisme serait dangereux, pour quiconque voudrait braver les préjugés ; ces pierres sont renfermées dans de petites bourses faites de schal ou d'étoffe de soie brodées en or, chacun en porte une sur soi, ne sachant pas où il pourra se trouver à l'heure de la prière, et voulant à tout évènement être à même de la faire en tous lieux.

Les Musulmans ne peuvent prier armés et les bras couverts, ils commencent donc avant leur ablution, de se défaire de toute espèce d'instrument qui pourrait être considéré comme une arme offensive, ils déboutonnent leurs manches, qui sont fendues à cet effet jusqu'au coude et quittent leurs sandales.

Ils ne peuvent également prier, s'ils ont été touchés par quelque animal impur, ou s'il y a quelques tâches de sang sur leurs vêtemens; ils doivent alors ou en changer de suite, ou les faire laver ; s'il s'est passé un jour sans qu'ils aient pu prier, ils le font le lendemain, ou quand ils sont en état d'y être admis, pour autant de fois qu'ils en ont été empêchés.

Les femmes sont aussi dans le même cas, et ne peuvent également pas être admises à la prière tout le tems que durent leurs époques, elles ne peuvent ensuite s'y présenter sans avoir été purifiées, au moins deux jours de suite, par le bain ; alors elles prient de même que les hommes pour tous les jours où elles n'avaient pu le faire.

Elles vont ordinairement les jeudis soir pleurer et prier sur les tombeaux de leurs parens morts, mais particulièrement les veuves sur ceux de leurs maris défunts. Cette cérémonie qui est plutôt consacrée par l'usage que par une dévotion réelle, doit être accompagnée de cris et de contorsions, qui durent ordinairement depuis trois ou quatre heures après midi, jusqu'à la nuit close. Quelques unes d'entre elles se distinguent en déchirant leurs vêtemens, et en s'arrachant les cheveux, car plus elles font de tapage, plus elles prouvent l'attachement qu'elles portaient a leurs époux. Le spectacle de cinq à six cents femmes gémissant, criant, hurlant tout en jetant des fleurs et de l'eau sur les tombes près desquelles elles sont agenouillées, est fort étrange aux yeux d'un Européen; mais il n'en sera pas long-temps attendri, s'il les voit revenir a la ville, pêle mêle, riant, folâtrant, et manifestant toutes, les signes de la joie la plus complète.

Les hommes vont aussi assez souvent pleurer sur les tombeaux des femmes qu'ils ont aimées, mais je dois leur rendre la justice de dire que ceux que j'y ai vus, avaient l'air d'être plongés dans un profond chagrin et dans une consternation réelle, et qu'ils évitaient d'affecter les grimaces par lesquelles les femmes cherchent à se faire remarquer dans ces occasions.

CHAPITRE XIX.

DES PRÊTRES, DES SEIDS, DES HADJIS, DES DERVICHES ET DES FAKIRS.

Les prêtres jouissent en Perse d'une grande considération parmi les Grands, et ils sont toujours appelés dans les affaires de famille, lorsqu'il est nécessaire de lever quelques doutes, car le *koran*, étant aussi bien un code civil et pénal, qu'un recueil de préceptes de la religion, dans toutes les contestations en matière d'intérêts, on commence toujours par le consulter par la voie des *Akous*, ou prêtres du premier rang, avant de porter l'affaire devant le *Cadi*: si l'on n'est pas satisfait des jugemens que porte celui-ci, on peut en appeler au tribunal ecclésiastique, qui prononce en dernier ressort. S'il est question de quelque chose de bien important, au-dessus de la portée ou de la compétence des prêtres ordinaires, on s'en rapporte aux *casuistes*, présidés par le Grand-Prêtre de l'Empire, et alors leurs décisions sont sans appel, et ont force de loi, devant les autorités civiles et militaires.

Il y a en Perse plusieurs sortes de prêtres, d'abord, le *Cheik-Al-Islam*, c'est le chef de la religion,

pour tous les Musulmans, qui suivent le rit d'*Aly*, puis ceux qui résident dans chaque province, avec le titre de *Buyuk-Akou* (*Pl.* 24.). Ces derniers font leurs résidences dans les villes où les Béglierbeys, ont établi les leurs, et jugent dans les mêmes arrondissemens, tous les cas qui ressortent du Cheik - Al - Islam. Les deux parties peuvent en appeler à la décision personnelle de ce pontife, et même au Roi, si le cas est susceptible de lui être soumis.

Les villes un peu considérables en ont aussi un certain nombre en sous ordre, qui s'aident mutuellement, et qui ont simplement le titre d'*Akou*, ceux-ci ont de même sous leurs ordres quelques *Molhaas*, chargés entre autres choses, d'appeler à la prière, deux fois le jour, de circoncire, de marier et d'enterrer. Les *Akous* subalternes les surveillent et remplissent eux-mêmes les mêmes fonctions chez les Grands, lesquels leur payent à cet effet des pensions annuelles, comme nous le faisons à nos chapelins. Ils sont aussi chargés de l'instruction des enfans de la maison.

Les *Akous* et les *Molhaas* portent assez ordinairement, le même costume que tous les autres individus, et sont distingués seulement par des turbans ronds, et fort gros, de schal blanc, de grandes capotes faites de bandes de laine noires et blanches, de la largeur de neuf à dix pouces, et dont les manches sont énormement amples et très-courtes. Ils jouissent chez tous les Grands, d'une considération générale, et obtiennent partout la première place. Le Roi

lui-même a beaucoup de déférence pour eux, et il donne souvent ses filles en mariage à ceux qu'il distingue, de préférence aux plus grands seigneurs. Je soupçonne que la politique a beaucoup de part à cette conduite.

Les *Seids* sont ainsi nommés, parce qu'ils sont ou prétendent descendre en ligne directe de *Mohamed*; il est rare d'en voir de riches, et cependant aucun ne peut être absolument pauvre, parce que le brevet de *Seid* est dans tout l'Orient, le meilleur passeport et la meilleure de toutes les recommandations, ils sont distingués par des turbans bleus ou verds, qu'ils portent au lieu du bonnet national.

Les *Seids* ne peuvent en conséquence de leur qualité, se livrer à des actions serviles, et n'occupent par cette raison aucune espèce d'emploi chez les Grands, comme le fait une grande partie de la population, qui n'a souvent pas d'autres moyens de subsister; (*) en revanche ils les mettent à contribution, et il n'est peut-être pas un seigneur persan qui n'ait un ou deux *Seids* à sa charge. Ceux de la classe inférieure, vont après les récoltes faire des tournées dans les villages des arron-

(*) La profession de domestique n'est cependant pas avilissante en Perse; c'est au contraire un honneur, si le maître jouit d'un grand crédit à la cour. Je me suis trouvé plusieurs fois assis dans des festins, à côté de misérables qui, quelques jours auparavant, m'avaient humblement versé de l'eau sur les mains, mais qui chez les personnes où ils se trouvaient prenaient un air de protection tout-à-fait comique.

dissemens, où ils se trouvent, et n'en sortent jamais les mains vides. Ils descendent chez les *Kadkoudas*, qui tiennent leur visite à grand honneur. Les crieurs publics se hâtent d'annoncer alors, que tels Seids sont arrivés dans le village, qu'ils se recommandent à la charité des habitans; que de leur côté, ils promettent de ne pas les oublier auprès de leur cousin *Mohammed* (*). Alors chacun s'empresse d'apporter ses présens chez le *Kadkouda*, où se ramasse la collecte : ces présens consistent ordinairement en bled, orge, paille, fromage, mostala, crême, volaille, coton, &c., et aussi en quelques pièces d'argent.

Lorsque toutes ces offrandes sont rassemblées, le *Kadkouda* donne un dîner, auquel il invite les principaux du village, et il annonce aux *Seids* qu'il a reçu pour eux tels et tels articles, en leur demandant bien humblement pardon de ce qu'il n'en a pu recueillir davantage, mais il leur fait espérer quelque chose de plus pour l'année suivante, si comme il est loin d'en douter, leurs prières leur apportent l'abondance : il prend leurs ordres avec humilité pour faire transporter ces objets. Les Seids les donnent avec beaucoup de gravité, en assurant de nouveau qu'ils ne les oublieront pas auprès de leur parent, ils présentent la main à baiser à ceux qui le désirent, montent à cheval et vont

(*) On n'affiche rien en Perse, et tout se fait savoir par le moyen de ces crieurs, qui sont très-expéditifs dans leurs besognes. On les nomme *Giartchi*, ils ont un chef qui a le titre de *Giartchi-bachi*.

faire la même cérémonie dans d'autres villages. Chaque commune agissant de même, ces illustres mendians possèdent, comme on voit, des revenus assurés, qui ne leur donnent d'autre soin, que celui de se présenter une fois l'année chez leurs tributaires. Ils restent ainsi près de deux mois absens de chez eux, et peuvent ramasser dans ce court espace de temps pour la valeur de sept à huit cents tomans de denrées de toute espèce. Ce qui, malgré leur apparente pauvreté, leur procure une existence fort agréable, d'autant que les harems de ces saintes-personnes sont toujours bien pourvus.

Les *Seids* ont tous indistinctement l'entrée libre chez les Grands, qui les traitent avec beaucoup de considération, et qui les font toujours asseoir près d'eux; honneur qu'ils n'accordent souvent qu'aux personnes de la première qualité. J'ai vu souvent de ces malotrus, sales et les pieds nuds entrer sous des tentes magnifiques, près du premier Ministre qui se levait ainsi que les plus grands Seigneurs. Après quelques minutes, ils demandaient de l'argent, en taxant chaque personne, et on se gardait bien de les refuser. Ils me fesaient aussi la grace d'accepter mon argent, quoique je fusse infidèle, ce qui selon eux lui ôtait sa pureté, mais non pas sa valeur.

Les *Hadjis* sont des individus des deux sexes, qui ayant fait le pèlerinage de la *Mecque*, en reviennent avec le titre de *Radji-Khanun*, ou Radji-Khan (dame pèlerine, Seigneur-pèlerin) qui les distinguent de ce moment, et qui précède leurs noms le reste de leur vie.

Les *Derviches*, espèces de moines mendians, seraient pour la plupart des brigands fort dangereux, s'ils n'étaient sous la juridiction d'un chef qui a sur eux une autorité illimitée, et qui les traite d'une manière fort dure, mais pourtant nécessaire. Ceux qui ont une bonne conduite ont la permission de se livrer à des exercices de piété dans des lieux solitaires, où ils vivent, comme les autres, des aumônes qu'ils reçoivent des villages voisins de leurs habitations, et de celles des voyageurs. La plupart de ces hommes ont l'adresse de se faire passer pour des saints, ainsi que les anachorètes; quelques uns restent des années entières dans des postures genantes, sans faire un seul mouvement, et cela seul suffit pour leur donner une réputation de sainteté dans tout le canton; ils possèdent quelques secrets utiles aux familles et particulièrement aux femmes stériles, qui, par le moyen de leurs prières, deviennent souvent fécondes, quoique ce puisse bien n'être pas toujours un miracle.

Il y a des Derviches dans toutes les villes du Royaume; ils les parcourent vêtus d'une manière particulière, portant au lieu de panier, une calebasse, suspendue par une chaîne de fer au bras gauche, dans lequel on leur met de la viande et du pillaw aux heures des repas. (Pl. 25.) ils sont adroits et bons charlatans. Plusieurs d'entre eux prétendent, au moyen de paroles et de signes, mettre un homme à l'abri du venin des serpents et des scorpions. Quoique je ne sois pas très-crédule, j'ai vu moi-même plusieurs de ces misérables poser sur leur poitrine de fort dangereux reptiles, pris en plein champ, les

manier et les jeter dans les manches de leurs habits, après avoir fait tout leur possible pour les irriter. J'obligeai une fois un de mes domestiques persan, fort poltron d'ailleurs, à se faire initier, puisqu'en ma qualité d'infidèle je ne pouvais pas l'être moi-même. Aussitôt après et aussi bien que les Derviches, il maniait vipères et scorpions, sans en avoir la moindre crainte, tandis qu'auparavant, il n'en aurait pas approché pour tout l'or du monde. Pendant près de deux ans que cet homme est resté près de moi, il n'a jamais manqué l'occasion d'en manier quand il en rencontrait, et il ne lui en est jamais arrivé de mal. Je ne crois pas au reste, qu'il y ait d'exemple en Perse que personne se soit mal trouvé de la confiance accordée à ces gens là pour cet objet. Je suis loin de croire que, comme ces Derviches le prétendent et comme il fut facile de le persuader à mon imbécille de domestique, le charme s'opère uniquement au moyen de signes et de paroles, mais peut-être employent-ils adroitement quelques ingrédiens qui, ayant une fois touché la peau, lui donne une odeur ou toute autre vertu, qui se conserve longtemps, et paralyse l'action du venin, ou même empêche le reptile de le répandre. Je suis obligé de regarder ce fait comme constant, quoique toutes les recherches que j'aye pu faire à cet égard ne m'en ayent pas pu fournir une explication raisonnable: peut-être quelques naturalistes seront-ils plus heureux que moi.

Les chefs des Derviches font souvent des tournées, et ils ne manquent pas de descendre chez les Grands,

qui les logent et les hébergent: ils y séjournent ordinairement assez long-temps et la meilleure manière de les chasser, c'est de leur donner l'espèce de contribution qu'ils prétendent à titre d'aumônes. Ils la fixent assez haut et il est rare qu'ils veuillent en rien rabattre. Si on la leur refuse, ils se fixent à la porte de ceux sur lesquels ils établissent leurs prétentions et y restent des mois, même des années entières. Un de ces Derviches, dit Mr. Morier, avait demandé cent piastres à Mr. Maneski, résident anglais à Bassora; il resta deux ans à sa porte et ne partit qu'après avoir reçu cette somme.

Les *Fakirs* (mot qui signifie mendiant en langue arabe) sont tout simplement des espèces de Derviches, mais d'une autre sorte toujours vagabonds et sans demeure fixe, ils se répandent dans toutes les parties de l'Empire. Ils sont dégoûtans à voir, misérables et souvent fort dangereux, parce qu'ils ne reconnaissent aucune espèce de police et n'obéissent pas à des chefs. Leurs vêtemens sont à-peu-près les mêmes que ceux des Derviches, excepté qu'ils ont toujours la tête découverte et chargée de cheveux longs et touffus, qu'ils affectent encore d'hérisser d'une manière épouvantable. Quelques unes attachent une grande quantité de grelots et de petites sonnettes à leurs vêtemens, et courent dans les villages, ponssant des cris, faisant toutes espèces de contorsions; plus ils se défigurent, plus ils excitent la pitié des dévots qui les disent animés de l'esprit de Dieu; quoiqu'à les voir, on les croiroit

plutôt possédés de celui du diable. (Pl. 26.) Ils marchent outre cela armés d'un long instrument de fer, dont l'extrémité se termine en lame semblable à celle d'un couperet. C'est ainsi qu'ils parcourent les villes, les bourgs, les villages et particulièrement les grandes routes, où il ne fait pas bon de les rencontrer quand on est sans armes; car alors ils vous demandent l'aumône à la manière des *Gentlemen of high way* (*) et comme eux, ils partagent la bourse des voyageurs d'une manière souvent fort inégale.

(*) C'est ainsi qu'on nomme en Angleterre les voleurs de grand-chemin.

42*

CHAPITRE XX.

DU NEWROUSE, DU RAMASAN ET DU MOHARREM.

Les cérémonies du *Newrouse* ou nouvel an des Persans, qui répond au 21 Mars, jour de l'entrée du soleil dans le signe du bélier, sont conservées des anciens Guèbres. Je ne crois pas qu'il y ait de pareilles fêtes dans tout l'Orient, car il est des villes où on les fait durer quinze jours, pendant lesquels tous les bazards sont fermés, et aucun ouvrier ne peut se livrer au travail.

Ce jour-là et les deux suivans, la cour est en gala. Le Roi reçoit les ministres et les nobles en grand divan et puis après les classes inférieures, y compris celle des négocians. Après cette cérémonie, le Souverain dans la capitale, les Princes dans leurs vice-royautés, siègent également au divan pour recevoir et faire des présens a toutes les personnes qui ont l'honneur de leur être présentées. Ceux qu'on offre ordinairement au Roi et aux Princes, consistent en de fort beaux chevaux, de belles armes, des pièces de brocard et toutes sortes d'autres étoffes très-riches; des schals de Cachemire, de belles fourrures, du sucre, du café, du thé, des confitures, des syrops, &c. Ceux qu'on présente au Roi sont d'une grande valeur : on

peut les estimer à plus de deux millions de francs, non compris ce que les gouverneurs absens ne manquent jamais d'envoyer, pour lui être offert dans un jour aussi solennel. Ceux que reçoivent les Princes, sont proportionnés au crédit dont il jouissent. Quand ils ont fait connaître par un signe, qu'ils acceptent des présens quelconques, ceux qui les ont offerts se prosternent trois fois, puis ils se retirent et se rangent en ligne dans le fond des cours ou des jardins, sur lesquels les divans ont une vue et dans lesquels ils ont été présentés. Au reste, il n'y a pas d'exemple que le Roi ait refusé quelque chose, parce que tous les présens qui lui sont destinés, sont auparavant soumis à l'inspection du *pichkech - nouvies*, (inspecteur des présens), qui décide s'ils sont dignes de son maître.

Les présens du Roi et des Princes, consistent en pièces d'or ou d'argent nouvellement frappées pour l'année où l'on entre, et qu'ils donnent de leurs propres mains. Ceux qui les reçoivent s'agenouillent, les prennent des deux mains, les portent à leurs fronts, puis ils se relèvent, s'inclinent et se retirent.

Le Prince royal, qui jouit de la vice-royauté de l'Azerbidjan, est dans l'usage d'en faire de pareils tous les ans, à chacun des officiers de l'armée qui sont dans ce moment à *Tébris*, et il en fait tenir de la même valeur à ceux qui sont absens pour objet de service.

Le Roi choisit aussi ce jour pour envoyer à ses fils et aux gouverneurs dont il est satisfait, des habits d'honneur. Ce sont pour l'ordinaire de magnifiques

robes de brocard d'or ou d'argent plus ou moins enrichies en raison de l'importance de ceux auxquels il les envoie. Elles sont enveloppées avec cérémonie et confiées à des individus qui jouissent d'un haut rang à la cour, lesquels accompagnés d'une suite nombreuse, les portent à ceux à qui elles sont destinées, partout où ils se trouvent. Ces robes sont nommées *Kalate*. Ceux qui en sont gratifiés, doivent s'en vêtir trois jours de suite, pendant lesquels ils donnent de grands repas à toutes les personnes de considérations qui sont invitées pour augmenter l'appareil de la cérémonie, et pour leur donner une haute idée du crédit dont ils jouissent auprès du Souverain.

La manière avec laquelle les Princes les reçoivent donne également lieu à des cérémonies brillantes, dont voici une courte description.

Le porteur d'une robe prévient le Prince à qui elle est destinée, du jour de son arrivée. Celui-ci fait alors préparer un vaste et superbe pavillon à deux ou trois lieues de sa résidence. Au jour fixé pour la présentation, il s'y rend accompagné de toutes les personnes de sa cour, vêtues, armées et montées avec la plus grande magnificence; à son arrivée il y tient divan, reçoit l'illustre messager qui, après lui avoir adressé son compliment, lui présente la robe déployée sur un coussin de velours brodé en or. Le Prince se lève, la prend de ses deux mains en s'inclinant, et la porte à son front: il passe aussitôt dans un cabinet pour s'en revêtir, ainsi que du turban royal, et rentre

dans le divan au son de la musique et des salves d'artillerie. On sert alors un repas splendide, pendant lequel le Prince se retire avec celles de ses femmes qu'il a emmenées avec lui, et pour lesquelles on a de même préparé une fort jolie collation : quelques instans après, on reprend le chemin de la ville dans le même ordre qu'on avait suivi en venant.

L'arrivée du Prince y est annoncée par des salves d'artillerie, qui ne cessent que quand il est entré au palais; il y reçoit les complimens de toute sa cour, il se rend ensuite dans son harem, où il reçoit aussi les félicitations de ses épouses, avec lesquelles il passe le reste de la journée. La fête est terminée par un feu d'artifice tiré dans la cour du palais.

Les *Beglierbeys*, ou gouverneurs à qui le Roi ou les Princes envoyent de pareilles robes avec les mêmes cérémonies, déployent dans ces occasions, ainsi que leurs courtisans, tout le luxe possible, pour faire voir au peuple, combien ils sont avancés dans les bonnes grâces de leur Souverain.

Le *Ramazan*, neuvième mois de l'année, est un mois de jeûne, comme dans tous les pays soumis à la loi de *Mohammed*. Pendant sa durée, personne, sans distinction d'âge ni de sexe, ne peut manger, boire ni fumer avant le coucher du soleil, mais aussi dès ce moment, ils se dédommagent avec usure de cette abstinence, et les nuits se passent en de continuelles orgies. Enfin, pendant tout ce mois, la nuit remplace le jour. Les bazards sont ouverts et illuminés, on s'y

promène, on s'y complimente, les Grands donnent de somptueux festins, qui ne finissent qu'à l'aurore ; car aussitôt qu'ils peuvent distinguer un fil noir d'un fil blanc, (ainsi que s'exprime le *Koran*) ils doivent recommencer le jeûne, jusqu'au coucher du soleil. Ce temps est employé au sommeil, et on se montre rarement dans les rues. Lorsque le mois du *Ramazan* tombe dans le fort de l'été, ce doit être un grand supplice pour beaucoup de personnes qui, horriblement tourmentées de la soif, périraient cependant plutôt que de l'appaiser par quelques gouttes d'eau. J'en ai vu souvent qui attendaient avec impatience le coucher du soleil pour se jeter avec avidité sur une cruche, ou sur un melon, pour étancher la soif qui les dévoraient.

Il y a cependant beaucoup de personnes, particulièrement dans la classe des Grands, qui ne sont guère plus fatigués des austérités du *Ramazan* que nous ne le sommes souvent de celles du carême, et qui n'ont pas plus de scrupule de manger et de boire pendant ces jours d'abstinence, que nous de faire gras sans en avoir obtenu la dispense. Un des premiers secrétaires du ministre, chez lequel je me trouvais un des jours de ce mois, me fit servir des fruits et en mangea le premier. Je parus étonné : « J'en serai quitte, « me dit-il, pour payer l'amende. »

Le *Moharrem* est le premier mois de l'année persane, et c'est au dixième jour qu'on célèbre l'anniversaire de la mort de *Hussein*, fils du Calife *Aly*, dont

ils suivent le rite (*). La catastrophe qui termina sa vie fait le sujet de diverses cérémonies funèbres qui ont tout l'appareil de jeux scéniques; et qui tour-à-tour arrachent des larmes d'une véritable douleur, et excitent le plus violent enthousiasme à des spectateurs zélés partisans d'*Aly*.

Les matinées des neuf premiers jours du mois sont remplis par divers actes, rappelant les évènemens qui précédèrent la fin tragique de Hussein. Ces détails peu intéressans pour des étrangers m'entraîneraient trop loin: je me bornerai donc à dire que pendant ces neuf jours, on n'entend que cris et hurlemens, entremêlés du nòm de *Hussein*. Les plus forcenés parcourent les rues par bandes de quarante à cinquante individus à peine vêtus de lambeaux déchirés et criant *yah Hussein* ! (ho Hussein). Ils ont la figure en sang, de leurs poignards ils se tailladent les bras et la poitrine, et se couvrent de blessures profondes et souvent dangereuses.

Ces scènes solennelles sont représentées dans les rues, les places publiques et chez les personnes riches:

(*) *Hussein* ne voulant pas reconnaître *Yezid-Ben-Moaviah*, second Calife de la race des Omniades fut obligé de quitter Médine et se retira à la Mecke. Les habitans de *Koufah* lui offrirent un asile plus sûr et il partit le plus secrètement possible accompagné seulement de ses enfans et de ses parens au nombre de 62 cavaliers. Mais il fut rencontré par Obéidachah, général de Yezid, et entourés par dix mille chevaux: lui et les siens, après des prodiges de valeur, succombèrent sous le nombre et il furent tous tués jusqu'au dernier.

elles ont lieu chez le Roi avec beaucoup de pompe; mais la plus importante, celle de la catastrophe qui est représentée le dixième jour, présente un spectacle aussi singulier qu'imposant. Un courtisan se charge du rôle de *Hussein*, il est suivi d'un nombre de cavaliers égal à celui qui l'accompagnait dans sa retraite. Tout-à-coup il est surpris par Obëïdachah à la tête de plusieurs milliers de soldats; mais loin de vouloir se rendre, Hussein et sa faible escorte font des prodiges de valeur et succombent enfin sous le nombre. J'ai été singulièrement étonné de la précision avec laquelle ils rendent cette scène, qui, quoique exécutée avec une rare vérité n'a cependant jamais causé d'accident parmi plus de quatre mille personnes à cheval qui se chargent et ont l'air de se battre avec acharnement, sans ordre et sans précaution. Chaque tribu donne la représentation du même évènement avec divers changemens dans les formes, mais le fond est toujours le même.

CHAPITRE XXI.

DU ROI, DE SES FEMMES ET DE SES ENFANS.

Le Roi de Perse *Fatey-Aly-Schah*, neveu de l'eunuque *Aga-Mohammed-Khan*, qui fut assassiné en Géorgie par un de ses valets de chambre (*Pich-Kadmet*) (*) était avant son avènement au trône, Gouverneur de la Province et de la ville de *Chiras*, sous le nom de *Baba-Khan*; il y avait à cette époque plusieurs prétendans à la Couronne, qui descendaient de familles qui avaient régné, ou de *Khans* rebelles, et chacun d'eux avaient sous ses ordres quelques portions de l'armée; ils espéraient avec ces poignées de partisans, faire valoir leurs prétentions. *Couchouck-Khan*, était du nombre et il cherchait à s'assurer le suffrage des troupes qui se trouvaient alors sur les confins de la Géorgie; mais *Baba-Khan*, son frère,

(*) De *Pich* qui signifie avant, en avant, et de *Kadmet*, valet. Mr. Olivier a cru que c'était le nom de l'assassin; mais cet homme s'appelait *Alhaaverdé*, il était originaire de la Turcomanie, et il poignarda son maître à l'instigation de *Sadock-Khan*.

plus adroit et plus rusé que tous ses compétiteurs, au lieu d'aller comme eux s'amuser à la recherche d'une armée en partie morcelée et dissoute, se rendit directement à *Téhéran* et s'étant emparé des trésors de la Couronne, il se fit sans peine reconnaître et proclamer Roi par tous ceux qui l'entouraient et par les troupes qui se rendirent auprès de lui (*). Il fit venir son frère *Couchouck-Khan* et quoiqu'ils fussent liés de la plus étroite amitié, il ne l'en fit pas moins aveugler. Cette action qui dans tous les pays passerait avec justice pour le comble de la barbarie, ne fut cependant considérée que comme une mesure de prudence et de précaution. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne paraît pas avoir altéré l'amitié que les deux frères se portaient, car le Roi jusqu'à l'époque de la mort de son cadet, qui arriva quelque temps après cet événement, n'a jamais manqué de le voir deux ou trois fois par jour, et de lui prodiguer les plus grandes marques de tendresse, ne cessant de lui témoigner ses regrets d'avoir été forcé d'en agir ainsi pour la sûreté de l'état.

Le Roi avant cette époque, s'était mis en campagne pour combattre *Sadock-Khan* de la tribu des *Chaguaguis*, ce prétendant qui avait fait assassiner

(*) Il eut particulièrement obligation du peu de difficulté qu'il rencontra au premier ministre Hadji-Ibrahim, vieillard, qui jouissait d'une considération générale et méritée; ce qui n'empêcha pas le Roi de le faire périr d'une manière cruelle, de faire vendre ses femmes et ses enfans comme esclaves, en s'emparant des biens de toute la famille.

Mohammed-Khan, son oncle, et qui avait attiré à lui une partie de l'armée de Géorgie, forte de dix mille hommes: ils se rencontrèrent dans les plaines de *Miana*, mais la presque totalité des troupes du *Khan* l'ayant abandonné et s'étant rangée du parti du Roi, il ne lui resta d'autre parti que la fuite : il se réfugia donc dans les montagnes du *Karadag*, d'où il envoya dire à *Baba-Khan* que s'il voulait lui accorder la vie, il se rendrait près de lui, et se soumettrait à son autorité. Le Roi lui fit donner sa parole royale qu'il n'attenterait pas à ses jours. *Sadock* vint à *Téhéran*, pour se présenter au Monarque, mais celui-ci le fit arrêter aussitôt et conduire dans une chambre dont il fit murer les portes et les fenêtres; croyant peut-être qu'en le laissant mourir de faim, il tenait la parole qu'il lui avait donnée de ne pas le mettre à mort. J'ai vu la chambre où ce malheureux finit ses jours, et les gens qui m'accompagnaient m'assurèrent que quand on y entra pour l'enlever, on trouva qu'il s'était mangé le poignet gauche.

Il restait cependant un autre concurrent nommé *Ala-Kouli-Khan*, bien plus dangereux que les autres. Celui-ci s'était rendu à *Ispahan*, qui l'avait reconnu pour roi, ainsi que tout le Farsistan, et les provinces adjacentes. Ces suffrages grossissaient tellement son parti, qu'il eût pu devenir et serait probablement devenu fort redoutable au Roi, sans un événement qui l'en délivra d'une manière presque miraculeuse. *Baba-Khan* avait pour chef de sa cavalerie, un *Afchard*

nommé *Hussein-Khan* (*); cet homme, doué de bravoure, de force et d'adresse, s'était déjà fait connaître des soldats par mille traits de témérité et de désintéressement, qui lui avaient gagné le cœur et la confiance de tous ceux qui servaient sous ses ordres. Voyant donc le Roi très-affligé de ce que le parti de ce prétendant s'accroissait journellement dans les meilleures provinces de la Perse, il part sans dire un mot, suivi seulement de trente hommes déterminés, et sur lesquels il pouvait compter dans toutes les occasions: il dirige sa route sur *Ispahan*; et arrivé près de cette capitale, il reste quelques jours caché dans les environs, dans l'espoir de surprendre *Ala-Kouly* soit à la chasse, soit à la promenade. Mais le hazard ou plutôt la prudence de ce Prince, encore trop peu assuré de son autorité pour qu'il osât sortir de la ville avec une suite peu nombreuse, le retinrent dans son palais pendant les huit jours que *Hussein-Khan* passait à l'attendre: celui-ci craignant d'être surpris ou découvert prit le parti de l'attaquer chez lui; il assembla ses hommes, et leur demanda s'ils étaient disposés à le suivre au péril de leur vie, tous lui répondirent qu'ils mourraient plutôt mille fois, que de l'abandonner. Il fait alors ses dispositions, et à l'entrée de la nuit il marche vers la ville, la traverse au galop et va droit au palais. Il met pied-à-terre avec vingt hommes seulement en laissant les autres à la garde des chevaux; il monte alors sans balancer, à travers tous les gardes qui le prirent pour un des chefs du parti, accompagné

(*) Aujourd'hui Gouverneur d'*Erivan* et de la province d'*Aran*.

de sa suite (*), et ne lui opposèrent aucune difficulté; il pénétre ainsi jusqu'au divan, où le prétendant était assis, entouré de toute sa Cour, va droit à lui, lui plonge son poignard dans le cœur, et sort comme un éclair. Avant qu'on eut pu s'apercevoir qu'il l'avait frappé, *Hussein* était déjà à cheval. Il traversa de nouveau la ville au galop, et se jeta dans des chemins de traverse, où il fut assez heureux pour éviter toutes les poursuites. Il arriva quatre jours après à *Téhéran*, et courut se présenter au Roi, qui ne savait ce qu'il était devenu. Mais aussitôt qu'il eut appris ces heureuses nouvelles, il le reçut, comme on pense bien, à bras ouverts, et pour le récompenser d'un service aussi signalé, il lui donna le Gouvernement de la Province et de la place d'*Erivan*, rapportant annuellement deux cent cinquante mille tomans, qui font cinq millions de francs. J'ai beaucoup connu cet homme extraordinaire qui, malgré ses soixante-treize ans n'avait rien perdu de son activité. Il montait encore à cheval aussi lestement qu'aucun des jeunes gens de son armée qu'il commande en personne. On assure qu'il possède d'immenses trésors renfermés dans les souterrains de la forteresse; en effet outre le revenu qu'il perçoit et

(*) Rien n'est plus facile que d'arriver près d'un Roi de Perse, quand il est en divan. Il suffit pour cela d'être vêtu avec magnificence, et suivi d'un nombreux cortège. Les gardes qui ne connaissent pas tous les Grands de l'empire, laissent passer les personnes qu'ils supposent telles sans leur faire la moindre question.

dont il ne rend absolument rien au Roi ni au Prince-Royal, il fait encore de temps à autre des expéditions en Turquie et en Géorgie, desquelles il rapporte toujours un butin considérable, dont il garde la majeure partie pour lui. Il passe pour avoir les plus belles personnes de la Perse renfermées dans son harem; mais il prend de telles précautions pour qu'on ne sache pas ce qui s'y passe, qu'il n'a jamais voulu consentir au mariage d'une sœur, qui avait trente-quatre ans en 1813; crainte sans doute qu'elle ne fît connaître ce qu'il semble avoir tant d'intérêt à cacher.

La mort de ce dernier ennemi ayant délivré le Roi de toute espèce de concurrence, son autorité fut reconnue dans toutes les parties de la Perse, telle quelle était sous le règne de Mohammed-Khan, à l'exception de la province de *Talichi* dont le *Khan*, qui en était gouverneur se rendit indépendant sous la protection des Russes. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'en emparer et elle vient de leur être définitivement cédée par la paix dernière.

Le Roi sentit bien dès lors qu'il devait prendre des moyens efficaces pour assurer la tranquillité de toutes ces provinces, mais particulièrement de celles qui avaient été en proie à une longue anarchie et dont la soumission était encore très-équivoque. Il envoya dans chacune d'elles un de ses fils, avec le titre de *Beglierbey*, mais revêtus, pour des cas urgens, de pouvoirs illimités. Par cette mesure, il les pacifia toutes

à l'exception de celle du *Korassan* (*), dont les habitans turbulents et inquiets, ont de tout temps aimé et cherché l'indépendance, au prix même de leurs fortunes et de leurs vies: les autres se soumirent et respectèrent depuis ce temps son autorité, qui y est générale et absolue.

Quelque temps après cette époque, le Roi voulant assurer à sa dynastie une couronne qui n'a été que trop souvent disputée et achetée au prix du sang, désigna pour successeur son second fils *Abas-Mirza*, qui dès ce moment prit le titre de *Prince-Royal*, au préjudice de son frère aîné *Mohammed-Aly-Mirza*, Gouverneur de la province de *Kermanchah.*

En faisant choix de ce Prince pour lui succéder, le Roi a jugé fort sagement. Non-seulement c'est celui de ses fils qui a le plus de connaissances et de mérite, mais il se distingue encore par son caractère et son humanité; on doit encore remarquer en lui un talent particulier pour connaître les hommes et se les attacher.

Si je ne craignais que le vif attachement et la sincère reconnaissance que je porte à un Prince qui m'a honoré de sa grande faveur et qui m'a comblé de bienfaits ne me fit accuser de partialité en faisant son éloge, je ne tarirais pas sur un sujet tellement cher à mon cœur, qu'il devient pour moi un devoir sacré, imposé par

(*) Ce monarque a recouvré depuis la majeure partie de cette province; et il est à présumer que le reste ne tardera pas à rentrer sous sa domination, puisque la paix le laisse maître de l'emploi de ses troupes.

le souvenir de sa bienveillance, ainsi que par les brillantes qualités de son âme. C'est en effet aujourd'hui, non-seulement le Prince le plus beau et le plus brave de l'Asie, mais encore le plus humain et le plus affable de tous ceux qui commandent dans cette partie du monde.

Mohammed-Aly-Mirza n'apprit pas sans une espèce de rage la préférence, qu'au préjudice de ses droits, le Roi venait de donner à son frère *Abas-Mirza*. D'un caractère violent, et incapable de se maîtriser, il partit de suite pour *Téhéran* où il accabla son père de reproches. Le Roi répondit d'abord avec d'autant plus de contrainte, qu'il était convaincu que cette infraction aux lois de l'Empire devait lui faire des ennemis secrets de tous les Grands, naturellement opposés aux innovations nouvellement introduites dans le pays, parce qu'elles contrarient leurs prétentions orgueilleuses, et les contiennent dans le devoir, en mettant dans les mains du Souverain des forces permanentes et qu'il peut faire agir en tout temps; aussi n'est-il rien que les Gouverneurs n'ayent tenté pour empêcher l'introduction de la discipline européenne et surtout la formation des corps réguliers. En effet cette organisation leur enlève toute l'autorité militaire, qui jusqu'alors était restée dans leurs mains et elles les met dans la dépendance absolue du Souverain. Le Prince-Royal ayant adopté le principe sage de dépayser les troupes, celles qui sont cantonnées dans les différens gouvernemens composées d'individus qui y sont étrangers n'ont aucune

considération pour les beglierbeys, quand il s'agit d'exécuter les ordres du Roi.

Le Roi voyant cependant l'insolence de son fils s'accroître en raison de la faiblesse qu'il avait montrée, finit par lui dire que c'était sa suprême volonté, et qu'il eût à la respecter, qu'au reste il devait se souvenir qu'il n'était son fils que par une de ses esclaves, tandis que son frère *Abas-Mirza* l'était d'une de ses grandes femmes de sa propre tribu des *Kadjards*, et qu'il voulait que désormais cette dynastie se perpétuât pure par des princesses de ce sang. *Mahommed-Aly-Mirza* fort de l'approbation secrète d'une partie des Grands, répondit avec arrogance, que tenant son courage de son père, et non de sa mère, il saurait, s'il ne lui rendait pas justice, faire valoir ses droits, d'autant que les lois étaient en sa faveur, et que les enfreindre c'était se rendre indigne du trône. Puisque vous ne savez ce que vous faite, dit-il, en portant la main sur son sabre, et que vous agissez comme une vieille femme, voilà ce qui nous jugera et ce qui fera désormais mon unique droit! Le Roi justement irrité d'une apostrophe aussi peu respectueuse, donna des ordres pour qu'il fût arrêté à l'instant; mais il était déjà reparti, suivi d'une troupe d'élite d'hommes intrépides avec laquelle il regagna le *Kermanchah.* Aussitôt arrivé il fit connaître les intentions de son père, et convoqua ses troupes qui furent assemblées en peu de temps. Cependant soit qu'il eut réfléchi à l'imprudence de sa démarche d'attaquer ouvertement son père,

soit, comme il est plus probable, qu'il reconnut l'insuffisance de ses moyens contre des troupes régulières (*), et surtout contre de l'artillerie qui, toute imparfaite qu'elle fût à cette époque, pouvait néanmoins l'écraser; soit enfin, que connaissant le faible de son père pour l'argent, il eut l'espoir de le ramener par ce moyen, a des idées plus favorables à son égard; il tourna tout-à-coup ses forces, sans aucune déclaration de guerre, contre *Soleyman-Pacha*, gouverneur de *Bagdad*, le surpris, le battit complètement et lui imposa une forte contribution, qu'il envoya au Roi. Celui-ci reçut l'argent, en fit bâtir un magnifique palais, avec un petit bourg sur la rivière *Kariedege*, à sept *pharsanges* ouest de *Téhéran*, auquel il donna le nom de *Soleymanie*, en mémoire du Pacha qui en avait fait les frais; mais il ne changea rien à ses dispositions primitives, et pour ôter à cet égard, toute espèce d'espoir au farouche *Mohammed-Aly*, il fit de suite proclamer *Abas-Mirza*, Prince-Royal avec injonction aux Grands, et à tous ses Fils, de lui rendre en son absence les mêmes honneurs qu'à lui-même; ils obéirent tous, et eurent l'air de redoubler de déférence pour lui, mais ils ne le détestent que plus cordialement, et chacun d'eux conserve l'espoir chimérique de supplanter tous les autres à la mort

(*) Il peut tout au plus mettre en campagne 30,000 hommes de cavalerie irrégulière; mais composée de gens très-braves, aguéris, et qu'il lui sont entièrement dévoués.

de leur père. Cette époque malheureuse ne peut manquer de plonger de nouveau, la Perse dans une affreuse anarchie ; car chacun de ces princes trouvera des partisans dans son gouvernement particulier, et ils finiront par s'entretuer, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un, assez heureux pour dompter tous les autres.

Le Roi qui a été le plus bel homme de son empire est âgé de cinquante ans environ; il est haut de taille, mais sa santé est dans un état de délabrement qui indique assez le genre de vie qui lui est habituel: le dos très-voûté; d'une maigreur affreuse. Il ne se traîne plus qu'avec peine; sa voix forte et sonore autrefois, mais aujourd'hui rauque et sépulcrale, rappelle celle des ventriloques. Il a près de sept cents femmes dans son harem, qui sont toutes à son usage, et sur ce nombre plus de trois cents sont ses épouses légitimes. Une grande partie des autres, sont de jeunes filles que les Grands s'empressent de lui envoyer de tous les points de l'Empire, il les fréquente ordinairement une fois, et les donne ensuite à ses officiers, qui se trouvent très-honorés de cette distinction. C'est pour eux l'occasion de fêtes brillantes que le Roi honore de sa présence.

Ses excès en galanterie ont été incalculables, mais aujourd'hui, l'état alarmant de sa santé l'a enfin décidé, d'après les instances de son médecin, à ne recevoir de femmes chez lui que tous les trois jours. Il fait du reste usage depuis quelques années de la *mumie*, substance bytumineuse, qui découle des fentes d'un

rocher, qui se trouve aux environs de *Chiras.* Cette substance prise comme stimulant, possède, dit-on, des vertus toutes particulières. Aussi est-elle uniquement réservée pour son usage ; la roche qui la produit est enfermée; et mise à la garde d'hommes incorruptibles. On ne la recueille qu'en présence des autorités, et on l'envoie de suite au Roi, dans des boëtes d'argent cachetées. Cependant il en fait quelquefois de petits présens, mais cela est extrêmement rare, et seulement à des individus pour lesquels il a une amitié toute particulière.

Le Roi ne quitte jamais son harem, où il a une grande quantité d'eunuques attentifs à ses moindres désirs. Ses fils seuls ont droit d'y entrer, pour lui faire sa cour; mais seulement lorsqu'il les fait appeler. Aucune de ses femmes ne peut s'asseoir devant lui, et rarement il en accorde la permission, même à sa première épouse, qui est cependant considérée comme la Reine. Il mange continuellement dans son harem, et sa cuisine est faite par des femmes : il y prend aussi ses bains et il est servi par de jeunes esclaves du même sexe ; les unes chantent ou dansent pendant que d'autres remplissent près de lui les fonctions de barbiers que j'ai décrites dans le chapitre cinquième.

Toutes les femmes du Roi sont divisées en nombre égal, sous la surveillance d'eunuques particuliers, qui sont eux-mêmes subordonnés à un chef, qui a le titre de *kodjar-bachi* (chef des eunuques); ils prennent journellement les ordres de celui-ci pour les dispositions

du harem, et sa police intérieure. Toutes ces femmes font à ce chef une cour assidue, afin qu'il les présente au Roi, qui s'en rapporte souvent à son choix, quand il n'a pas d'objets nouveaux. On doit donc sentir que celles qu'il met dans le lit de son maître lui en sont reconnaissantes, et qu'elles contribuent à lui conserver la faveur tant qu'elles la possèdent elles-mêmes. S'il fait des mécontentes elles ourdissent contre lui des machinations qui finissent par le perdre, d'autant qu'un personnage de cette espèce est aussitôt mis à mort que disgracié, afin d'ensévelir avec lui les secrets dont il est possesseur.

Le Roi, à mon départ de la Perse, avait un nombre prodigieux d'enfans: on comptait soixante-quatre garçons, et à l'égard des filles, j'ai su par un homme dont l'autorité sur ce fait est irrécusable qu'il en avait cent vingt-cinq et que plusieurs de ses femmes étaient grosses. Il serait très-difficile autrement d'en connaître le nombre; les Persans ne parlent jamais de leurs femmes, et encore moins de leurs filles, et le plus mauvais compliment à leur faire, serait de leur en demander des nouvelles; c'est nne sorte de honte pour eux d'en avoir au lieu de garçons; et autant ils sont glorieux quand leurs femmes accouchent d'un enfant mâle, autant ils sont taciturnes et de mauvaise humeur quand elles leurs donnent une fille. Dans ce dernier cas à peine si l'on en parle; mais si c'est un garçon on s'empresse en abordant le père, on lui enlève son bonnet en disant: « Que votre tête soit « sauve, il vous est né un fils. » Ses habits appartiennent

au porteur d'une aussi bonne nouvelle et l'usage est de les racheter par une forte somme.

Tous les fils du Roi, à l'exception de quatre ou cinq, sont d'un âge peu différent et j'en ai vu moi-même à la grande revue, que sa Majesté vint passer en *Azerbidjan*, en Août 1813, trente-six qui l'accompagnaient à cheval, réunion d'autant plus magnifique, que ces Prince sont d'une grande beauté; ayant tous une ressemblance plus ou moins forte avec leur père, quoique peu ressemblans entr'eux.

Je rapporterai ici une anecdote qui est propre à faire connaître l'animosité qui règne entre cette énorme quantité de frères, et quelles sont leurs dispositions les uns à l'égard des autres et surtout envers le Prince-Royal.

Dans les premiers jours de Juillet 1813, j'étais campé à Ouroumèa, avec dix escadrons de lanciers, quatre bataillons d'infanterie de la province, et une demi-batterie d'artillerie à cheval. Je reçus du Prince l'ordre de me mettre en route pour Tébris, le premier du mois d'Août, afin d'être arrivé dans la plaine *Dûdjan* pour le huit ou le neuf. Il me recommanda surtout de faire en sorte que ces régimens, l'élite de l'armée persane, fussent dans le meilleur état possible et qu'il ne leur manquât rien. J'arrivai en effet le huit au camp. Le Prince entouré d'une trentaine de ses frères, qui avaient devancé le Roi en *Azerbidjan* et que j'avais prévenu de mon arrivée pour ce jour là, aussi empressé pour sa cavalerie régulière et son artillerie

à cheval, qu'un amant le serait pour sa maîtresse, avait continuellement, une lunette à la main, les yeux fixés sur le défilé par lequel je devais déboucher avec ma troupe pour entrer dans la plaine. Un peu avant d'y arriver, je pris les devans pour connaître l'emplacement qu'elle devait occuper. Aussitôt que le Prince distingua mon plumet blanc, il manifesta sa joie par une exclamation qui surprit ses frères. Comme j'étais monté sur un excellent cheval arabe, que je tenais, ainsi que beaucoup d'autres, de sa générosité, je ne tardai pas à gagner le Palais. Il était appuyé sur la balustrade de la fenêtre, d'où il m'appela par mon nom, et me fesant signe de monter. Arrivé auprès de lui, il me dit, à son ordinaire, de m'asseoir à ses côtés; mais voyant tous ses frères debout, je refusai et je lui dis que je n'oserais prendre cette liberté tant que ces Princes ne le feraient pas. Il parut me savoir gré de mon observation, et leur permit, aussitôt de s'asseoir. Alors sans faire attention à la surprise que mon arrivée avait produite, il ne mit plus de bornes à ses questions sur mes troupes. Je l'assurai qu'il serait satisfait des progrès qu'elle avaient faits, depuis qu'il les avait perdues de vue. Un de ses frères très-étonné de toutes les marques d'estime et de bienveillance qu'il me prodiguait, lui demanda d'un ton fort sec, et en arabe, comment ayant été pour eux d'un froid glacial depuis trois jours, il était devenu tout-a-coup d'aussi bonne humeur depuis l'arrivée de *cet homme*, en me désignant? Le Prince se prit à rire, et leur répondit

dans la même langue, que la raison en était claire : c'est qu'il savait fort bien, que s'il avait des ennemis en Perse, c'était ses frères ; tandis qu'il était convaincu, que s'il y avait un ami, c'était *cet homme là.* Voyant ensuite que j'étais curieux de savoir ce qui venait d'être dit à mon sujet, il me le répéta en langue turque. Quoique un peu embarrassé, je dis néanmoins que tout en me rendant justice, je croyais qu'il fesait tort aux Princes ses frères et que je serais volontiers garant de leur amitié pour lui : « ils seraient les premiers à vous « démentir me dit-il, et à notre rencontre dans les « plaines de *Miana* vous les verrez probablement faire « leur possible pour se conduire en bons frères avec « moi (*). »

Tout en désirant éviter l'inimitié des frères du Prince-Royal, lesquels ne me voyaient pas de bon œil, je voulais cependant leur faire entrevoir combien l'idée d'une résistance quelconque serait chimérique, si jamais ils voulaient la tenter, et je dis à *Abas-Mirza*, qu'amitié fraternelle à part, les Princes ses frères avaient sans doute assez de lumières pour connaître l'impossibilité d'obtenir le moindre succès sur lui, fussent-ils tous réunis ; et qu'aucun d'eux n'ignorait pas sans doute qu'avec les troupes régulières sous son commandement immédiat et qui lui étaient dévouées, il en pourrait battre dix fois autant d'irrégulières qu'ils pourraient en

(*) Faisant allusion par ces paroles à un avénement au Trône, époque à laquelle, tous les compétiteurs s'arment et se rendent dans ces plaines, pour se le disputer.

lever dans toute la Perse ; qu'au reste, j'espérais les convaincre dans les manœuvres générales qui devaient avoir lieu après l'arrivé du Roi, que je n'avançais rien de trop, et qu'ils seraient forcés de l'avouer eux-mêmes. Ils froncèrent le sourcil, et leurs regards mutuels et inquiets semblaient demander si ce que je disais pouvait être vrai; car ils savent, que dans le cas où tout espoir de succès est perdu pour eux, la politique leur réserve, à tous indistinctement, au moins le sort de *Couchouck-Khan*, leur oncle. C'est cette certitude qui les oblige en quelque sorte, même contre leurs dispositions naturelles, à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour se garantir, ou du moins retarder un événement aussi triste qu'inévitable. Je dis inévitable parce que malgré la douceur et l'humanité du Prince-Royal, il n'en sera pas moins obligé de le faire subir à tous ceux qui lui tomberont entre les mains, après la mort de son père, s'il veut prévenir ou faire cesser l'anarchie.

Aussitôt que je vis déboucher mes troupes dans la plaine, je priai le Prince de m'indiquer la place du camp, et je repartis aussitôt pour veiller à leur tenue et former les escadrons, afin de pouvoir exécuter quelques manœuvres devant son Altesse Royale, qui voulait passer la revue en présence de ses frères. Ce fut l'affaire d'un moment, et j'entrai alors dans les immenses rues du camp des troupes irrégulières du Roi. Il serait difficile de peindre l'étonnement de ces hommes, au nombre de soixante mille, en voyant pour la pre-

mière fois des cavaliers montés, habillés et armés régulièrement, marcher dans le plus grand silence, avec ordre, précédés de trompettes et d'officiers richement vêtus. Ils étaient surtout frappés du spectacle des pavillons des lances flottans au gré des vents, qu'ils prenaient pour autant d'étendarts. Mais ce fut bien autre chose, lorsque nous voyant former en bataille au galop, ils aperçurent alors l'artillerie légère suivre ce mouvement avec la même vélocité que nous, et faire déjà un feu très-vif avant que la gauche fut arrivée en ligne. Chaque évolution était pour eux une espèce de miracle et augmentait leur admiration.

Le Prince *Abas-Mirza*, qui voulait jouir de l'embarras de ses frères, que ce spectacle n'amusait pas du tout, leur disait à chaque instant de désigner un côté quelconque où ils supposeraient qu'un corps viendrait m'attaquer, pour leur faire remarquer avec quelle rapidité et quelle précision s'exécutaient les changemens de front. Quoique nous fissions réellement peu de chose ce jour là, les chevaux étant fatigués de la marche, je remarquai cependant que ce spectacle leurs paroissait de mauvais augure pour leurs prétentions futures, et il était facile de voir l'aigreur qui les animait, pendant même que par civilité ils complimentaient le Prince sur la beauté de ses troupes. Les grandes manœuvres qui eurent lieu quelques jours après, et à la suite desquelles les régimens de toutes armes firent la petite guerre, augmentait leurs craintes. Ils ne se dissimulaient pas que leurs forces réunies ne pouvaient

lutter contre une armée organisée et disciplinée de la sorte; et qui d'ailleurs faisait journellement des progrès dans une tactique dont ils n'avaient pas même l'idée.

Tous les fils du Roi vivent dans le *harem* royal jusqu'à l'âge de douze à treize ans: à cette époque chacun d'eux reçoit le gouvernement de quelques provinces ou villes, dont le revenu leur sert d'apanage. Un seul d'entre eux, *Mirza-Mahamud*, parvint à l'âge de seize ans sans en avoir, parce qu'ayant été, avec la permission du Roi, adopté par *Mirza-Cheffi*, (*Sedri-Harem*) le plus riche particulier de la Perse, il est maintenant considéré en quelque sorte, comme fils de ce dernier. Le Roi qui convoitait depuis long-temps les immenses richesses de ce vieillard qu'on fait monter à cinq millions de tomans et qui ne savait quels moyens prendre pour les faire retomber dans sa famille, a pour cette raison consènti à une adoption, qui est en tout contraire aux lois de l'Empire, et qui à l'époque où elle fut faite, contribua beaucoup à faire crier les Grands de la famille du vieux ministre, qui venait de les frustrer d'un héritage aussi important, et sur lequel ils avaient établi leurs spéculations.

Les fils du Roi sont mariés fort jeunes, et quelquefois avant ce moment, on leur donne de jeunes esclaves avec lesquelles ils vivent jusqu'à ce que le père leur désigne celles qu'ils doivent épouser, ou pour habiter avec les épouses légitimes qu'on leur avait déjà données.

Le Roi marie ses filles à des Grands de la Cour, honneur qu'ils sont peu satisfaits d'obtenir, ils ne reçoivent

point de dot et sont obligés cependant a tenir un train de maison considérable.

Ces maris sont presque toujours très-malheureux ; ils sont forcés envers leurs épouses à un respect qui tient de la servilité, et n'osent s'asseoir en leur présence, sans en avoir obtenu la permission. Ils ne peuvent plus prétendre à d'autres femmes, encore moins à avoir de jeunes esclaves; et s'ils s'avisaient de manquer aux ordres de ces épouses impérieuses, elles seraient capables et auraient le droit de les faire punir avec la même sévérité dont elles useraient envers un étranger.

Le Roi passe pour être excessivement jaloux de ses femmes, et ce qui porte à le croire, c'est qu'il ne pardonne aucune infraction aux ordres nombreux qu'il donne journellement, concernant leur sûreté, ou pour mieux dire la sienne. Quand elles voyagent, c'est toujours de nuit ; et quand par des circonstances imprévues elles se trouvent encore en route au lever du soleil, elles sont entourées d'eunuques, qui veillent avec un soin extrême à ce que leurs voiles soient en ordre et couvrent exactement leurs figures. Elles sont sous la garde d'un parti de cavalerie considérable qui les escorte devant, derrière et sur les côtés, mais à plus de deux cents pas de distance. Ces hommes sont chargés de faire détourner des routes toutes les personnes qu'ils rencontrent, et les obligent à faire face d'un autre côté que celui où passent les femmes; et si quelqu'un d'eux était assez téméraire pour se retourner, il serait aussitôt mis à mort par les gens de la suite du chef des eunuques.

Quand le Roi quitte la capitale pour faire un voyage dans l'intérieur de l'Empire, il emmène toujours avec lui une centaine de femmes, qui sont réparties en trois détachemens et qui voyagent de la manière suivante.

Comme le Roi désigne avant son départ les lieux où il veut camper chaque jour, et qu'à cet effet il a trois trains de tentes, il y en a continuellement deux en place, et un en route qui le devance de deux marches: les femmes sont attachées en nombre égal à ces différens trains de tentes qui voyagent aussi la nuit et assez rapidement, pour se porter à des distances considérables, où l'on établit le camp que le Roi doit occuper le lendemain, ou le jour suivant. Ces femmes ne partent cependant jamais que quelque temps après les *féraches* (domestiques employés à dresser les tentes), de manière à n'arriver que quand leurs tentes, qu'on dresse les premières, sont déjà prêtes à les recevoir. Elles voyagent toujours à cheval (Pl. 27.) à moins qu'elles ne soient incommodées; alors seulement, il leur est permis de se servir d'une espèce de palanquins nommé *Taktirevan* (Pl. 28.) elles sont couvertes en route, par-dessus leurs habits ordinaires, de larges et longs schals de Cachemire rouge qui leur enveloppent tout le corps, et au lieu de *roubend*, elles en ont un autre qui cache totalement leur figure, à l'exception de la ligne des yeux, qui comme chez les dames turques reste découverte. Elles portent des espèces de bottines fort larges, de drap d'or, et cha-

cune d'elles a un eunuque à ses côtés, pour tenir la bride de son cheval.

Le Roi malgré sa jalousie, admet cependant deux ou trois confidens intimes dans son harem : un d'eux *Ismael-Khan*, général des troupes de la Garde, et qu'on a surnommé *Ismall-Kasal* (*), fut soumis à l'époque où il obtint cette faveur, à une épreuve assez curieuse, que son maître lui fit subir.

Le jaloux Monarque voulant probablement s'assurer si *Ismael-Khan*, pour lequel il avait tant d'attachement, méritait toutes ses bontés, lui fit un jour donner l'ordre de venir le trouver au harem à une heure après midi. Il s'y rendit, mais à sa grande surprise, il ne rencontra que des femmes, qui lui dirent que le Roi dormait profondément, et qu'il devait attendre son réveil. Ismael voulait se retirer ; elles s'y opposèrent avec toutes sortes d'agaceries ; fesant même semblant d'être emportées par la passion, ces femmes lui adressèrent les déclarations les plus positives et finirent par vouloir lui sauter au cou, comme si elles ne pouvaient résister à l'ardeur qu'il leur inspirait. Ismael-Khan après les avoir, dit-on, semoncées d'importance et leur avoir représenté l'indécence de leur conduite, les menaça de dire au Roi tout ce qu'il s'était passé, si elles ne se retiraient ; voyant enfin qu'elles ne tenaient aucun compte de ses remontrances, il prit le parti de

(*) Ce qui signifie *Ismael doré ;* parce que le Roi lui fit un jour présent d'une robe de drap d'or et lui donna lui-même ce nom.

mettre le sabre à la main, et jura qu'il ferait sauter la tête de celle qui ne rentrerait pas aussitôt dans le devoir. C'était là où le Roi l'attendait; caché derrière un rideau il avait vu et entendu toute cette scène qu'il avait ordonnée lui-même; il sortit alors de sa cachette, embrassa tendrement son cher Ismael, et lui donna, pour récompenser sa fidélité, les douze femmes qui avaient été chargées de lui livrer cet assaut. Cette anecdote dont il serait difficile de s'assurer, pourrait bien être vraie. Cet Ismael-Khan, que j'ai eu l'occasion de connaître (*) était un rusé matois, et si le fait est arrivé, il se sera douté qu'on voulait lui jouer un tour, auquel il se sera prêté de bonne grâce.

Le Roi ne voyage jamais sans être accompagné de toute sa cour, de ses ministres et d'un corps d'au moins vingt mille hommes de cavalerie. Les stations ne sont que de deux lieues et demie à trois lieues, et il loge rarement dans les villes et villages qui sont sur sa route, se trouvant beaucoup mieux sous ses tentes, qui dans le fait sont infiniment préférables à tous les palais dans la saison qu'il choisit pour voyager. En effet il ne part de Téhéran que dans le milieu du printemps, de manière à trouver déjà l'herbe grande dans les plaines, où il va camper. Il y passe ordinairement l'été, et ne rentre dans sa capitale qu'à la fin de l'automne.

Il y a jour et nuit quatre mille hommes de garde autour de l'enceinte des tentes du Roi: c'est-à-dire, mille devant chaque face; et un *Mirza* de service devant

(*) Il fut tué à l'affaire d'Oslanduz, le 30 Octobre 1813.

chacune d'elles, n'a d'autre fonction la nuit, que d'appeler les gardes par leurs noms depuis le premier jusqu'au dernier, en recommençant successivement ainsi jusqu'au jour. Chaque homme est appelé à haute voix et répond de même par le mot, *Azer*, qui signifie, *il est prêt.*

Le Roi est d'une parcimonie et d'une avarice extraordinaire: il semble ne connaître d'autre plaisir que celui d'accumuler trésors sur trésors. Il achète tous les ans pour dix à douze millions de francs de bijoux, et les entasse dans des coffres, ainsi qu'une immense quantité d'or: c'est ainsi qu'il finira par priver le pays de numéraire, malgré qu'il y soit très-commun.

Il n'est aucun pays au monde où on soit plus astreint à faire des présens comme en Perse; il en faut pour tout et personne n'en est exempt. Le Roi lui-même y est en quelque sorte obligé, pour ne pas fronder les usages. Mais ceux qu'il fait sont si chétifs et même si indécens, qu'à *Téhéran* il est passé en proverbe, quand on veut désigner quelque chose de pitoyable, de dire: c'est un présent du Roi. *Schahy-Pich-Kech.*

On ne se fait aucun scrupule d'offrir de l'argent aux personnes de la plus haute considération, et le Roi profite volontiers de cet usage, pour gratifier les personnes de la Cour, sans qu'il lui en coûte rien.

L'usage veut que celui qui reçoit un présent en fasse un autre, il prescrit aussi que ce présent soit proportionné au rang des personnes qui en sont les porteurs. Ainsi quand le Roi veut faire récompenser quelqu'un de

ses gens, il l'envoie porter soit une chétive robe, soit un mauvais schal, ou toute autre chose de peu de valeur à quelque Gouverneur ou *Khan.* Celui-ci étant toujours très-flatté de recevoir des présens du Souverain, à cause de la considération que cela lui donne aux yeux du peuple, paye grassement le porteur et le défraye des dépenses qu'il est censé avoir faites pendant la route; en sorte, que si le Roi envoie un de ses Grands à *Chiras* avec une robe de la valeur de dix tomans, le Khan qui l'aura portée n'en pourra pas recevoir moins de trois ou quatre cents, et celui qui l'aura reçue aimerait mieux se ruiner, que de mettre de l'économie dans une pareille circonstance.

La mesquinerie de ces habits tourne souvent au profit de celui qui est chargé de le remettre. Comme la considération de celui qui doit en être revêtu doit augmenter en raison de la valeur du présent, le *Khan* qui s'attend bien à ne recevoir qu'une robe mesquine, s'arrange pour qu'à celle du Roi on en substitue une autre d'un grand prix, enrichie de bijoux et de perles, et il paye bien cette complaisance. Les deux parties ayant un intérêts égal à garder le secret, il est difficile que cette petite tricherie soit découverte.

Cependant les gouverneurs pour qui rien n'est perdu ayant fait voir par la magnificence de leurs habits, qu'ils sont tout-à-fait en crédit auprès du Souverain, profitent de cette opinion pour arracher au peuple de nouvelles contributions, qu'ils font croire être demandées par le Roi. Celui-ci est rarement instruit de ces exactions;

mais il est à présumer, que s'il les connaissait, il n'infligerait d'autre punition aux exacteurs que de leur prendre tout, ou au moins une bonne partie de l'argent qu'ils auraient acquis de cette manière, si d'ailleurs il n'y avait pas de motifs particuliers. L'envoi d'un *kalate* est toujours l'avant-coureur d'une demande d'argent, ou de la levée d'un nouvel impôt.

Le trait suivant servira à faire connaître jusqu'à quel point ce Souverain pousse l'avarice. Quand le dernier Ambassadeur d'Angleterre *Sir G. O.* lui fut présenté pour la première fois, entre autres présens qu'il était chargé de lui remettre de la part du Prince-Régent, il y avait un fort joli carrik, pour lequel il devait acheter quatre chevaux, afin de pouvoir l'offrir tout attelé. L'ambassadeur ayant expliqué cette circonstance au Roi, S. M. lui demanda, quelle était la somme qu'il comptait employer à cet achat; il répondit qu'il y mettrait au moins six cents tomans, pour qu'ils fussent dignes de lui être présentés. « Eh bien! dit le Roi: donne-moi les six cents tomans! et je te tiens quitte des chevaux. » *Sir G. O.* fut obligé d'en passer par là, bien qu'il eut d'abord cru, que ce n'était qu'une plaisanterie de S. M., qui accepta néanmoins l'argent, et donna le carrik quelques temps après au Prince-Royal, pour ne pas faire les frais d'un attelage.

Chaque fois que le Roi chasse, il tue une grande quantité de gibier (*), et il en envoie par ses domestiques

(*) Il est peu de pays, où le gibier soit en aussi grande abondance, car dans le *Mogan*, on en voit rassemblé en troupeaux

à toutes les personnes de sa cour, pour les obliger à donner quelque chose à ceux qui les portent.

Ce Prince chasse à cheval, il ne monte que des étalons turcomans, ayant une aversion singulière pour les chevaux arabes, qu'il trouve trop petits et trop fougueux pour lui, d'ailleurs il est mauvais cavalier mais il aime surtout ceux de couleur claire, comme blanc, gris, isabelle, soupe-de-lait, &c. &c. On les distingue facilement de ceux des autres particuliers, parce qu'il leur fait peindre la moitié du corps en roux avec le *henné*, c'est-à-dire, horizontalement, et de manière à ce qu'une partie des côtes, du ventre, des épaules et des cuisses soit couleur de rouille. Cette peinture est terminée par un feston dentelé de la même couleur, ce qui achève de rendre ces pauvres animaux aussi ridicules, qu'ils sont beaux et bons (*Pl.* 29.).

Le Roi n'est pas exempt d'une certaine coquetterie; il a été, comme je l'ai dit, le plus bel homme de son Empire; et à l'état de délabrement près où il se trouve, il conserve encore de fort beaux restes. Il a surtout

de dix à quinze mille pièces à-la-fois. Les Souverains de Perse tenaient jadis à grand honneur, d'en tuer beaucoup dans une chasse, et l'on voit encore aujourd'hui près de *Khoï* deux tours qui ne sont faites que de têtes de vaches de montagne, animaux qui ressemblent assez aux béliers d'Afrique et qui sont comme eux, couverts de poil roux au lieu de laine, mais incomparablement plus hauts et plus légers. On assure que toutes ces têtes proviennent d'une chasse de huit heures, faite par *Kérim - Khan.*

une barbe extraordinaire, dont la longueur et la largeur ont échauffé la veine de maints poëtes; elle est naturellement du plus beau noir possible, bien fournie et descendant en éventail jusque sur ses cuisses, quand il est assis; il en a un soin tout particulier ainsi que de sa toilette, qui est fort longue; il se serre le corps avec des ceintures pour amincir sa taille; il est toujours parfumé avec des essences et couvert de bijoux et de perles. Mais on se ferait difficilement une idée de la richesse de son costume de grand divan, tellement chargé de pierreries énormes de toutes espèces, que de la tête aux pieds on trouverait à peine à placer une épingle. Le turban, l'aigrette, le sabre, le poignard et le cailliau, sont les cinq choses les plus riches du monde. Le coussin sur lequel il s'appuie, semble n'être qu'un tissu des plus-belles perles, et ses tapis de la manufacture de Cachemire, sont relevés çà et là par de larges fleurs brodées d'or relevé en bosse, parsemées de perles et de turquoises.

La première de ses femmes était aussi tellement surchargée de bijoux lors de la première visite de l'épouse de l'Ambassadeur *Sir G. O.* qu'on fut obligé de la soulever quand il fallut qu'elle se mît debout pour la recevoir.

Le Roi aime beaucoup l'ostentation et l'étiquette, et sa cour est à cet égard réglée de la manière la plus sévère. Il est très-glorieux de tous ses fils, quoiqu'il soit aisé de s'apercevoir que c'est au Prince *Abas-Mirza* seul qu'il réserve toute sa tendresse.

Aussi quand ils se trouvent réunis autour de sa personne, il ne manque jamais de faire des comparaisons qui leur sont infiniment désavantageuses et qui redoublent leur aversion pour le Prince-Royal. J'étais un jour présent à une visite qu'ils lui firent, au nombre d'une trentaine ; le Roi sans paraître s'apercevoir que ses fils ne fesaient que l'imiter par des toilettes excessivement recherchées, leur demanda s'ils n'avaient pas honte d'être mis de la sorte. « Regardez, leur dit-il, « votre frère *Abas*: il n'y a pas un *Golam* qui n'ait « une plus belle robe que lui. Vous ne cessez de m'in- « portuner par des demandes d'aigrettes, de bijoux, « de robes; tandis que ce pauvre *Abas*, qui ne m'a « jamais rien demandé pour lui-même, ne cesse de « me supplier de lui envoyer des fusils, des canons, de « la poudre et du plomb. »

Il est certain que le Prince-Royal qui est l'homme le plus simple dans sa mise, est souvent réduit par l'avarice de son père à employer non-seulement des prières, mais encore des subterfuges, pour tirer de lui l'argent nécessaire à la solde et à l'entretien de ses troupes: chose d'autant plus affligeante pour lui, que loin de tenir de son père, il est d'une générosité rare, presque toujours paralysée par la faiblesse de ses moyens.

Quelques temps avant le voyage que le Roi fit en *Azerbidjan*, il employa une ruse qui aurait pu me coûter cher, si le Roi n'avait eu autant d'affection pour son fils, qui dans cette occasion me compromit beaucoup, comme on va le voir.

Le Roi avait abandonné au Prince *Abas-Mirza* la totalité du subside qu'il recevait du gouvernement anglais, pour solder un corps de troupes destiné à agir contre les Russes, et qui devait être continuellement stationné dans la province de l'*Azerbidjan*. Mais les Anglais peu curieux de débourser de l'argent comptant donnaient en place, des fusils, des canons, des boulets, des obus, des gibernes, des pierres à fusils, des draps, &c. &c., le tout à fort haut prix. La valeur de ces articles était presque égale à celle du subside, qui était cependant de deux cents mille livres sterling, et il ne restait presque rien au Prince pour payer ses troupes. D'ailleurs l'Ambassadeur anglais qui s'était réservé le droit de manier cette somme, la diminuait fortement, par les traitemens extraordinaires qu'il fesait sur ce même fonds aux officiers, sous-officiers et soldats anglais, alors en Perse, et qui, à la solde qu'ils recevaient de la Compagnie des Indes, ajoutaient celle que l'Ambassadeur leur fesait donner avec une libéralité telle que les simples sous-lieutenans recevaient près de soixante tomans par mois.

Le Prince ayant donc épuisé ses revenus pour subvenir à l'entretien de ses troupes dont le nombre augmentait de jour en jour, se trouvant absolument sans argent et deux mois de solde arriérés, s'avisa de faire pressentir au Roi son père, naturellement craintif, que les Russes avaient dessein dans la campagne prochaine, de s'emparer directement de *Tébris*, et que cette place devait adsolument être couverte par un fort, où l'on

pourrait en cas d'urgence, transporter tous les établissemens publics, les effets précieux, et la majeure partie de la population. Ce conte n'était pas sans vraisemblance et n'eut peut-être été que trop vrai, sans des circonstances dont je ferai mention par la suite.

Pour donner plus de poids à sa ruse, le Prince fit prier deux Anglais, soi-disant officiers du génie, de venir le lendemain faire avec lui le tour de la ville, pour reconnaître le terrein et fixer l'emplacement le plus propre à construire un fort. Ils s'y rendirent : j'accompagnais le Prince, et j'étais seul dans sa confidence. Ils parcoururent tous les environs de la ville, et prétendirent ne trouver aucun lieu susceptible d'être fortifié, bien qu'ils fussent convaincus du contraire, mais ils en agissaient ainsi, d'après les instructions qu'ils avaient reçues de leur Ambassadeur.

Le Prince qui n'en demandait pas davantage, pour se dispenser à l'avenir de les initier dans les détails de la construction, ainsi que dans le maniement des fonds qui y seraient destinés, les remercia beaucoup ; leur disant que comme la chose était cependant indispensable, il reviendrait lui-même une autrefois pour reconnaître plus amplement le terrein, et qu'il ne perdait pas l'espoir de trouver un lieu propre à son but.

Cette comédie jouée, nous rentrâmes chez S. A. R. qui désormais certaine que ses motifs et ses intentions seraient parfaitement connus à *Téhéran*, avant même qu'il en eut fait part aux ministres du Roi, m'ordonna de faire de suite le plan d'un fort hexagone avec six grands

bastions, des contre-gardes, des tenailles et un chemin couvert palissadé, afin que la construction fut plus dispendieuse. Il se hâta de l'envoyer à Téhéran accompagné d'un mémoire que je fis aussi pour prouver l'absolue nécessité de couvrir *Tébris* par cette forteresse.

Le *Sadriazem*, qui était dans les intérêts du Prince, ayant fortement appuyé cette proposition, le Roi envoya soixante mille tomans, en recommandant de mettre sans délai la main à l'ouvrage.

Le Prince, comme on le pense bien, ne fit pas seulement donner un coup de pioche; mais il employa cette somme à mettre ses troupes au courant et à les fournir de tout ce qui leur manquait.

Tout allait le mieux du monde, tant que le Roi restait à Téhéran, mais lorsqu'il annonça le projet de son voyage dans l'*Azerbidjan*, le Prince ne savait trop que faire pour sortir d'embarras. Je lui donnai le conseil de dire, qu'au moment de commencer les travaux du fort, il avait appris que les troupes étaient depuis deux mois sans solde, et que forcé d'employer l'argent à les payer, il comptait attendre que ses économies lui permissent de s'occuper de cette construction. Effectivement, à l'arrivée du Roi à *Oudjan*, son premier soin fut de demander au Prince-Royal, si le fort avançait beaucoup. Il suivit mon conseil et ayant avoué, non sans crainte, à son père, qu'il avait employé l'argent à la solde et au maintien de l'armée; le Roi, à son grand étonnement se mit à rire et lui dit qu'il était content de lui, puisqu'il ne l'avait trompé que pour son

intérêt. Cependant S. M., qui se doutait bien que je n'étais pas étranger à cette ruse, et qui se fesait un plaisir de m'embarrasser, m'envoya chercher. Je vins aussitôt, et ne sachant rien de ce qui se passait, j'aurais pu faire quelque quiproquo désagréable et même dangereux, si je n'eusse vu le Prince sourire et me faire signe que le Roi savait tout. Celui-ci me demanda, de lui dire, quand le fort pourrait être achevé. Je lui répondis que ce serait quand il voudrait et qu'il serait obéi. Le Roi toujours souriant me dit que j'étais aussi fripon que le Prince-Royal, mais qu'il ne pouvait se résoudre à se fâcher contre nous, qui lui avions formé d'aussi belles troupes; et malgré qu'il sut bien que cela lui coûterait cher, il voulut que des ordres fussent donnés ce jour même pour qu'elles fussent augmentées de quarante mille hommes, répartis dans toutes les armes. En effet ces ordres furent non-seulement expédiés, mais on rassembla même de suite 20,000 hommes qui furent instruits dans la plaine *d'Oudjan*, par des officiers anglais de la compagnie des Indes, qui étaient arrivés peu de temps avant, et qui les exercèrent jusqu'à l'entière conclusion de la paix avec la Russie.

Le Roi dans toute autre circonstance n'eut sans doute pas pris la chose avec autant de gaîté, mais l'espoir d'une paix qui devait lui donner du repos, et à laquelle tout le monde, excepté le Prince-Royal et moi, travaillait avec ardeur, l'avait tellement mis de bonne humeur, qu'il sembla même oublier pendant

quelque temps son avarice ordinaire; car il fit donner d'assez beaux présens à tous les officiers russes, qui eurent occasion de lui être présentés pendant les négociations; ses courtisans étaient tellement étonnés de le voir si souvent et si facilement dénouer les cordons de sa bourse, qu'ils commençaient à en tirer un bon augure pour eux. A leur grand regret cela n'arriva pas jusqu'a eux, mais tous les officiers civils qui furent employés au traité de paix eurent une part de cet élan de générosité extraordinaire, car outre la décoration de l'ordre Royal *du Soleil et du Lion* qu'il leur donna, il y joignit encore d'assez fortes sommes d'argent, des schals et quelques bijoux.

Le Roi est un des hommes de son Empire qui a le plus de connaissances. Avant son avènement au trône, et quand il était gouverneur de *Chiras*, il se livrait continuellement aux belles lettres. On a de lui des ouvrages fort estimés, et particulièrement une grande quantité de poésies dans le genre de celles de *Sady* et d'*Hafis*, qu'il semble avoir pris pour modèles dans tout ce qu'il a fait en vers. Il est enclin à la satyre et aime beaucoup à railler, ce qu'il fait avec esprit. L'Ambassadeur *Sir G. O.* qui lui fesait souvent des contes à dormir debout, pourrait en dire quelque chose.

Celui-ci qui naguère était tout simplement Monsieur *G. O.* et qui a commencé sa carrière dans l'Inde en fesant valoir douze ans une manufacture d'indigo qui lui a procuré une fortune considérable, entretenait souvent le Roi de ses hauts faits de guerre dans ces

contrées, et chaque fois qu'il revenait sur cette matière, il n'avait jamais manqué de prendre quelques forts, ou de gagner quelque bataille. Le Roi avait l'air d'ajouter foi a tout ce qu'il lui débitait, mais au fond il n'en croyait pas un mot. Un jour en lui fesant cadeau d'un sabre en présence de tous les officiers de l'ambassade, confidens nécessaires de tous les contes qu'il avait entendus: « Tenez, Monsieur l'Ambassadeur, « lui dit-il: comme vous êtes un homme à sabre et « que vous vous êtes déjà distingué par tant d'exploits « surprenans, en voici un que je vous prie d'accepter, « et avec lequel vous pourrez facilement satisfaire votre « goût pour les armes; il est d'une trempe excellente, « et sans doute qu'il sera bien redoutable étant manié « par un bras aussi vigoureux que le vôtre. » L'intention de ce discours n'était pas difficile à deviner envers Sir G. de taille médiocre, d'un tempérament faible, et de complexion maladive.

Le Roi passe une partie de la belle saison à une maison de plaisance qu'il a fait bâtir à une lieue et demie de *Téhéran*: elle est à peu de chose près, construite dans le genre européen, et comme elle est sur le penchant d'une colline qui fait face à la ville, on la distingue parfaitement. Cette maison ainsi que ses jardins qui sont vastes, beaux et disposés en amphithéâtre, sont d'un effet très-agréable.

Bien que *Téhéran* ne soit pas à comparer à *Ispahan* sous aucun rapport, le Roi en a préféré le séjour, comme étant bien moins exposée aux révoltes et à

l'anarchie, dont cette dernière ville a si souvent été le théâtre pendant les guerres civiles qui ont précédé son règne; et plus particulièrement parce qu'elle est le chef-lieu de la tribu des *Kadjards*, où il est né et pour laquelle il a une affection si particulière, qu'il a donné au Palais, dont je viens de parler le nom de *Takta-Kadjard*, qui signifie le trône des *Kadjards.*

Les appartemens en sont plus riches que beaux, et la distribution, qui n'en est pas merveilleuse, est cependant incomparablement préférable à celle de ses autres palais. On n'y trouve rien de bien remarquable que les portes dont les bois sont travaillés en mosaïque. Cet ouvrage extraordinaire serait certainement admiré par les meilleurs ouvriers européens en ce genre, d'autant que le fini en est aussi parfait d'un côté que de l'autre, et que les joints en sont si bien ménagés qu'ils échappent souvent à l'œil des connaisseurs et des artistes, qui plus d'une fois ont pris ce chef-d'œuvre pour de la peinture.

Ce qui rend encore ce séjour plus précieux au Roi, c'est un ruisseau venant de la montagne sur le versant de laquelle la maison est bâtie, et qu'on a détourné pour le faire passer tout au travers de l'édifice en forme de nappe, tombant de cascade en cascade, jusqu'au jardin où il forme un bassin fort agréable à la vue et que l'on saigne en différens endroits pour aider à la végétation de ce parterre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

EXPLICATION DES PLANCHES.

VOYAGE

EN PERSE.

PERMIS D'IMPRIMER.

A la charge de fournir au Comité de la Censure, après l'impression, et avant de mettre l'ouvrage en vente, un exemplaire pour ledit Comité, un exemplaire pour le Département du Ministère de l'Instruction publique, deux exemplaires pour la Bibliothèque Impériale publique, et un exemplaire pour l'Académie Impériale des Sciences.

St.-Pétersbourg, le 22 Avril 1819.

Spada,
Censeur impérial.